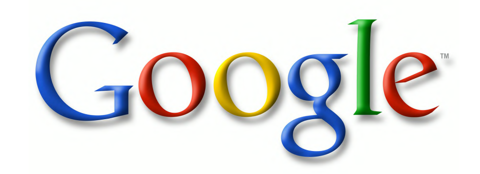




NEDL TRANSFER
HN 5KIH E
KF
14974

RECHERCHES

SUR

LES PEINTRES DE LA VILLE DE SAINT-OMER



RECHERCHES

SUR

LES PEINTRES

DE LA

VILLE DE SAINT-OMER

PAR CHARLES REVILLION

Membre de la Société des Antiquaires de la Morinie.

SAINT-OMER

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE H. D'HOMONT

14, rue des Clouteries, 14

1904

A LA MÉMOIRE

DE

M. FÉLIX LE SERGEANT DE MONNECOVE

DÉPUTÉ AU CORPS LÉGISLATIF

1860-1863

MAIRE DE SAINT-OMER

1862-1869



« Un jour viendra, nous voulons l'espérer, où tous les « artistes audomarois auront à cœur de réunir leurs œu- « vres dans une même exposition. » Ce vœu de M. Félix de Monnecove * a inspiré les *Recherches sur les peintres de la ville de Saint-Omer* et certaine brochure par un critique d'art sur le même sujet en a décidé l'impression.

Voici un extrait de cette brochure :

« Le musée, (de Saint-Omer) assez pauvre d'ailleurs, git « dans une sorte d'abandon, sans ordre, sans catalogue, on « dirait presque sans direction. Et pourtant, de nos jours, « Saint-Omer a donné le jour au regretté Alphonse de « Neuville, le peintre militaire, dont une œuvre à succès, « la *Prise de Montebello,* déposée là devrait enorgueillir « ses compatriotes en même temps que stimuler un zèle « louable parmi ceux d'entre eux se découvrant la voca- « tion de la peinture. »

« Souhaitons qu'à l'état de langueur que nous signalons « succède bientôt un peu de l'enthousiasme dont ont « besoin toutes les initiatives ayant le ferme désir de « produire des résultats. » . . . . !

Tout, dans ces quelques lignes, mérite d'être relevé. C'est ainsi que la pauvreté du musée est toujours mise à contribution pour toutes les expositions importantes comprenant les arts ; — que la *Prise de Montebello* exige cette traduction : *Episode de la bataille de Magenta ;* ce tableau ayant été exposé au Salon de 1864, il est surprenant que le critique ait pu se méprendre à ce point. Quant à l'état de langueur et aux « initiatives ayant le ferme désir de pro-

* Les artistes audomarois au Salon de 1869 et au Salon de 1870.

duire des résultats », MM. Louis Noël et Lormier Edouard sont arrivés à une assez grande célébrité dans la statuaire pour que l'on puisse s'étonner des exhortations formulées à propos des beaux-arts à Saint-Omer.

Il convient d'observer que les appréciations qui précèdent ont été faites alors que le musée était installé sur la Grande-Place dans l'ancien bailliage, mais l'exiguité du local n'excluait, ni l'ordre, ni la richesse des collections qui s'y trouvaient exposées.

Aux diverses appréciations du critique d'art, est jointe une nomenclature des peintres audomarois « depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours » ; cette nomenclature, publiée sans doute un peu hâtivement, présente quelques lacunes que j'ai essayé de combler, et encore, la réunion de notes que je publie pourrait être plus considérable si je n'avais pris pour règle de ne mentionner, dans les contemporains, que ceux dont les œuvres sont entrées dans le domaine public ; soit qu'elles aient été acceptées aux Salons, figurées à quelques expositions, ou trouvé place dans la galerie de tableaux de la vieille cité audomaroise. De plus, j'ai laissé à l'écart quelques artistes parfois mentionnés au nombre des peintres de la ville de Saint-Omer, tels sont :

Alexandre, moine de l'abbaye de Saint-Bertin (1138-1163) qui a décoré de miniatures un manuscrit : *La cité de Dieu* qui se trouve à la bibliothèque de Boulogne-sur-Mer. D'après le catalogue des manuscrits de cette bibliothèque, ce volume est indiqué comme suit : « Sans provenance ; supposé de Notre-Dame d'Arras, mais d'après la tranche et la reliure, plus probablement de Saint-Bertin ; les couleurs (des miniatures) vives, les draperies roides, l'exécution très médiocre en général, annoncent la dernière période de l'ancienne école ». Du reste, l'artiste s'y est désigné sans que de cette désignation, il y ait lieu d'en conclure qu'il est né à Saint-Omer.

As Cokelès, Jean, XIVe siècle, et

Boutet, Jean, même époque, tous deux verriers à Saint-Omer, mais d'origine non déterminée.

Caffiéri, Paul, cité par Jean Derheims dans son *Histoire de la ville de Saint-Omer* comme né à Saint-Omer en 1732 et comme auteur de « sculptures d'un grand prix artisti-

que. » Les registres de l'état-civil soigneusement consultés n'en font pas mention ; d'ailleurs les œuvres qui lui sont attribuées au Louvre, sont de Jean-Jacques né à Paris le 29 avril 1725, mort le 21 juin 1792. Le *Dictionnaire biographique du Pas-de-Calais* reproduit les renseignements donnés par Derheims et aussi certains critiques d'art. L'un d'eux fait Paul fils de Philippe « sculteur royalle » marié le 2 mai 1702 à Nicolle Bouquigny qui devint directeur des postes à Calais ; mais ce Philippe Caffiéri-Bouquigny ne pourrait en être que l'aïeul ainsi qu'en témoigne un extrait de l'état-civil de la ville d'Hesdin concernant le mariage en secondes noces, 12 août 1737, de Jean-Philippe fils de Caffiéri-Bouquigny, avec Marie-Célestine-Victoire Le Merchier. Paul pourrait être le fils de Jean-Philippe marié en premières noces à Marie Payne (de Londres) le 14 août 1730, sur la paroisse Saint-Sépulcre à Saint-Omer, mais rien ne justifie l'assertion de Jean Derheims, assertion qui trouve son excuse dans le désir que l'auteur a eu sans doute, de comprendre, une gloire de plus, pour sa ville d'adoption.

Le nom de Caffiéri, néanmoins, reste lié aux gloires artistiques de Saint-Omer, par un don destiné à en faciliter le développement. Par testament du 12 mars 1874, Madame veuve Henri Caffiéri née Zoé-Pauline-Olympe Legorgeux « a légué à l'Ecole des Beaux-Arts de Saint-Omer, une « somme de 20.000 francs pour que le revenu en soit remis « à un jeune homme né à Saint-Omer qui voudrait aller à « Paris pour étudier, soit la peinture, soit la sculpture. « Cette donation, dit la testatrice, est faite en souvenir et « au nom de mon fils Charles Caffiéri. »

Closcamp, Nicolas, XIVe siècle, peintre décorateur, *sans indication d'origine.*

Corte, Richard, XVIIe siècle, peintre *anglais.*

Crokemare, Nicolas, XIVe siècle, peintre décorateur, *sans indication d'origine.*

Doncre, Guillaume-Dominique, né à *Zeggers-Cappel* le 28 mars 1743, mort à *Arras* le 11 mars 1820, époux de Marie-Agnès-Rose Dineur.

Hélie, « *anglais* de nation » religieux de Saint-Bertin sous l'abbé Léon, 1138-1163, qui du reste, ne paraît pas avoir été miniaturiste ; il est seulement désigné dans *Les*

abbés de Saint-Bertin comme auteur d'un fort beau manuscrit.

Jacquemin, Guillaume, peintre *à* Saint-Omer.

Jean, de *Faukenberg.*

Jean de Turgis, *normand.*

Ruyssen, né à *Hazebrouck,* mort au mont des Kattes, *Godewaersvelde.*

Van der Puyl, Louis-François-Gérard, né à *Utrecht* en 1750, de Henri et de Acltye Heetveld, mort à *Calais* le 18 novembre 1824, veuf de Marie-Anne-Pétronille de Mau.

Encore, parmi les peintres anciens, en ai-je admis quelques-uns dont les titres au droit de cité paraissent contestables. Parmi les modernes, j'ai négligé ceux d'entre eux qui n'ont séjourné que quelques années à Saint-Omer, et parmi les plus remarquables :

Lebour, Alexandre, né à Paris en 1801, — dont plusieurs élèves, notamment : Mlle Férey et Mlle Robelet entre autres, attestent les qualités professorales, — a quitté Saint-Omer pour se fixer à Londres. Un tableau, *L'ange gardien,* qui décore l'une des chapelles de l'église Saint-Denis, est dû au pinceau de cet artiste qui a aussi décoré deux panneaux de la salle des concerts.

M. Jules **Lhote,** né à Boulogne-sur-Mer, qui fut professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Saint-Omer, 1852-1869, est retourné dans sa ville natale.

Mademoiselle Eugénie **Salanson,** née à Albert (Somme), dont les nombreux envois aux Salons, attestent un incontestable talent, habite Paris, après avoir séjourné à Saint-Omer pendant quelques années.

A propos des Salons des artistes audomarois, j'ai cru devoir indiquer, non-seulement les années des expositions, mais encore les numéros sous lesquels les tableaux ont été inscrits, car il m'est arrivé souvent de constater l'utilité de ces indications; j'ai donc transcrit fidèlement les livrets d'expositions.

Une notice sur l'Ecole des Beaux-Arts précède naturellement les recherches qui s'appliquent à un certain nombre de ses élèves ; de plus, cette Ecole des Beaux-Arts de Saint-Omer doit son origine à un audomarois, de même celle de Lille; pour la première, Dominique Hermant; pour la seconde, Arnould de Vuez.

Aux écoles d'Arras et de Douai, se rattachent aussi les noms de deux audomarois : François Peuvrel fut directeur de l'école de dessin d'Arras au début du XIX[e] siècle ; Emmanuel Wallet fut professeur de peinture à celle de Douai.

J'ai cru devoir indiquer minutieusement les œuvres de quelques-uns de mes compatriotes, mais en cela j'ai fait ainsi que les ouvriers qui travaillent les matières précieuces; ils en ramassent les moindres débris.

Quoiqu'il en soit, je ne me fais pas illusion sur les imperfections de mon travail, mais j'espère que le lecteur voudra bien tenir compte des difficultés qu'entraînent des recherches nécessairement fort étendues.

Ces recherches ont provoqué d'aimables relations. C'est avec un vif sentiment de reconnaissance que j'adresse mes remerciements à Madame Léon Belly pour les documents que, par son obligeance j'ai pu consigner dans la notice concernant son mari, dont le père était en 1827, au nombre des commissaires de la Société philharmonique de Saint-Omer. D'autres aussi m'ont gracieusement donné leur concours et me laissent le regret de ne pouvoir les mentionner, car la liste en serait fort étendue.

La notice qui concerne Hippolyte Cuvelier est, en grande partie, la reproduction des renseignements que son fils Arthur, décédé en novembre 1897, m'avait envoyés en 1895. J'ai mis aussi à profit la biographie d'Alphonse Deneuville due à son ami M. Gœtschy, biographie qui parût tout d'abord dans la *Galerie contemporaine artistique*, et fût ensuite complétée dans un grand nombre de publications ; j'ai également puisé quelques renseignements sur François Chifflart dans la très intéressante biographie superbement publiée à Lille en 1902, par M. Louis Noël, homme de lettres, lauréat des Rosati. Ce volume comporte, avec plusieurs portraits de Chifflart, quelques fort belles reproductions de ses œuvres.

Descamps *(La vie des peintres flamands, allemands et hollandois. Paris 1753-1764)* m'a fourni ainsi qu'à la plupart des biographes, les principaux renseignements concernant Arnould de Vuez, je les ai complétés par la description de ses œuvres dans les catalogues du musée de Lille, 1856 et 1893, et par la nomenclature que M. Quarré-Reybourbon

en a donné dans la superbe publication qu'il vient de faire paraître : *de Vuez, Lille 1904.*

M. Félix de Monnecove, décédé à Paris le 3 septembre 1902, a publié, de 1869 à 1902, une Revue des Salons s'appliquant spécialement aux artistes artésiens; j'y ai fait de nombreux emprunts.

Enfin les renseignements que j'ai pu recueillir de vive voix m'ont permis de développer quelques biographies qui intéressent particulièrement notre époque ; je remercie ceux de mes concitoyens qui se sont ainsi faits mes collaborateurs et m'ont aidé à rompre la monotonie d'une simple nomenclature.

C'est donc grâce à toutes les bienveillances qui ont accueilli mes recherches que ce volume présentera peut-être quelque intérêt. Quoiqu'il en soit, il est peu de cités, comme Saint-Omer, qui puissent se glorifier de posséder simultanément une trilogie d'artistes tels que Léon Belly 1827-1877, Alphonse Deneuville 1835-1885, et François Chifflart 1825-1901.

CH. REVILLION.

L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE SAINT-OMER

En 1761, un audomarois, Dellepierre de Neufve-Église propose dans *Le Patriote Artésien*, l'établissement d'écoles publiques de dessin et d'architecture.

« L'Artois, dit-il, pourroit faire l'établissement d'un « Maître de dessein à Arras, d'un autre à Béthune et « d'un autre à Saint-Omer; et pour le payement de « leur salaire, il seroit fait un fond annuel par les « États de la Province. Ces Dessinateurs donneroient « chaque jour, pendant trois ou quatre heures, des « leçons publiques de leur Art, à tous ceux qui se « présenteroient. »

« L'Architecture est également un objet qui mérite « des attentions : Cet Art languit en Artois ; on pour- « roit le ranimer en l'appuyant sur les mêmes prin- « cipes que je viens de dicter pour le Dessein. »

« Les Frères des Écoles chrétiennes ont des sujets « capables d'enseigner ces Sciences; et si on les « choisit pour cette besogne, on en facilitera d'autant « plus l'exécution. »

Six ans après, se réalise, pour Saint-Omer, le vœu formulé par Dellepierre de Neufve-Église, mais non dans les conditions indiquées. Le « fond annuel des États de la Province » fait défaut, et même aussi les encouragements pourtant si nécessaires à un premier établissement de ce genre.

C'est à l'initiative de Dominique Hermant, en 1767, que l'on doit l'origine de notre École des beaux-arts.

Dominique Hermant « bourgeois de Saint-Omer » qui « fit ses études spéciales dans la capitale, fût reçu à la maitrise de l'Académie de Paris, le 19 août 1758 et maître à Amsterdam le 12 juillet 1760. »

Le 1er juillet 1767 il présente à l'assemblée des notables de Saint-Omer, une première requête qui nous apprend que : « Les hollandais lui ont proposé diffé-
« rents avantages pour le retenir parmi eux, et pour
« travailler au mausolée du Stathouder; mais l'amour
« de la patrie l'ayant ramené dans sa ville natale, il
« désirerait se rendre utile à ses concitoyens et dans
« cette ville y établir une école de sculpture et de
« dessin dont il donnerait tous les jours pendant
« deux heures des leçons gratuitement... Il a con-
« fiance que ses talents dans ces arts amèneront en
« cette ville un grand nombre d'étrangers pour s'en
« instruire, ce qui exciterait le goût de ses conci-
« toyens qui auraient du goût pour iceux. »

« Sa demande est accordée, et le 18 octobre 1767, moyennant une indemnité de 400 livres par an que lui alloue la ville, — pour lui tenir lieu de logement et pour qu'il se procurât le feu, la chandelle et toutes autres choses nécessaires audit enseignement » — il ouvre une « école publique et gratuite de dessin et de sculpture » dans une maison particulière qu'il avait prise à loyer, dans la rue des Ursulines; actuellement rue Gambetta.

Le succès répondit aux espérances de l'artiste, les élèves affluèrent ; mais il ne paraît pas que la ville se sentit fort disposé à faire de grands sacrifices, car le 29 décembre, lorsque dans une seconde requête aux notables et aux échevins, Hermant demande qu'on chauffe « la chambre où se donnait la leçon de dessin » on ne lui accorde que le poêle « le bois et le charbon ne devant pas lui être fournis et l'on a

soin de déclarer que le poêle reste la propriété de la ville ».

Le développement de son école, oblige Hermant, par suite de la lésinerie du Magistrat à faire différentes avances, tant en meubles que fournitures de lumière, etc., au risque de n'en être pas remboursé. En effet, le 6 mars 1769, il présente à l'assemblée des notables une troisième requête tendant à être payé de la somme de 305 livres 2 sols pour ses avances, il n'obtient que la confirmation des délibérations précédentes ; mais au moins, l'année suivante, les administrateurs du collège français mettent à sa disposition, une salle dans l'établissement même, à des conditions qui, si elles n'allègent pas sa large tâche, atténuent du moins ses dépenses. Voici du reste, la requête d'Hermant et la délibération des administrateurs du collège.

« Le sieur Hermant professeur à l'Académie de dessin représente à MM. les administrateurs que se trouvant entièrement resserré dans le logement qu'il occupe actuellement, il désirerait trouver un emplacement plus spacieux où il pût recevoir un grand nombre d'élèves que les bornes de son logement ne lui permettent pas d'admettre à l'Académie. »

« La salle du Collège français lui ayant paru très « propre à remplir ses vues, il désirerait que MM. les « administrateurs voulussent bien lui accorder la « permission d'y tenir son académie à l'heure et en « la manière accoutumées, et pour en témoigner sa « reconnaissance et entrer dans les vues du bien « public qui animent cette administration, il s'enga- « gerait à donner aux boursiers, les lundi, mardi, « jeudi et samedi de chaque semaine, une heure de « leçon gratuite, et il leur fournirait les dessins. « MM. les pensionnaires pourraient ainsi profiter de « cette leçon en payant telle somme que MM. les « administrateurs jugeraient convenable. Il deman-

« derait aussi la permission d'amener à cette leçon
« quelques écoliers qu'il a en ville, de l'agrément
« néanmoins de M. le principal, qui s'assurerait
« auparavant de leur conduite et de leurs mœurs
« pour augmenter autant que faire se pourra, l'ému-
« lation parmi les élèves. »

« Sur quoi, MM. les administrateurs voulant favo-
« riser autant qu'il est en eux les progrès de l'éduca-
« tion de leurs concitoyens, à qui l'établissement de
« cette académie a toujours paru avantageuse, ont
« accordé audit sieur Hermant la permission de se
« servir de la salle de ce collège à l'effet requis et
« aux conditions ci-dessus mentionnées, ainsi qu'à
« charge par ledit Hermant veiller spécialement
« aux progrès des pensionnaires et boursiers dans la
« leçon de dessin qu'il va leur donner et d'en rendre
« compte exactement tous les mois au sous-prin-
« cipal. »

« Dans son nouvel emplacement, l'Académie de dessin de Saint-Omer prend un tel développement que la ville, en 1772, à la prière, il est vrai, de Dominique Hermant, croit devoir lui donner « une forme fixe qui puisse la conduire à un état de plus grande perfection » et le 9 novembre, elle dresse dans ce dessein le règlement suivant :

« Maieur et Echevins de la ville et cité de St-Omer
« à tous ceux qui ces présentes lettres verront salut
« scavoir faisons que le sr Hermant, bourgeois de
« cette ville et Maître de Sculpture reçu en l'Académie
« de Paris, aiant présenté différentes requêtes aux
« assemblées de notables de cette ville tenues le pre-
« mier juillet et vingt neuf décembre mil sept cent
« soixante sept et six mars mil sept cent soixante
« neuf, il a été autorisé à tenir une Ecole publique
« et gratuite de dessein et de sculpture en cette ville;
« et à cet effet, il lui a été accordé quatre cens livres
« par an pour lui tenir lieu de logement et qu'il se

« procurat le feu, chandeles et toutes autres dépenses
« relatives aud. enseignement, qu'en conséquence il
« a ouvert lad[e] Ecole dès le mois d'octobre mil sept
« cent soixante sept dans une maison particulière
« qu'il avoit prise à Loier ; que depuis, cet emplace-
« ment aiant été trouvé insuffisant, cette école fut
« transférée dans l'ancienne salle d'exercice du col-
« lège françois de cette ville jusqu'à ce qu'il fut par
« nous procuré un Emplacement également commode
« et permanent : et considérant que cet Etablisse-
« ment a desja pris un accroissement qui nous
« oblige à lui donner une forme fixe qui puisse le
« conduire à un Etat de plus grande perfection ;
« nous avons cru, d'après les observations qui nous
« ont été faites par led. Herman, devoir régler et
« statuer ce qui suit :

« Art. 1er. — La leçon continuera d'être donnée pendant
« deux heures par jour, exceptés les dimanches et jours de
« fête chomée, et du samedi de chaque semaine ; il y aura en
« outre deux vacances dont l'une durera toute la quinzaine de
« Paques, et la seconde commencera le premier septembre et
« finira le dernier du même mois inclusivement ; il ne pourra
« être accordé aucun autre jour de congé si ce n'est pour cause
« grave et sans le consentement des commissaires qui seront
« par nous préposés.

« 2. — Les leçons continueront d'être données, scavoir, pen-
« dant le mois d'octobre depuis six heures du soir jusqu'à huit.

« Pendant le mois de novembre depuis cinq heures et demie
« jusqu'à sept heures et demi *(sic)*.

« En décembre et janvier depuis cinq heures jusqu'à sept.

« En février depuis cinq heures et demie jusqu'à sept et demie.

« En mars depuis six heures jusqu'à huit.

« En avril, la leçon durera depuis quatre heures et demie
« jusqu'à six heures et demie.

« En mai, depuis cinq heures jusqu'à sept.

« En juin, depuis cinq heures et demie jusqu'à sept heures
« et demie.

« En juillet et août depuis six heures jusqu'à huit.

« 3. — Ledit Herman maintiendra le bon ordre et la

« subordination nécessaires à l'avancement de ses Ecoliers : il
« sera tenu de renvoier ceux d'entre eux qui troubleront son
« enseignement soit par pétulence, indécence, injures, coups
« donnés comme tout autrement après qu'il les aura semoncé
« une fois : Lui faisons deffense de les mulcter * en argent ou
« autre peine lucrative sous l'amende du quadruple dont nous
« nous réservons l'application.

« 4. — Les Commissaires qui seront par nous nommés
« feront des visites dans lade Ecole soit durant l'enseignemt ou
« autrement toutes les fois qu'ils le jugeront à propos : les
« exhortons d'en faire une au moins chaque mois : et led. Her-
« mant de les en prier lorsqu'il le trouvera nécessaire ou
« convenable.

« 5. — Led. Hermant ne pourra s'absenter de lade Ecole
« aux jours et heures de l'enseignement soit pour cause de
« maladie, affaires ou autres empechemens quelconques sans
« en avoir prévenu ou fait prévenir lesd. srs commissaires.

« 6. — Audit cas d'absence, il sera tenu de se faire repré-
« senter par celui ou ceux de ses Elèves en qui il aura reconnu
« la plus grande capacité et sans acception de personnes.

« 7. — Celui ou ceux qui lui seront ainsi substitués auront
« la même autorité que lui dans lade Ecole pendant tout le
« tems de son absence, sauf qu'ils ne pourront point renvoier
« les élèves si ce n'est après avoir rendu compte auxd. srs com-
« missaires des fautes que lesd. Elèves auront commises.

« 8. — Ceux qui auront été renvoiés de l'Ecole ne pourront
« plus y être admis si ce n'est du consentement exprès dud.
« Herman lorsque la cause de leur expulsion ne sera pas trop
« grave, et qu'ils en auront manifesté un repentir sincère :
« voulons qu'en cas de recidive, ils en soient exclus sans retour.

« 9. — Ceux desd. Elèves qui voudront concourir aux
« places seront tenus d'exécuter chacun deux desseins par an,
« lesquels ne seront aucunement corrigés ; le premier sera
« exécuté dans les quinze premiers jours du mois de février ;
« le second dans la première quinzaine du mois d'août : led.
« Herman choisira chaque fois dix desseins *(sic)* de chaque
« genre qui a son jugement seront les mieux exécutés, lesquels
« seront exposés aux yeux du public pendant huit jours dans

* Mulcter. Punir, condamner à quelque peine, à quelque amende. *Dict. de Trévoux.*

« une des salles de l'hôtel de cette ville ; les places seront don-
« nées ensuite par led. Herman en présence desd. sieurs com-
« missaires au jour qu'ils lui auront indiqué : les noms de ceux
« qui auront obtenu les dix premières places seront inscrits
« dans un registre qui sera a ce destiné ; et les desseins *(sic)*
« de ceux qui auront obtenu les cinq premières, seront placés
« avec leurs noms, dans le lieu le plus apparent de l'école pour
« y rester.

« 10. — Lesd. cinq premiers ne pourront plus concourir
« dans la suite, scavoir, le premier de tous a aucune place au
« prix et les quatre autres, à d'autre place au prix qu'a la pre-
« mière, et ceux qui parmi ceux ci n'obtiendront pas lad^e pre-
« mière place, n'en auront aucune.

« 11. — Lorsque néanmoins lesd. premiers seront passés
« dans une autre Ecole, ils pourront concourir aux prix et
« places dans l'école ou ils auront passés.

« 12. — Les Ecoliers qui a cause de leurs travaux journa-
« liers ne pourront point profiter des leçons de l'été, seront
« obligés de composer dans l'espace de trois mois à compter
« du premier de janvier, un dessein de sa main, sinon il ne
« pourra prétendre à aucune place sous tel prétexte que ce
« soit.

« 13. — Les Etrangers ne pourront concourir aux prix et
« places, qu'autant qu'ils auront travaillé assiduement pendant
« un an dans la même Ecole : le militaire ne sera jamais admis
« à concourir.

« 14. — Pour subvenir aux frais de l'intérieur de l'école,
« tels que gages du balayeur, pain employé à effacer les faux
« coups de crayon etc., chaque élève sera tenu de paier en
« entrant, la somme de douze sols une fois et cinq sols chaque
« mois de fréquentation dont l'employ sera constaté chaque
« année par le compte qui en sera rendu pardevant nos com-
« missaires : faisons deffense aud. Hermant d'en exiger d'avan-
« tage sous tel prétexte que ce soit, à peine de restitution du
« quadruple.

« Délibéré à St-Omer en chambre Echevinale le neuf no-
« vembre mil sept cent soixante douze.

Peu de temps après « dans l'assemblée des mayeur
« et échevins du 28 janvier 1773, il est résolu que
« pour favoriser l'enseignement de la bosse dans

« l'école de dessin dirigée par le sieur Hermant. Il « luy sera fourni une tonne d'huile à brûler de colza, « annuellement, tant qu'il donnera là ses leçons. »

Le 3 février suivant, sont nommés commissaires « en exécution de l'article premier de notre règle- « ment ci-devant transcrit, et autres articles d'iceluy » Monsieur Le Sergeant Maieur « commissaire né » avec les sieurs De Rycke et Tahon Echevins ; ce dernier est remplacé le 10 août 1774 par un autre échevin, N. J. Lorthioy. L'enseignement dû à l'initiative d'Hermant est donc apprécié par le Magistrat, et en 1775, le 2 septembre « le s^r Durand s'etant pre- « senté en chambre Echevinale pour etre de nous « autorisé à enseigner dans cette ville, l'architecture « et la couppe des pierres et vu l'utilité de cet éta- « blissement nous avons permis *par provision* par « essays et jusqu'a revocation, aud. s^r Durand de « donner les leçons chez lui à charge de les faire « publiquement et gratuitement dans le lieu ou le « s^r Hermant enseigne le dessein et pour l'aider de « notre part, nous avons resolu de paier à sa de- « charge la somme de soixante quinze livres à « M. Thellier notre confrere, pour le loier du quartier « de maison rue de l'Arbalettre et qu'il lui a laissé « pour lad^e somme jusqu'au premier février pro- « chain. »

Ce premier début d'école d'architecture ne paraît pas avoir eu de suite immédiate, puisque ce n'est qu'en 1823 qu'elle est définitivement installée.

« Le fondateur de l'Académie de dessin et aussi de peinture est mort le 9 août 1777, laissant 862 estampes et 32 pièces de plâtre qu'il avait achetées de ses deniers pour l'usage de ses élèves. Rien ne montre mieux le goût et le zèle de cet artiste, que la résolution prise par suite de son décès. L'importance de l'école est telle qu'on ne peut remplacer Hermant qu'en scindant l'enseignement, en lui donnant deux

successeurs » : Nicolas Truit peintre et Jean-Baptiste Gautier sculpteur.

« Le premier octbre 1777, nous, sur les témoignages « avantageux qui nous ont été rendus de la capacité « et des talens du s^r Nicolas Truit peintre et directeur « de l'Academie de peinture en la ville de Dun- « kerque et du s^r Jean-Baptiste Gautier sculpteur en « cette ville et sur les preuves qu'ils en ont données, « ainsi que pour les connoissances que nous avons « prises touchant leurs mœurs et bonne conduite ; « leur avons conféré chacun dans leur genre l'ensei- « gnement de l'école gratuite de dessin établi *(sic)* en « cette ville, à condition de l'exercer conjointement « et en société aux memes conditions honneurs et « prérogatives et à la pension de quatre cent *(sic)* « livres et autres emolumens qui seront partagé « entre eux également, auxquelles led. enseignement « a été conféré au feu s^r Barthelemi-Dominique « Hermant ; en se conformant par eux à notre Regle- « ment du 9 novembre 1772 fait à ce sujet à la recep- « tion dud. s^r Hermant et consigné dans ce registre, « et aussi à condition d'exécuter la convention faite « entre nous et le général des pères de la doctrine « chretienne concernant l'enseignement des pension- « naires de leur college. »

Cette convention est ainsi libellée à la date du 27 août 1777, quelques jours après la mort de Dominique Hermant : « Le Père Bonnefous général de la « Congregation des Peres de la doctrine chrétienne « et les Mayeur et Echevins de cette ville, par « quelle (convention) led. pere Bonnefous, au nom « de ladite congrégation s'engage de laisser donner « comme ci-devant dans une des salles du Collège « des Leçons de dessin aux habitans de cette ville, « pour autant que l'Etablissement de l'Ecole subsis- « tera, sans préjudice à la propriété qu'a ledit Collège « dans ladite salle et à la charge que le professeur

« de ladite école continuera de donner des leçons de « dessin aux pensionnaires du collège trois fois par « semaine, en particulier et en d'autres heures que « celles où ils prennent les externes ne demeurant « pas dans le collège, en payant par chacun des « pensionnaires qui prendront lesdites leçons 30 l. « par an. »

Le premier décembre 1784, le Magistrat consacre une somme de 150 l. pour faire venir de Paris des « modèles de dessins qui sont exposés dans l'école « gratuite de lad. ville au prix de trois et de deux « sols chacun. »

Le 27 avril 1787 « le sieur Masse avocat et Echevin est nommé directeur de l'école pour y faire exécuter le règlement » il est, plus tard, remplacé par une commission de surveillance composée de quatre membres. Le premier septembre de cette même année 1787, le Magistrat « avise le sieur Masse d'em- « ployer les soixante douze livres que Messieurs les « Députés ordinaires ont accordé à l'Ecole gratuite « de cette ville et les quarante huit livres que nous y « ajoutons, à l'acquisition des livres nécessaires pour « fournir les prix aux élèves de lad. Ecole qui seront « jugés les avoir mérités. »

Supprimée à la révolution, l'école de dessin fut rétablie en 1804 dans le local qu'elle occupait précédemment, elle fut transférée peu de temps après dans la salle du Chapitre de Notre-Dame.

En 1823, dans cette même salle, fut ouverte l'école d'architecture « aux frais de la ville dans les premiers jours du mois de janvier » dit la *Feuille de Saint-Omer* du 21 décembre 1822. M. Lemez, architecte-voyer de la ville, est nommé professeur de ladite école.

Depuis 1836, l'école communale de dessin et d'architecture occupe l'étage de l'école des beaux-arts dans la rue Alphonse de Neuville, autrefois rue des Dominicains.

Depuis son rétablissement, en 1804, l'école de dessin eût successivement pour professeurs :

MM. Cuvelier, Ignace, sculpteur, 1804-1825.
Cuvelier, Mirtyl, fils du précédent, 1825-1827.
Cuvelier, Hippolyte, frère de ce dernier, 1828-1852.
Lhote, Jules, 1852-1869.
Pollet, Auguste, entré en fonctions en 1869, ayant pour adjoint : de 1874 à 1877, M. Hancquier, Henri ; — de 1877 à 1879, M. Mammès ; — de 1879 à 1899, M. Sauvage, Amédée ; — en 1899, M. Divry.

Professeurs de l'école d'architecture :

MM. Lemez, Alexandre, 1823-1854.
Libersalle, Emile, 1854-1866.
Thérin, Jules, 1867-1868.
Bertaut, Jules, entré en fonctions le premier novembre 1868.

En juillet, août et septembre 1854, M. Duhayon, professeur adjoint de M. Lemez, fut chargé de l'école comme intérimaire.

LES PEINTRES DE SAINT-OMER

Bailly, Adrien-Florent, né le 2 juillet 1795, de François-Marie et de Jeanne-Joseph Dolhain, mort le 7 mars 1857.

Marchand de fer, Adrien Bailly employait ses loisirs à la reproduction de quelques paysages, ainsi qu'en témoignent les tableaux qu'il a exposés à Saint-Omer, en juin 1835, au Salon des Arts rue des Six Fontaines, actuellement rue de Valbelle.

Ces tableaux comprenaient :

1 *Vue du lac de Cumberland.*
2 *Château dans le comté d'Yorck.*
3 *Château d'eau.*
4 *Intérieur d'une fontaine en Italie.*

En mai 1837, au même Salon des Arts :

16 *Vue d'Yorck* (crayon).
17 *Vue de Richmond* (id).
18 *Effet de neige* (aquarelle).
19 *Effet de neige* (id).

Bailly, François-Benoît, frère du précédent, né le 16 septembre 1797, mort le 14 février 1884.

Peintre amateur comme son frère Adrien, il s'adonna tout particulièrement à la culture des arts dont il favorisa le développement parmi ses jeunes concitoyens. Président d'honneur de la musique communale, il lui a laissé par testament 20.000 fr. qui « devront servir à lui faciliter à aller aux concours et festivals. »

Benoît Bailly excellait dans les menus travaux de

cartonnages décorés, et aussi dans la construction de panoramas en relief dans lesquels il faisait entrer les éléments les plus divers dont il obtenait presque sans frais, des résultats surprenants.

Il a exposé dans sa ville natale :

Au Salon des Arts, rue des Six Fontaines, en mai 1837 :

2 *Vue du lac de Cumberland.*
3 *Village de Saint-Remy sur la descente du mont Saint-Bernard.*
4 *Sterling. Ecosse.*
5 *Ruines dans les montagnes d'Ecosse.*
6 *Ancien hôtel de ville de Saint-Omer.* Réduction du tableau de Ch. Goureau qui se trouve au musée de Saint-Omer. Appartient à l'auteur de cette notice.
7 *Arpinum, Italie.*
8 *Tête d'un pleureur,* d'après un tableau du Dominicain (crayon).
9 *Tableau d'après Téniers.*
10 *Un chêne.*
11 *Sujet au crayon.*
12 *Richmond* (aquarelle).
13 *Diorama* composé de plus de 100 paysages différents.

Vase en terre glaise pour jardin (modelage). — Tête romaine de fantaisie en terre de pipe.

En juin 1843, à l'hôtel de ville de Saint-Omer, à l'occasion d'une exposition organisée par la Société d'Agriculture :

44 *Soldat de la garde.*
45 *Vue de Coblentz.*

A cette même exposition se trouvaient plusieurs panoramas, et quelques fantaisies diverses : Groupes de coquillages, trophées en cartonnages et groupes d'insectes. Numéros 295 à 303 du catalogue.

Bailly, Léon-Charles-Adrien, né le 31 mars 1826, d'Adrien-Florent et de Charlotte-Justine-Angélique Caffieri, mort à Paris en 1871.

Elève de l'école des Beaux-Arts de sa ville natale sous la direction de Hippolyte Cuvelier, Léon Bailly devait justifier l'adage : bon sang ne peut mentir; son père et l'un de ses oncles, précédemment cités, cultivaient la peinture et sa mère était une descendante éloignée de l'illustre Philippe Caffieri, sculpteur du roi Louis XIV.

Les dispositions artistiques de Léon Bailly s'étendaient à la musique avec autant de facilité qu'à la peinture, et de la chambre qu'il occupait chez son père, dans la rue des Epéers, il charmait le voisinage par des airs variés sur la flûte qu'il avait apprise presque sans maître.

Parti à Paris, il y retrouve son compatriote, François Chifflart qui le fait entrer dans l'atelier de Léon Cogniet. Ses heureuses dispositions furent un peu paralysées par des entraînements de jeunesse que lui facilitait la pension que son père lui servait mensuellement ; néanmoins, ses œuvres ne sont pas sans valeur, et l'on y remarque surtout la correction du dessin et l'expression des figures.

SALONS :

1859. Bailly, Léon, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), élève de Léon Cogniet, rue de Chabrol, 16.

98 *Supplice de Dolet* (3 août 1546).

« Mais à l'endroit où la rue se resserrait en tournant vers la place Maubert, la foule force le cortège à ralentir sa marche. Alors, par un commun effort, plusieurs écoliers désunissent subitement l'enceinte formée par les soldats et se précipitent auprès du chariot. « Adieu Dolet » crie Opprimus en s'élançant sur les rayons de la roue, et s'élevant jusqu'à lui. Dolet lui serre la main avec effusion. « Ne pleure donc pas, enfant » lui dit-il ; « vois comme je suis tranquille, il est beau de mourir pour une belle cause, et c'est un bonheur que l'homme doit envier. » Il

n'en dit pas plus ; un soldat arrache violemment Opprimus, et le jette à terre. » *(Livret du Salon.)*

Ce tableau, début des Salons de Léon Bailly, a valu à son auteur deux médailles, l'une à l'exposition de Troyes, l'autre à une exposition de Rouen ; il se trouve maintenant au musée de Saint-Omer, auquel il a été offert par la famille Bailly en 1884. Il est repris au catalogue des tableaux du musée où il est ainsi décrit :

Sur la charrette, Dolet debout, accompagné d'un religieux, tend la main droite à un adolescent qui s'est hissé sur l'une des roues de la charrette. Un homme d'armes qui a jeté sa hallebarde sur le sol, cherche à enlever le jeune homme de la position qu'il occupe. A droite, des hommes d'armes repoussent un groupe dans lequel se trouvent une femme et des enfants. A gauche, une foule nombreuse, dans laquelle un homme d'armes décoiffé et renversé, lutte avec un homme du peuple ; près d'eux, un soldat de l'escorte dégaîne son épée. Aux fenêtres, des curieux voient défiler le lugubre cortège. Dans le fond à gauche, la place Maubert.

Signé à droite : Léon Bailly. Toile, h. 160[c], l. 218[c].

1861. — Même adresse.

105 *Abélard au concile de Sens* (2 juin 1140).

« Le roi et la cour y assistoient. Henri, archevêque de Sens, présidoit le concile. Abélard avoit invité ses amis et les plus signalés de ses disciples à s'y trouver. Saint Bernard parla le premier comme agresseur, et après avoir remontré aux Pères que les écrits d'Abélard suffisoient pour le convaincre des erreurs dont on l'accusoit, il produisit aussitôt une copie des propositions qui avoient été extraites..... En même temps, il mit son écrit entre les mains du promoteur pour en faire une lecture publique. Le promoteur n'eût pas plus tôt commencé d'en faire la lecture, qu'Abélard, sans en attendre la fin ni dire un seul mot pour sa défense, se contenta de déclarer tout haut qu'il en appelleroit à Rome. En même temps, il sortit de l'assemblée, et se retira de Sens avec ses disciples. »

(Livret du Salon.)

Ce tableau fût tour à tour la propriété de M. Benoît Bailly, oncle de l'artiste, et de M. de Bailliencourt dit

Courcol ; il fut acheté en vente publique, le 20 décembre 1893, par M. Obry, propriétaire à Blendecques, et décore l'un des salons de son château de l'Hermitage.

1863. — Rue de l'Est, 13.

69 *Les PP. Chartreux sortant de la chapelle de Notre-Dame de Casalibus,* grande Chartreuse du Dauphiné.

Les religieux, sortant de la chapelle, se détachent sur un fond de verdure qui se perd dans les montagnes. A droite, la chapelle ; à gauche, une maisonnette abritée par un sapin au feuillage d'un vert intense.

Signé à gauche : L. Bailly. T. h. 192c, l. 290c.

Ce tableau a été offert au musée de Saint-Omer par l'auteur en 1864.

70 *Les sœurs au lutrin.*

Composition d'un profond sentiment religieux.

1864. — Même adresse.

75 *Norma.*

76 *Un pré à Charbonnières ;* Lyonnais.

1865. — Avenue d'Eylau, 119, square Montespan, 1 bis.

84 *La pénitence.*

Une jeune religieuse, une corde passée autour du cou, est agenouillée ou plutôt affaissée sur un pavage de marbre en damier; de ses mains entrelacées, s'échappe un chapelet.

Signé à droite : L. Bailly. T. h. 197c, l. 137 c.

Tableau offert au musée de Saint-Omer par la famille Bailly en 1884.

85 *Mignon.*

1866. — Même adresse.

61 *Retour des vendanges.*

1868. — Même adresse.

97 *Le jour de la paye.*

Propriété de Madame veuve Fournier-Piers, ce tableau, par une coïncidence bizarre, décore le salon de la maison rue Carnot, 97, où le père de l'artiste est venu finir ses jours.

98 *Sybille.*

1869. — Même adresse.

96 *Une chambre ardente.*

Le chanoine Jean Marie Bailly, oncle de l'artiste, vicaire général de Mgr de la Tour d'Auvergne, évêque d'Arras, revêtu de ses vêtements sacerdotaux et décoré des insignes du chapitre de Saint-Vaast d'Arras, repose étendu sur sa couche funèbre, sous la lumière blafarde des cierges et sous la garde de deux religieuses ; à ses pieds, sont groupés dans les diverses attitudes de la contemplation, du recueillement et de la prière, plusieurs religieuses, des amis et des parents. Benoît Bailly, frère du chanoine, et l'auteur, sont au nombre de ces derniers.

Ce tableau se trouve actuellement chez les Sœurs Franciscaines à Saint-Omer, rue Sainte-Aldegonde.

1870. — Même adresse.

99 *Portrait de M. B.* (l'artiste).
100 *La bonne mère.*

Image de la chienne familière de son atelier allaitant ses petits nouveau-nés.

Quelques-uns des tableaux ci-dessus, ont figuré dans plusieurs expositions de provinces, notamment à Lyon où demeurait une sœur de Léon Bailly. Parmi les œuvres de Bailly, on peut citer encore :

Deux petits tableaux appartenant à Madame Baillien à Saint-Omer, rue de l'Arbalète : *Intérieur d'une cuisine,* au centre de laquelle une ménagère est assise épluchant des légumes, et *Intérieur d'un atelier* où l'artiste s'est reproduit devant un chevalet, les pinceaux et la palette en mains.

Les moines au lutrin.
La veuve.

Le pressoir.

Deux ouvriers agissent de tous leurs muscles sur les traverses en bois d'une presse rudimentaire d'où sort le jus du raisin ; un autre ouvrier debout à droite fait face au spectateur.

Signé à gauche : Léon Bailly.

Ce tableau appartient à l'auteur de cette notice.

La chaine.

Cortège de forçats en marche.

King's Charles et Griffon (Esquisse). Au musée de Saint-Omer. T. h. 97^c, l. 127^c.

Etude de nu ; buste du modèle, Gélon Joseph. Fragment. T. h. 35^c, l. 27^c.

— A M. Emile Sturne, rue de Dunkerque.

Léon Bailly a collaboré à l'illustration de l'*Almanach parisien*, de format in-18, qui fut édité d'abord en 1860 par Eugène Pick, rue du Pont de Lodi ; il a illustré aussi quelques autres publications.

Belly, Léon-Adolphe-Auguste, né le 23 mars 1827, de Nicolas-Joseph et de Mélanie-Françoise-Eugénie Guérin, mort à Paris le 25 mars 1877.

« Elève de Troyon, Léon-Adolphe Belly fut essentiellement un artiste laborieux, épris seulement de son art et auquel les quatre murs de l'atelier bornaient le drame de sa vie. De cette vie elle-même nous ne savons rien qui puisse intéresser la curiosité publique, sinon qu'elle resta cachée comme celle du sage, remplie par l'observance de tous les devoirs, et que le travail et des affections intimes la firent heureuse et honorée. L'historiographe se trouve ici en présence d'un habitacle clos aux passants, mais dont les dehors annoncent la tranquillité et que les orages n'ont pas secoué. Il n'a point à pénétrer là. Tout ce que l'on peut apprendre et révéler avant de passer la plume au critique, c'est que Léon Belly était né à

Saint-Omer en 1827 et que son père était officier d'artillerie. — L'état-civil porte : capitaine au corps royal d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur.— Il perdit ce père de fort bonne heure et fut élevé par sa mère, femme d'un esprit hors ligne et d'une grande vertu, qui lui inculqua tout d'abord l'amour du beau et le zèle du bien. Disons en passant, que Mme Belly était un peintre miniaturiste fort distingué. Léon Belly est resté, toute sa vie, fidèle aux principes généreux, aux passions magnanimes et désintéressées et aux sentiments nobles que sa mère avait semés dans son âme d'enfant. Il lui dût d'être un homme, « vir », disent les latins dans un siècle où la virilité passe pour un don de nature exceptionnel, mais aussi un homme supérieur par l'éducation, les manières et le caractère. Favorisé d'une belle fortune et lié par ses attaches de famille avec les plus hauts représentants de l'aristocratie financière et de la riche bourgeoisie, il resta fermement et sincèrement libéral, conquis à toutes les causes de progrès et fervent pour tous les chercheurs de vérité. On lui doit un portrait de Manin, exécuté d'enthousiasme en 1855, pendant que l'héroïque exilé courait le cachet de professeur d'italien et donnait à Paris l'exemple de sa magnifique pauvreté.

« Le goût de Léon Belly pour la peinture eut toute la précocité d'une vocation contrariée ; mais dans sa famille intelligente et dévouée, cette vocation fut accueillie comme une faveur du ciel. Quelques rares qu'elles soient, il y a aujourd'hui de ces maisons d'opulents bourgeois où la naissance d'un artiste ne semble pas une affreuse calamité et un accident dans la race. Mais en ce temps-là on les comptait, et l'idée d'annexer un atelier au salon familial n'entrait pas aisément dans la cervelle des honnêtes gens du tiers.

« Fort heureusement pour lui, Belly n'eût pas à

lutter contre la moindre réserve des siens ; dès qu'il demanda une palette, on la lui apporta toute chargée. Mieux encore, on le laissa libre de choisir son maître, et du premier coup il alla instinctivement à Troyon, que sa *Vallée de la Toucque* venait de placer au rang des plus illustres contemporains. A cette époque, tous les peintres étaient prosternés, au Levant, vers ce soleil d'Orient dont Descamps et Marilhat avaient créé le culte. C'était de là que venait la lumière, Belly résolut de l'aller saisir à la source ; en 1851, il partit pour la Syrie en compagnie de M. de Saulcy et de M. Edouard Delessert, qui nous a donné un récit de cette expédition pittoresque.

« La caravane visita le Liban et la Palestine ; elle s'arrêta à Jérusalem et tourna autour de la mer Morte. Ce fut un beau voyage et qui décida une carrière d'artiste. Léon Belly exposait au Salon de 1853 son premier ouvrage, *Environs de Naplouse*, en Syrie, accompagné d'une *Vue de Beyrouth* et d'une *Vue du Caire*, qui furent extrêmement remarqués. Un nouvel orientaliste nous était né, qui promettait de disputer l'héritage de Descamps, même à Fromentin. Acquis tout entier en ce temps-là à la doctrine de Troyon, Belly peignait largement, dans une pâte vigoureuse et relevée d'accents ; il cherchait plutôt les grands effets de lumière que le pittoresque ethnographique de l'Orient ; il était plus à Marilhat qu'à tout autre. L'année suivante ou plutôt le Salon suivant (1855), son œil, reposé des incandescences et des poudroiements de la Syrie, se rafraîchit dans la verdure de Fontainebleau où Théodore Rousseau conduisait alors le chœur glorieux de nos naturalistes. Belly s'enrôla momentanément dans leur cortège, et il exposa, à côté des leurs, trois études de la grande forêt. Chose assez singulière, tandis qu'il s'essayait ainsi à diverses recherches, la réputation lui venait pour ainsi dire de côté et pour un genre auquel il ne

devait ni ne voulait se fixer : le portrait. Celui de Manin, dont nous avons parlé plus haut, et qui date de cette époque, fut, par les demandes qu'il lui attira, presque le point de départ d'une spécialité. Belly traitait remarquablement le portrait, et, s'il en avait eu besoin, il aurait pu en tirer une fortune.

« Le Salon de 1857 et celui de 1859 nous montrent l'artiste revenu à sa prédilection pour l'Orient. Mais c'est l'Egypte cette fois qui lui fournit ses modèles. Ici, c'est une vue du *Village de Giseh* ombragé de palmiers et semé de tombeaux ; là, le *Désert de Nasoub*, sablonneux et profond, ou encore une étude de l'*Inondation* fertilisante *du Nil*. Le Nil, le fleuve sacré et mystérieux, exerce sur lui une fascination véritable; il le peint sous tous ses aspects : au soleil couchant, sillonné de barques nubiennes, traversé par une digue, roulant l'or des poussières embrasées. Il l'aime sans rassasiement, il l'adore presque comme les fellahs agenouillés sur ses rives. C'est une possession artistique et qui laisse à l'âme une nostalgie dont Fromentin essayait un jour de définir devant nous les symptômes et le caractère par ce mot : Le Nil est aimanté.

« Ce fut au Salon de 1861 que s'établit tout à fait la réputation de Léon Belly. Il avait envoyé sept toiles : *Effet de soir dans le désert de Tyh* (Sinaï), tableau original et charmant dans la gamme rose ; *Abords d'un village égyptien*, d'une justesse de lumière et d'une vigueur de modèle admirables ; *Bords du Nil*, étude d'embarcations de toute sorte, pétillante et mouvementée ; l'*Avenue de Choubrah*, au Caire, et ses platanes ombreux sous lesquels dorment quelques chameaux ; enfin, *Pèlerins allant à la Mecque*, le chef-d'œuvre du peintre — actuellement au musée du Louvre. — « A travers la plaine sans borne, où la « route est jalonnée par des carcasses de bêtes « mortes, s'avance péniblement, dans un ciel incan-

« [illegible] caravane. » [illegible] de profiter » [illegible] les bêtes de » [illegible] se perd dans le » [illegible] par son pas- » sage. » Th. Gautier, Salon de 1861.

« Ce tableau, d'une vérité [illegible], qui donnait l'illusion de la réalité dans le cadre d'une composition originale et nouvelle, est le plus vif succès obtenu par Léon Belly. Le public demeura saisi par l'aspect pittoresque de cette caravane qui s'avançait droit sur lui, inondée de soleil ; la critique en loua unanimement l'ordonnance, la superbe qualité de ton et la franchise d'exécution. Belly n'a peut-être pas la finesse transparente de Fromentin, mais il est beaucoup plus énergique que lui ; sa touche est plus ample, sa pâte est plus sonore ; il est plus peintre dans le sens technique du mot. La façon dont il a vu l'Orient n'a point sans doute les qualités subjectives et philosophiques qui distinguent la vision de son rival ; elle relève moins du domaine littéraire ; mais la poésie en est plus mâle et découle plus sincèrement de l'image. Belly ne tourne pas les difficultés

du modèle, il les brave en face et résolument, quitte à recommencer s'il est vaincu. Son Orient est peut-être le plus vrai de tous ceux que divers maîtres nous ont montrés. Doué d'un coup d'œil très juste, d'une âme très honnête et d'une main exercée, il a copié sans chercher à parer quelquefois brutalement, souvent avec une puissance véritable. La peinture est loyale comme l'étaient son caractère et son esprit. Il a le droit de se qualifier de naturaliste, car il l'a été mieux que personne, et si les arabes étaient appelés à donner la prime de l'exactitude entre les différents peintres qui les ont représentés, eux et leur pays, c'est à Belly qu'ils la donneraient probablement.

« Encouragé par sa réussite, Belly poursuivit ainsi sa bonne veine jusqu'en 1867, année où il fut piqué, lui aussi, de la tarentule du style. Les Centauresses de Fromentin l'empêchaient-elles de dormir ? nous l'ignorons. Toujours est-il qu'il risqua une composition académique, *les Sirènes*, dont il ne retira aucun profit pour sa réputation. Bien vite, il se remit de lui-même dans le bon chemin, et, en 1868, son *Canal de Mahmoudieh* à Alexandrie, et son *Etude du soir en Egypte* lui rassemblèrent ses admirateurs ordinaires. En 1869, il exposa encore une *Fête religieuse au Caire* et une *Pèche à la dorade* dans les rochers du Calvados. Puis il fut subitement attaqué de la douloureuse maladie à laquelle il devait succomber et qui le cloua pendant six ans sur son lit de souffrance. Il s'était fait transporter en Sologne dans une propriété qu'il y possédait et d'où il envoya, au dernier Salon (1875) trois tableaux impressionnés de la manière de Rousseau : *Bords de la Sauldre*, en Sologne, *Un étang* en Sologne, *Une lande* en Sologne. Sa mort, survenue au mois de mars dernier (1877), a vivement affecté le monde des arts, car il n'avait que cinquante ans, et il était également estimé et aimé de tous ses confrères.

Son nom sera encore longtemps cité par ceux qui professent le respect du tableau et le culte des nobles natures ; mais nous n'hésitons pas à prédire que sa réputation grandira par le recul du temps, et que ce peintre prendra, dans l'école française contemporaine, une place enviable parmi les premiers du second rang. » (*Emile Bergerat. Journal officiel de la République française du 15 août 1877*).

Belly a dépassé les prévisions de M. Emile Bergerat, car son tableau *Pèlerins allant à la Mecque* est actuellement au Louvre.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1862, Belly avait obtenu en 1857, une médaille de 3e classe ; en 1859, — 2e classe ; en 1861, — 1re classe. A l'Exposition universelle de 1867, une médaille de 3e classe.

SALONS :

1853. Belly, Léon, rue des Saints-Pères, 1.

73 *Environs de Naplouse* (Syrie).
74 *Environs de Beyrouth.*
75 *Environs du Caire.*

1855. — Même adresse.

2517 *Haute-futaie ; Fontainebleau.*

« M. Belly, dit Théophile Gautier, nous paraît appelé au plus brillant avenir et la *Haute-futaie* est presque un chef-d'œuvre. »

Ce tableau appartient à Madame Léon Belly.

2518 *Crépuscule d'automne.* — A M. Mahon.
2519 *Effet d'automne.*
2520 *Pêcheurs d'équilles,* Normandie. — A M. Emile Michel à Nancy.
2521 *Portrait de Mlle ***.* — A M. Hubault.
2522 *Portrait de M. Manin.*

1857. — Quai Malaquais, 21.
Médaille 3e cl. (Paysage).

158 *Village de Djiseh* (Egypte).

159 *Désert de Nassoub* (Sinaï).
160 *Inondation en Egypte.*
161 *Tête d'étude.* Appartient à M. C. Bernier.

1859. — Même adresse.
Médaille 2e cl.

215 *Le Nil,* soleil couchant.
216 *Barques du Nil.*
217 *Plaine de Djiseh,* soleil couchant (Egypte).
218 *Une digue au bord du Nil.* — A M. le baron Gustave de Rothschild.

1861. — Même adresse.
Médaille de 1re cl.

210 *Effet du soir dans le désert de Tyh* (Sinaï).

« L'*Effet du soir dans le désert de Tyh* est d'une étrangeté charmante. Une caravane traverse la plaine où son ombre s'allonge sur le sable coloré par la lumière rose du couchant; on dirait que la nature rougit de pudeur sous le dernier baiser du soleil. » *(Th. Gautier.)*

211 *Les abords d'un village égyptien.*

« Le village se détache en silhouette sur un ciel clair avec ses huttes de torchis, ses groupes de figures de Pharaon et ses bouquets de palmiers doums. Les premiers plans sont formés par les escarpements d'une berge que descendent des buffles pressés d'aller se rafraîchir sous l'eau vaseuse. Tout cela est modelé avec une singulière puissance, dans une tonalité lumineusement grise, très locale et très vraie, car les pays chauds ne sont pas toujours incendiés par le jaune de Mars et la mine de Saturne. » *(Th. Gautier.)*

212 *Bords du Nil.*

« Les *Bords du Nil* offrent le spectacle le plus vivant, le plus diapré, le plus bizarre du monde. A la rive s'amarrent les canges, les argosils, les sandals, toutes les embarcations particulières au cabotage du Nil, mêlant à l'œil leurs mâts, leurs vergues, leurs antennes, leurs guibres, leurs gréments inusités. Rien n'est plus gai et plus amusant que cette ligne de barques, dont les unes rappellent les anciennes baris mystiques égyp-

Le pressoir.

Deux ouvriers agissent de tous leurs muscles sur les traverses en bois d'une presse rudimentaire d'où sort le jus du raisin ; un autre ouvrier debout à droite fait face au spectateur.

Signé à gauche : Léon BAILLY.

Ce tableau appartient à l'auteur de cette notice.

La chaîne.

Cortège de forçats en marche.

King's Charles et Griffon (Esquisse). Au musée de Saint-Omer. T. h. 97c, l. 127c.

Etude de nu ; buste du modèle, Gélon Joseph. Fragment. T. h. 35c, l. 27c.

— A M. Emile Sturne, rue de Dunkerque.

Léon Bailly a collaboré à l'illustration de l'*Almanach parisien*, de format in-18, qui fut édité d'abord en 1860 par Eugène Pick, rue du Pont de Lodi ; il a illustré aussi quelques autres publications.

Belly, Léon-Adolphe-Auguste, né le 23 mars 1827, de Nicolas-Joseph et de Mélanie-Françoise-Eugénie Guérin, mort à Paris le 25 mars 1877.

« Elève de Troyon, Léon-Adolphe Belly fut essentiellement un artiste laborieux, épris seulement de son art et auquel les quatre murs de l'atelier bornaient le drame de sa vie. De cette vie elle-même nous ne savons rien qui puisse intéresser la curiosité publique, sinon qu'elle resta cachée comme celle du sage, remplie par l'observance de tous les devoirs, et que le travail et des affections intimes la firent heureuse et honorée. L'historiographe se trouve ici en présence d'un habitacle clos aux passants, mais dont les dehors annoncent la tranquillité et que les orages n'ont pas secoué. Il n'a point à pénétrer là. Tout ce que l'on peut apprendre et révéler avant de passer la plume au critique, c'est que Léon Belly était né à

Saint-Omer en 1827 et que son père était officier d'artillerie. — L'état-civil porte : capitaine au corps royal d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur.— Il perdit ce père de fort bonne heure et fut élevé par sa mère, femme d'un esprit hors ligne et d'une grande vertu, qui lui inculqua tout d'abord l'amour du beau et le zèle du bien. Disons en passant, que Mme Belly était un peintre miniaturiste fort distingué. Léon Belly est resté, toute sa vie, fidèle aux principes généreux, aux passions magnanimes et désintéressées et aux sentiments nobles que sa mère avait semés dans son âme d'enfant. Il lui dût d'être un homme, « vir », disent les latins dans un siècle où la virilité passe pour un don de nature exceptionnel, mais aussi un homme supérieur par l'éducation, les manières et le caractère. Favorisé d'une belle fortune et lié par ses attaches de famille avec les plus hauts représentants de l'aristocratie financière et de la riche bourgeoisie, il resta fermement et sincèrement libéral, conquis à toutes les causes de progrès et fervent pour tous les chercheurs de vérité. On lui doit un portrait de Manin, exécuté d'enthousiasme en 1855, pendant que l'héroïque exilé courait le cachet de professeur d'italien et donnait à Paris l'exemple de sa magnifique pauvreté.

« Le goût de Léon Belly pour la peinture eut toute la précocité d'une vocation contrariée ; mais dans sa famille intelligente et dévouée, cette vocation fut accueillie comme une faveur du ciel. Quelques rares qu'elles soient, il y a aujourd'hui de ces maisons d'opulents bourgeois où la naissance d'un artiste ne semble pas une affreuse calamité et un accident dans la race. Mais en ce temps-là on les comptait, et l'idée d'annexer un atelier au salon familial n'entrait pas aisément dans la cervelle des honnêtes gens du tiers.

« Fort heureusement pour lui, Belly n'eût pas à

lutter contre la moindre réserve des siens ; dès qu'il demanda une palette, on la lui apporta toute chargée. Mieux encore, on le laissa libre de choisir son maître, et du premier coup il alla instinctivement à Troyon, que sa *Vallée de la Toucque* venait de placer au rang des plus illustres contemporains. A cette époque, tous les peintres étaient prosternés, au Levant, vers ce soleil d'Orient dont Descamps et Marilhat avaient créé le culte. C'était de là que venait la lumière, Belly résolut de l'aller saisir à la source ; en 1851, il partit pour la Syrie en compagnie de M. de Saulcy et de M. Edouard Delessert, qui nous a donné un récit de cette expédition pittoresque.

« La caravane visita le Liban et la Palestine ; elle s'arrêta à Jérusalem et tourna autour de la mer Morte. Ce fut un beau voyage et qui décida une carrière d'artiste. Léon Belly exposait au Salon de 1853 son premier ouvrage, *Environs de Naplouse*, en Syrie, accompagné d'une *Vue de Beyrouth* et d'une *Vue du Caire*, qui furent extrêmement remarqués. Un nouvel orientaliste nous était né, qui promettait de disputer l'héritage de Descamps, même à Fromentin. Acquis tout entier en ce temps-là à la doctrine de Troyon, Belly peignait largement, dans une pâte vigoureuse et relevée d'accents ; il cherchait plutôt les grands effets de lumière que le pittoresque ethnographique de l'Orient ; il était plus à Marilhat qu'à tout autre. L'année suivante ou plutôt le Salon suivant (1855), son œil, reposé des incandescences et des poudroiements de la Syrie, se rafraîchit dans la verdure de Fontainebleau où Théodore Rousseau conduisait alors le chœur glorieux de nos naturalistes. Belly s'enrôla momentanément dans leur cortège, et il exposa, à côté des leurs, trois études de la grande forêt. Chose assez singulière, tandis qu'il s'essayait ainsi à diverses recherches, la réputation lui venait pour ainsi dire de côté et pour un genre auquel il ne

devait ni ne voulait se fixer : le portrait. Celui de Manin, dont nous avons parlé plus haut, et qui date de cette époque, fut, par les demandes qu'il lui attira, presque le point de départ d'une spécialité. Belly traitait remarquablement le portrait, et, s'il en avait eu besoin, il aurait pu en tirer une fortune.

« Le Salon de 1857 et celui de 1859 nous montrent l'artiste revenu à sa prédilection pour l'Orient. Mais c'est l'Egypte cette fois qui lui fournit ses modèles. Ici, c'est une vue du *Village de Giseh* ombragé de palmiers et semé de tombeaux ; là, le *Désert de Nasoub*, sablonneux et profond, ou encore une étude de l'*Inondation* fertilisante *du Nil*. Le Nil, le fleuve sacré et mystérieux, exerce sur lui une fascination véritable; il le peint sous tous ses aspects : au soleil couchant, sillonné de barques nubiennes, traversé par une digue, roulant l'or des poussières embrasées. Il l'aime sans rassasiement, il l'adore presque comme les fellahs agenouillés sur ses rives. C'est une possession artistique et qui laisse à l'âme une nostalgie dont Fromentin essayait un jour de définir devant nous les symptômes et le caractère par ce mot : Le Nil est aimanté.

« Ce fut au Salon de 1861 que s'établit tout à fait la réputation de Léon Belly. Il avait envoyé sept toiles : *Effet de soir dans le désert de Tyh* (Sinaï), tableau original et charmant dans la gamme rose ; *Abords d'un village égyptien*, d'une justesse de lumière et d'une vigueur de modèle admirables ; *Bords du Nil*, étude d'embarcations de toute sorte, pétillante et mouvementée ; l'*Avenue de Choubrah*, au Caire, et ses platanes ombreux sous lesquels dorment quelques chameaux; enfin, *Pèlerins allant à la Mecque*, le chef-d'œuvre du peintre — actuellement au musée du Louvre. — « A travers la plaine sans borne, où la « route est jalonnée par des carcasses de bêtes « mortes, s'avance péniblement, dans un ciel incan-

« descent dont le bleu calciné a blanchi, la caravane « accablée, pantelante, mais soutenue par l'espérance « de boire enfin au puits Zem-Zem et de contempler « la pierre noire de la Kaaba. Un hadji monté sur un « dromadaire guide le long cortège ; aucun turban « n'abrite son crâne rasé où flambe une lumière « blanche ; nul burnous ne défend son torse nu « contre le fer rouge du soleil. L'ardeur de son fana- « tisme éteint celle du climat. Derrière lui, se présen- « tant de face avec des raccourcis et des déhanche- « ments imprévus, marchent des chameaux difformes « qui balancent leurs cols d'autruches et leurs têtes « d'oiseaux. Sur leurs épaules bossues sont juchés « des pèlerins ; à leurs flancs pendent des ballots où « se balancent des statiches. A côté de la caravane, « quelques hommes sont à pied, tâchant de profiter « de l'ombre étroite que projettent les bêtes de « somme, et l'extrémité du cortège se perd dans le « nuage de poussière blonde soulevée par son pas- « sage. » *(Th. Gautier, Salon de 1861.)*

« Ce tableau, d'une vérité étonnante, qui donnait l'illusion de la réalité dans le cadre d'une composition originale et nouvelle, est le plus vif succès obtenu par Léon Belly. Le public demeura saisi par l'aspect pittoresque de cette caravane qui s'avançait droit sur lui, inondée de soleil ; la critique en loua unanimement l'ordonnance, la superbe qualité de ton et la franchise d'exécution. Belly n'a peut-être pas la finesse transparente de Fromentin, mais il est beaucoup plus énergique que lui ; sa touche est plus ample, sa pâte est plus sonore ; il est plus peintre dans le sens technique du mot. La façon dont il a vu l'Orient n'a point sans doute les qualités subjectives et philosophiques qui distinguent la vision de son rival ; elle relève moins du domaine littéraire ; mais la poésie en est plus mâle et découle plus sincèrement de l'image. Belly ne tourne pas les difficultés

du modèle, il les brave en face et résolument, quitte à recommencer s'il est vaincu. Son Orient est peut-être le plus vrai de tous ceux que divers maîtres nous ont montrés. Doué d'un coup d'œil très juste, d'une âme très honnête et d'une main exercée, il a copié sans chercher à parer quelquefois brutalement, souvent avec une puissance véritable. La peinture est loyale comme l'étaient son caractère et son esprit. Il a le droit de se qualifier de naturaliste, car il l'a été mieux que personne, et si les arabes étaient appelés à donner la prime de l'exactitude entre les différents peintres qui les ont représentés, eux et leur pays, c'est à Belly qu'ils la donneraient probablement.

« Encouragé par sa réussite, Belly poursuivit ainsi sa bonne veine jusqu'en 1867, année où il fut piqué, lui aussi, de la tarentule du style. Les Centauresses de Fromentin l'empêchaient-elles de dormir? nous l'ignorons. Toujours est-il qu'il risqua une composition académique, *les Sirènes*, dont il ne retira aucun profit pour sa réputation. Bien vite, il se remit de lui-même dans le bon chemin, et, en 1868, son *Canal de Mahmoudieh* à Alexandrie, et son *Etude du soir en Egypte* lui rassemblèrent ses admirateurs ordinaires. En 1869, il exposa encore une *Fête religieuse au Caire* et une *Pêche à la dorade* dans les rochers du Calvados. Puis il fut subitement attaqué de la douloureuse maladie à laquelle il devait succomber et qui le cloua pendant six ans sur son lit de souffrance. Il s'était fait transporter en Sologne dans une propriété qu'il y possédait et d'où il envoya, au dernier Salon (1875) trois tableaux impressionnés de la manière de Rousseau : *Bords de la Sauldre*, en Sologne, *Un étang* en Sologne, *Une lande* en Sologne. Sa mort, survenue au mois de mars dernier (1877), a vivement affecté le monde des arts, car il n'avait que cinquante ans, et il était également estimé et aimé de tous ses confrères.

Son nom sera encore longtemps cité par ceux qui professent le respect du tableau et le culte des nobles natures ; mais nous n'hésitons pas à prédire que sa réputation grandira par le recul du temps, et que ce peintre prendra, dans l'école française contemporaine, une place enviable parmi les premiers du second rang. » *(Emile Bergerat. Journal officiel de la République française du 15 août 1877).*

Belly a dépassé les prévisions de M. Emile Bergerat, car son tableau *Pèlerins allant à la Mecque* est actuellement au Louvre.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1862, Belly avait obtenu en 1857, une médaille de 3e classe ; en 1859, — 2e classe ; en 1861, — 1re classe. A l'Exposition universelle de 1867, une médaille de 3e classe.

SALONS :

1853. Belly, Léon, rue des Saints-Pères, 1.

73 *Environs de Naplouse* (Syrie).
74 *Environs de Beyrouth.*
75 *Environs du Caire.*

1855. — Même adresse.

2517 *Haute-futaie ; Fontainebleau.*

« M. Belly, dit Théophile Gautier, nous paraît appelé au plus brillant avenir et la *Haute-futaie* est presque un chef-d'œuvre. »

Ce tableau appartient à Madame Léon Belly.

2518 *Crépuscule d'automne.* — A M. Mahon.
2519 *Effet d'automne.*
2520 *Pêcheurs d'équilles,* Normandie. — A M. Emile Michel à Nancy.
2521 *Portrait de Mlle ***.* — A M. Hubault.
2522 *Portrait de M. Manin.*

1857. — Quai Malaquais, 21.
Médaille 3e cl. (Paysage).

158 *Village de Djiseh* (Egypte).

159 *Désert de Nassoub* (Sinaï).
160 *Inondation en Egypte.*
161 *Tête d'étude.* Appartient à M. C. Bernier.

1859. — Même adresse.
Médaille 2e cl.

215 *Le Nil,* soleil couchant.
216 *Barques du Nil.*
217 *Plaine de Djiseh,* soleil couchant (Egypte).
218 *Une digue au bord du Nil.* — A M. le baron Gustave de Rothschild.

1861. — Même adresse.
Médaille de 1re cl.

210 *Effet du soir dans le désert de Tyh* (Sinaï).

« L'*Effet du soir dans le désert de Tyh* est d'une étrangeté charmante. Une caravane traverse la plaine où son ombre s'allonge sur le sable coloré par la lumière rose du couchant ; on dirait que la nature rougit de pudeur sous le dernier baiser du soleil. » *(Th. Gautier.)*

211 *Les abords d'un village égyptien.*

« Le village se détache en silhouette sur un ciel clair avec ses huttes de torchis, ses groupes de figures de Pharaon et ses bouquets de palmiers doums. Les premiers plans sont formés par les escarpements d'une berge que descendent des buffles pressés d'aller se rafraîchir sous l'eau vaseuse. Tout cela est modelé avec une singulière puissance, dans une tonalité lumineusement grise, très locale et très vraie, car les pays chauds ne sont pas toujours incendiés par le jaune de Mars et la mine de Saturne. » *(Th. Gautier.)*

212 *Bords du Nil.*

« Les *Bords du Nil* offrent le spectacle le plus vivant, le plus diapré, le plus bizarre du monde. A la rive s'amarrent les canges, les argosils, les sandals, toutes les embarcations particulières au cabotage du Nil, mêlant à l'œil leurs mâts, leurs vergues, leurs antennes, leurs guibres, leurs gréments inusités. Rien n'est plus gai et plus amusant que cette ligne de barques, dont les unes rappellent les anciennes baris mystiques égyp-

tiennes, et les autres les galères ou les galiotes de Dollabella, s'appuyant à cette rive bordée de grands arbres et peuplée de tout un monde de figurines caractéristiques. » (*Th. Gautier.*)

213 *Avenue de Choubrah*, environs du Caire. Appartient à M. Bernier.

« Gérard de Nerval nous a bien souvent parlé de cette *Avenue de Choubrah*, dit Th. Gautier, et nous concevons d'après le tableau de M. Belly, l'attrait que devait avoir cette promenade pour le poète rêveur. Ces énormes platanes projettent une ombre si fraiche et si transparente! Il fait si bon prendre le café et fumer le chibouck à leur abri, tandis que le soleil verse du plomb fondu sur la plaine. Sous ces beaux arbres, l'artiste a fait s'accroupir quelques chameaux au chargement pittoresque. »

214 *Pèlerins allant à la Mecque*. T. h. 160c, l. 240c. — Au musée du Louvre.

Décrit précédemment, p. 21.

« C'est un tableau de grand mérite, et jamais l'artiste n'a fait mieux. Les types si variés de l'islame y sont représentés par des échantillons caractéristiques avec leur costume, leur allure, leur expression et leur solennité bizarre, dans une atmosphère dont on sent la chaleur sur un sable qui brûle les pieds, au sein d'une nature qui semble un rêve à force de réalité. »

(*Th. Gautier.*)

215 *Portrait de la marquise de *** et de sa fille.*

« Ce portrait, dit Th. Gautier, est plein de grâce et de fraîcheur. »

216 *Portrait de Mme ***.*

109 *Une meute sous bois.*

Peint en collaboration avec M. Albert de Balleroy.

1863. — Quai d'Orsay, 71.

124 *Sakkiehs de la basse Egypte*. — A M. Loysel.

125 *Une rue du Caire*. — A M. Bricheteau, à Nevers.

126 *Femmes fellahs au bord du Nil.*

« Rien n'est pénétrant et frais comme l'expression qui se

dégage de ces femmes fellahs puisant de l'eau. Les attitudes variées avec une science infinie, ont comme une instinctive noblesse ; ces figures à demi-voilées reflètent toutes cependant une expression diverse; la profondeur du paysage enveloppe de sérénité et de poésie cette scène familière bien observée, contée sans emphases et sans fracas, saisie avec un bonheur qui n'arrive qu'aux laborieux, au moment où le tableau se dispose en quelque façon tout seul devant l'artiste. »

(Edouard Brumont.)

1864. — Même adresse.

132 *Fellahs halant une dahbiek* (Egypte).
133 *Fantasiah* (Egypte).

1865. — Même adresse.

147 *Coucher du soleil à marée basse ;* côtes de Normandie. Appartient à M. Georges Petit.

1866. — Même adresse. Hors concours.

120 *La mer morte.* — A M. Eug. Le Mire, à Rouen.

1867. — Même adresse.

99 *Les Sirènes.* — Au musée de Saint-Omer.

« C'est à sa résidence de Montboulan, en Sologne, que Léon Belly tenta de se mesurer avec la peinture d'histoire. Les traces laborieuses de cette nouvelle vocation se retrouvent dans les nombreux dessins qu'il a laissés, faits presque tous pour son tableau d'*Ulysse et les Sirènes.* Les moins complaisants reconnaîtront comme légitime et fondée une audace qui s'appuyait sur de pareilles preuves de bien faire. Il avait le sentiment très juste et trés mesuré de la beauté de la forme. Avec le secours du temps, on prévoit jusqu'où ses progrès auraient pu atteindre. » *(Charles Timbal.)*

1868.

180 *Canal du Mahmoudieh à Alexandrie* (Egypte).
181 *Le soir* (Egypte).

1869.

179 *Fête religieuse au Caire.*

M. Félix de Monnecove donne ainsi la description de la *Fête religieuse au Caire.* « Sous le n° 179, l'artiste retrace une de ces scènes pleines d'entrain qui abondent en Orient, et qui ont toujours pour cadre une nature inondée de lumière sans égale ; par une rue étroite, bordée de constructions pittoresques, passe ou plutôt se précipite la foule aux mille couleurs, brandissant des armes brillantes, mordant des serpents enroulés, agitant des étendards éclatants. Cette toile d'une dimension relativement restreinte, renferme plus de trois cents figures toutes eharmantes et peintes avec le plus grand soin ; chaque fenêtre nous montre un groupe de curieuses effarées, et, dans la perspective fuyante, les minarets et les constructions étranges accusent leurs lignes capricieuses et bizarres. »

180 *La pêche des dorades ;* Calvados.

« *La Pêche des dorades,* est un magnifique coucher de soleil sur une plage normande en face des flots endormis et teints des derniers feux du jour ; les travailleurs de la mer, hommes et femmes, revêtus de leurs rudes vêtements, traînent un filet tout gonflé du butin qu'ils viennent de faire sur la grève peu profonde ; les dorades, emprisonnées par leur mouvement circulaire, se débattent encore et s'élancent les unes par-dessus les autres ; de temps en temps quelques-unes plus heureuses ressaisissent la liberté, mais la pêche sera bonne et le chemin de fer qui aboutit sans doute au port dont la silhouette s'estompe à l'horizon, en portera bientôt le produit vers la grande ville. Vraiment c'est une bonne chose d'avoir aimé et étudié l'Orient, car toutes les qualités de M. Belly se retrouvent dans ce tableau, et sa chaude couleur ajoute un charme de plus au calme de ces côtes normandes souvent dépourvues de poésies. » *(F. de M.)*

1874.

38 *Bords de la Sauldre, en hiver* (Sologne). Appartient à Mme Belly.

39 *La mare aux fées ; forêt de Fontainebleau.* — A M. Hubault.

40 *Ruines de Balbeck* (Syrie). — A Mme Mahon.

« Ces ruines de Balbeck sont d'un sentiment plein d'apaisement et de majesté. C'est à Marilhat qu'il faudrait remonter pour retrouver cette large façon de comprendre le paysage, cet

art de faire planer au-dessus de monuments écroulés le souvenir des âges disparus, de faire surgir à travers un site moderne, le fantôme de générations évanouies. »

(Edouard Brumont.)

1875.

41 *Bords de la Sauldre, en Sologne.*
42 *Un étang, en Sologne.*
43 *Une lande, en Sologne.*

1877.

44 *Le gué de Montboulan, en Sologne.* Appartient au musée du Luxembourg.

« *Le Gué de Montboulan* est une composition très originale dans laquelle se fait sentir l'influence lointaine et bien digérée de Marilhat : il y a des reflets de l'Orient dans son ciel ardent. De grands chênes détachent les dentelures de leurs cimes sur l'azur profond et ils abritent un dormoir, large comme un étang, où les vaches sont entrées jusqu'aux fanons. L'effet de lumière est d'une bizarrerie puissante; quelques-unes d'entre les vaches sont entièrement colorées de rose par un rayon qui perce l'ombre opaque. La masse d'arbres est d'un beau dessin et l'aspect du tableau nous a longtemps captivé. *Le Gué de Montboulan* a été offert au musée du Luxembourg par la famille de l'artiste. » *(Emile Bergerat.)*

45 *Dahabieh engravée* (Egypte).

« Irréprochable de couleur, l'œuvre est à coup sûr une des compositions magistrales de Belly. Tout concourt à l'ensemble dans cette toile où de nombreux personnages s'agitent, mais de cette agitation spéciale à la race arabe qui, à part quelques circonstances, ne déploie jamais une hâte bien fébrile. Ceux-ci travaillent sur le pont de la *Dahabieh ;* ceux-là se sont jetés à l'eau pour essayer de remettre plus facilement l'embarcation à flot, et par une conception très heureuse du peintre, toute cette activité semble rayonner autour de l'impassibilité superbe de ce pacha qui, gravement assis à l'avant, fume avec nonchalance son narghileh, comme s'il craignait de perdre de sa dignité en s'intéressant aux efforts qui se font autour de lui. »

(Edouard Brumont.)

A l'exposition universelle internationale de 1878, à Paris, se trouvaient les tableaux suivants :

40 *La pêche des dorades* (Calvados). Salon de 1869.
41 *Une lande en Sologne.* S. 1875.
42 *Abords de Djiseh* (Egypte).
43 *Mare et palmiers à Djiseh.*
44 *Enfant chassant des poules* (Normandie).
45 *Bords de la Seine, à Samois* (Seine-et-Marne). Appartient à M. Beauss.
46 *Mare de l'Ecluse* (Sologne).

A l'exposition qui eût lieu à Lille en 1866 :

87 *Une danseuse dans un café de Choubrah* (Egypte).
88 *Soleil couchant ; plage d'Houlgate.*

Exposition des œuvres de L. Belly à l'Ecole nationale des Beaux-Arts en février 1878 :

1 *Allée de Choubrah.* 1863. Appartient à M. Alfred Arago.
2 *Femme fellah filant.* — A M. Audibert.
3 *Sakkiehs,* basse Egypte. — A M. Audibert.
4 *Haute futaie à Fontainebleau.* S. 1855. — A Mme Belly.
5 *Avenue de Choubrah.* S. 1861. — A. M. Bernier.
6 *Montagnes de la haute Egypte.* — A M. C. Bernier.
7 *Vallée de la Toucque,* Normandie. — A M. Bernier.
8 *Tête d'étude.* S. 1857. — A M. Bernier.
9 *Une rue au Caire.* S. 1863. — A M. Bricheteau à Nevers.
10 *Portrait d'enfant.* — A M. Camille Dareste.
11 *Le soir* (Egypte). S. 1868. — A M. Ernest Dreux.
12 *Beyruth* (Syrie). — A M. du Buit.
13 *Orage à Samois.* — A M. de Galhau.
14 *Chasseur à l'affût.* — Au même.
15 *Chênes et roches à Fontainebleau.* — Au même.
16 *Chêne à Fontainebleau.* — Au même.
17 *Portrait de femme fellah.* — Au même.

18 *Arbre couché au Vivier* (Touraine). Appartient à M. le baron de Grandelos.
19 *Femme fellah tenant une cruche sur sa tête.* — A M. E. Guérin.
20 *La mare aux fées* (Fontainebleau). Salon 1874. — A M. Hubault.
21 *Portrait de Mlle ***.* S. 1855. — Au même.
22 *Chameau monté, au repos.* — A M. Pierre Lagard.
23 *Portrait de Mlle ***.* — A M. Landelle.
24 *La mer morte.* S. 1866. — A M. Eug. Le Mire à Rouen.
25 *Le Nil.* — A M. Lévesque.
26 *Sakkieh* (basse Egypte). S. 1863. — A M. L. Loysel.
27 *Une rue au vieux Caire* (1856). — Au même.
28 *Puiseurs d'eau.* — Au même.
29 *Chaîne Libyque.* — Au même.
30 *Montagnes du Sinaï* (mai 1856). — Au même.
31 *Ile de Rhodah* (vieux Caire) (1856). — Au même.
32 *Djiseh.* — Au même.
33 *Portrait de M. ***.* — Au même.
34 *Crépuscule de novembre* (Fontainebleau). S. 1855. — A M. Mahon.
35 *Etude de jeune fille.* — A Mme Mahon.
36 *Portrait de Corot.* — A M. Marion.
37 *La pêche aux équilles à Villers.* S. 1855. — A M. Em. Michel à Nancy.
38 *Le gué de Montboulan.* S. 1877. — Au musée du Luxembourg.
39 *La caravane. Pèlerins allant à la Mecque.* S. 1861. — Au musée du Louvre.
40 *Ulysse et les sirènes.* S. 1867. — Au musée de Saint-Omer.
41 *Les bords du Nil près de Djiseh.* Daté 1872. — A M. Georges Petit.
42 *Coucher du soleil à marée basse* (Côtes de Normandie). S. 1865. — A M. Georges Petit.
43 *Portrait de M. Préault, sculpteur.* — A M. Préault.

44 *Une digue au bord du Nil.* Salon 1859. Appartient à M. le baron Gustave de Rothschild.
45 *Le Nil près de Rosette* (1856). — A Mme la baronne Gustave de Rothschild.
46 *Portrait de M. Boëly.* — A M. Sauzet.
47 *Palmiers à Djiseh.* — A M. Sardoillet.
48 *Arbres à Fontainebleau.* — Au même.
49 *Portrait de M*lle ***. — A Mme Thénard.
50 *Les bords de la Sauldre en hiver.* S. 1874. — A Mme Belly.
51 *Coucher du soleil à marée basse.* Beuzeval. Daté 1863. Etude pour le tableau. — Les Nos 51 à 112 appartiennent à Mme Belly.
52 *Le gué de Montboulan.* Etude pour le tableau du musée du Luxembourg.
53 *Grand chameau monté, broutant.* Etude pour la Caravane.
54 *Parc de Montboulan par la neige.* Daté 1874.
55 *Animaux dans un herbage* (Normandie).
56 *Le Beuvron, à Milbert* (Sologne). Daté 1866.
57 *Les bords de la Sauldre.* Petite étude pour le tableau.
58 *Les bords de la Sauldre. Effet de neige.* Etude pour le tableau.
59 *Tête d'étude.*
60 *Etude de roches et de terrains. Gorges d'Apremont* (Fontainebleau). Daté 1855.
61 *Basse Egypte, Sakkiehs.* Daté 1856.
62 *Parc de Montboulan par un effet de neige.* Daté 1874.
63 *Coucher de soleil à Milbert.*
64 *Etude.*
65 *La mare de l'Ecluse* (Sologne). Etude pour le tableau.
66 *Coucher de soleil à Montboulan.* Etude 1877.
67 *Chaussée de l'étang de Nauzieu* (Sologne). Daté 1866.

68 *Bois de Doums, Denderah* (haute Egypte).
69 *Fellah accroupi.*
70 *Mendiant endormi.*
71 *Plaine de Djiseh* (Pyramides).
72 *Etude de terrains* (Sinaï).
73 *Oasis d'El Tor* (Sinaï).
74 *Collines et vallons à Crozant* (Creuse). Daté 1865.
75 *Campement près de la mer morte.* Etude.
76 *Rochers, chaîne libyque.*
77 *Bords du Nil.*
78 *Canal de Mahamoudieh.*
79 *Marine à Houlgate.* Daté 1864.
80 *Une femme fellah assise.* Etude.
81 *Etude d'homme appuyé.*
82 *Un égyptien en manteau blanc.* Etude.
83 *Tête de vieillard.* Etude.
84 *Femme fellah endormie.* Etude.
85 *Nubien avec un turban blanc, vu à mi-corps.* Etude.
86 *Pèlerin voyageur égyptien.* Etude.
87 *Fellah halant une dahbieh.* Etude pour le tableau.
88 *Femme fellah tenant une cruche.* Etude.
89 *Un chameau couché.* Etude.
90 *Trois ânes.* Etude.
91 *Chameau couché et deux têtes d'étude.*
92 *Chameau gris, vu de profil.*
93 *Chameau monté, vu de face.* Etude.
94 *Chameau blanc attaché.* Etude.
95 *Etude de bouleaux* (Fontainebleau).
96 *Fellah halant une dahbieh.* Etude pour lè tableau.
97 *Les bords de la Sauldre.*
98 *La Sauldre débordée.*
99 *Désert du Sinaï.*
100 *Citadelle du Caire.*
101 *Une rue au vieux Caire.*
102 *Fellah halant une dahbieh.* Etude pour le tableau.
103 *Palmiers.*
104 *Rochers, chaîne libyque.*

105 *Chameau gris, vu de face.*
106 *Intérieur d'un harem.* Esquisse.
107 *Le triomphe de Bacchus.* Esquisse ; projet de tableau.
108 *La fuite en Egypte.* Esquisse.
109 *Portrait de Mme P. Viardot.* Ebauche.
110 *Les disciples d'Emmaüs.* Copie d'après Rembrandt. 1848.
111 *Les sirènes.* Copie d'après Rubens. 1865.
112 *Les félicités de la régence.* Copie d'après Rubens. 1865.
113 *Portrait de jeune fille.* — Appartient à Mme ***.
114 *Portrait d'enfant.* — A Mme ***.
115 *Terrains, forêt de Fontainebleau.*
116 *Chênes et bruyères, Fontainebleau.*
117 *Le désert de Villers* (Calvados).
118 *Berger dans une lande.*
119 *Une mare à Fontainebleau.*
120 *Plage de Villers à marée basse.*
121 *Une ferme en Normandie.*
122 *Sous bois.*
123 *Ruisseau de Beuzeval sous les saules.*
124 *L'étang de Nauzieu* (Sologne).
125 *Entrée en forêt.*
126 *Hêtres.*
127 *Coteau en Normandie.*
128 *Le ruisseau de Beuzeval* (Normandie).
129 *Chênes à Fontainebleau.* Etude.
130 *Vache dans un herbage.*
131 *Hameau à Beuzeval.* — A Mme de M***.
132 *Un verger en Normandie.*
133 *Chemin sous bois à Fontainebleau.*
134 *Falaise à Villers.*
135 *Lisière d'un bois au Vivier.*
137 *Effet d'automne à Montboulan.*
138 *Le gué de Montboulan.*
139 *Nabi Jonas* (Beyruth).

140 *Femme fellah au bord du Nil.*
141 *Une fête religieuse au Caire.*
142 *Femme au coquillage.* Etude.
143 *Sycomores de Djiseh* (Pyramides).
144 *Etude de femme pour le tableau d'Ulysse.*
145 *Etude d'homme, pour le tableau d'Ulysse.*
146 *Bords du Nil* (vieux Caire).
147 *Bords du Nil.*
148 *Chameau et son chamelier.*
149 *Deux chameaux montés.*
150 *Bords du Nil* (Damiette). 1856.
151 *Chameau monté.*
152 *Buffles et sycomores à Djiseh.* 1856.
153 *Chameau et son chamelier.*
154 *Palmiers* (île de Rhodah).
155 *Mare de Djiseh.*
156 *Désert de Libye.*
157 *Campement au Sinaï.*
158 *Palmiers* (bords du Nil).
159 *Egyptien assis.*
160 *Sinaï.*
161 *Vieillard égyptien assis.*
162 *Femme syrienne.*
163 *Chameau, vu de trois quarts.*
164 *Bords du Nil.*
165 *Femme fellah assise.*
166 *Chameau debout, vu de dos.*
167 *Citadelle du Caire et Mokatan.*
168 *Chameau couché, vu de profil.*
169 *Bords du Nil.*
170 *Mendiant égyptien.*
171 *Egyptien, vu de dos.*
172 *Chameau blanc couché.*
173 *Bords du Nil.*
174 *Temple de Louqsor.*
Dessins :
175 *Montagnes de Dendrah* (haute Egypte). 1855.

Les nos 175 à 194 appartiennent à Mme Belly.
176 *Village arabe. Ile de Rhodah* (vieux Caire).
177 *Village derrière le vieux Caire.*
178 *Bazar de Kan-el-Kalil* (Caire).
179 *Sakkieh sur la route de Choubrah.*
180 *Sycomores* (Djiseh).
181 *Village arabe à l'île de Rhodah* (vieux Caire).
182 *Sarbout-el-Kaddem* (Sinaï). 1856.
183 *Oualdi-el-Faran* (Sinaï). 1856.
184 *Allée de Choubrah au Caire.*
185 *Metubis, branche de Damiette.*
186 *Plaine de Djiseh près du Caire.*
187 *Mare et sycomore à Djiseh.*
188 *Sinaï.*
189 *Plaine de Thèbes.*
190 *Une mare à Djiseh.*
191 *Ouadi-Selle* (Sinaï).
192 *Plaines et pyramides de Djiseh.*
193 *Ouadi-el-Amrah* (Sinaï).
194 *Sycomores* (Djiseh).
195 *Musicien.* Pour le tableau *La Fantasia.* Appartient à Mme Degousée.
196 *Ile de Rhodah* (vieux Caire). — A Mme de Galhau.
197 *Bethléemite enfant.* — A M. de Galhau.
198 *La fileuse.* — A M. Wieisener.
199 *Allée de Choubrah.* — A Mme Belly.
200 *Palmiers* (île de Rhodah). — A Mme Belly.
201 *Montagne de Denderah* (haute Egypte). — A Mme Belly.
202 *Plaine de Djiseh* (Pyramides). — A Mme Belly.
203 *Sycomores* (Djiseh). — A Mme Belly.
204 *Nubien assis.*
205 *Au Vivier* (Touraine).
206 *Etude de femme.*
207 *Sycomores à Djiseh.*
208 *Femme fellah assise.*
209 *Nubien, vu de dos.*

210 *Sinaï.*
Les nos 210 à 226 appartiennent à Mme Belly.
211 *Mare de Djiseh.*
212 *Plaine de Thèbes.*
213 *Une rue au vieux Caire.*
214 *Sinaï.*
215 *Allée de Choubrah, au Caire.*
216 *Mare, sycomores, près du Caire.*
217 *Plaine de Djiseh.*
218 *Damiette.*
219 *Village arabe, île de Rhodah.*
220 *Vallée derrière le vieux Caire.*
221 *Groupes du Caire.*
222 *Sycomores à Djiseh.*
223 *Sakkiehs sur la route de Choubrah.*
224 *Bazar de Kan-el-Kalil, au Caire.*
225 *Village arabe à l'île de Rhodah.*
226 *Sinaï.*
227 *Marchand arabe.*
228 *Etude d'enfant.*
229 *Etude d'homme assis.* Arnaute.
230 *Femme fellah venant puiser de l'eau.*
231 *Sinaï.*
232 *Projet pour le tableau d'Ulysse.*
233 *Oasis dans le Sinaï.*
234 *Chameaux.*
235 *Homme appuyé.*
236 *Arabe, les bras baissés.*
237 *Etude d'homme pour le tableau La dahbieh.*
238 *Chameau et chamelier.*
239 *Femme fellah puisant de l'eau.*
240 *Sirènes. Etude pour le tableau d'Ulysse.*
241 *Plaine de Djiseh.*
242 *Femme fellah, les bras croisés.*
243 *Femme fellah appuyée.*
244 *Etude d'homme pour la Fête religieuse.*
245 *Etude d'homme assis.*

246 *Etude d'homme pour la Fête religieuse au Caire.*
247 *Etude d'homme pour le tableau d'Ulysse.*
248 *Chameau monté.*
249 *Chameaux et chameliers.*
250 *Etude d'homme pour le tableau d'Ulysse.*
251 *Femme syrienne.*
252 *Etude d'homme courant, un sabre à la main.*
253 *Homme filant.*
254 *Femme fellah, vue de profil.*
255 *Etude d'homme courant.*
256 *Buffle.*
257 *Femme fellah revenant de la fontaine.*
258 *Tête de chameau.*
259 *Une rue au Caire.*
260 *Etude d'homme pour le tableau d'Ulysse.*
261 *Femme fellah allant puiser de l'eau.*
262 *Arabe accroupi.*
263 *Femme et enfant pour la Fête religieuse.*
264 *Etudes.*
265 *Couvent du Sinaï.*
266 *Femme fellah assise.*
267 *Arabe assis, en manteau.*
268 *Homme fellah.*
269 *Etude d'homme assis.*
270 *Apollon écorchant Marsyas.*
271 *Femme mauresque.*
272 *Bethléemite.*
273 *Egyptien.*
274 *Chameau couché, de profil.*
275 *Etude d'homme agenouillé.*

SUPPLÉMENT. — Tableaux :

276 *Pyramides de Djiseh.* Appartient à M. Baussier.
277 *Ruines de Baalbeck.* S. 1874. — A Mme Mahon.
278 *Dahabieh engravée.* S. 1877.
279 *Un herbage à Beuzeval* (Normandie).
Tableaux destinés à l'Exposition universelle de 1878;

280 à 286 ; indiqués précédemment p. 30. N°s 40 à 46 du catalogue de cette exposition.

Dessins :

287 *Etude d'homme pour le tableau La dahbieh.*

288 *Etude d'homme le sabre à la main.* Appartiennent à M. Baussier.

L'Exposition universelle de 1900 comprenait deux tableaux de Léon Belly, sous les n°s 25 et 26.

Portrait de Syrienne en jaune. — A Mme Alexis Rouart.

Environs du Caire. — A Mme Belly.

* **Bertram**, Abel-Léon-Louis, né le 9 septembre 1871, de Louis-Alexis-Arthur et de Léonie-Eugénie Monté.

M. Bertram, élève de l'école des beaux-arts de sa ville natale sous le professorat de M. Pollet, s'en fût ensuite à l'école des beaux-arts de Lille où il fût reçu d'emblée par son directeur, M. Dewinter. En 1890, il est accueilli dans l'atelier de M. Bonnat à qui il avait présenté quelques études et le maître lui avait dit : « Mon ami vous avez du talent. » M. Bertram admis à l'Ecole nationale des Beaux-Arts, y remporte en 1896 une première médaille ; en 1897, une deuxième ; en 1898, de nouveau, une première. Il concourt pour le prix Troyon, et obtient une mention avec *Récolte du goëmon ;* l'année suivante, mention encore à l'exposition de Versailles pour *Bestiaux s'abreuvant ;* ce tableau décore le parloir du Lycée de Saint-Omer.

En 1902, M. Bertram obtient une médaille d'or à l'exposition des beaux-arts de Lille avec ses deux tableaux : *Soir en Flandre* et *La petite rivière.*

SALONS :

1899. Bertram, Abel, élève de M. Bonnat, boulevard Saint-Germain, 21.

177 *Portrait de M. D. N.*

« Excellent et très distingué le portrait en hauteur d'un jeune homme debout, drapé dans une pelisse et tenant une cigarette. »
(Félix de Monnecove).

178 *Le soir.*

« Petite scène mythologique représentant un couple tendrement enlacé, dans une barque arrêtée parmi les roseaux sur le bord d'un étang. » *(F. de M.)*

1900. — Rue Boissy d'Anglas, 35.

118 *Portrait de Mme M.*

« M. Bertram a peint, en pied et de grandeur naturelle le *Portrait de Mme M... ;* debout, vêtue de noir, cette figure élégante et sobre ne reste pas inférieure à celles que le même artiste a présentées précédemment. » *(F. de M.)*

1901. — Même adresse.

181 *En Flandre.* Acheté par l'Etat.

182 *Maraîchères flamandes.*

« Ce double envoi de M. Bertram est fort bon ; pour la toile intitulée *En Flandre* comme pour celle désignée *Maraîchères flamandes,* il s'est inspiré d'études faites dans le faubourg de Lyzel, à Saint-Omer, et il a rendu très justement l'aspect de cette contrée et la physionomie de ses habitants. » *(F. de M.)*

1902. — Même adresse.

137 *Récolte de choux-fleurs.*

138 *Laveuses de carottes.*

« M. Bertram, qui a le bon esprit de chercher ses motifs et ses modèles près de lui, dans le faubourg de Lyzel à Saint-Omer, a rendu avec autant de simplicité que d'exactitude des maraîchers faisant une *Récolte de choux-fleurs* et des *Laveuses de carottes,* agenouillées dans un bateau. » *(F. de M.)*

1903. — Même adresse.

150 *Portrait de Mme E. B. S.*

151 *Un hameau en Bretagne.*

Une médaille est attribuée à M. Bertram pour ce dernier tableau ; une mention honorable lui avait été déjà décernée en 1901.

Blanchard, Emile-Théophile, né le 3 janvier 1795, de Nicolas et de Joseph-Mélanie Merlen, mort à Paris le 16 février 1877.

Peintre et lithographe pour l'histoire naturelle, Blanchard fût l'élève des frères Gérard et Camille van Spaendonck. La lettre de faire part de son décès porte cette mention : artiste peintre, ancien chirurgien militaire.

SALONS :

1833. Blanchard, Emile-Théophile, rue de la Vieille Estrapade, 11.

178 *Coquillages.* Aquarelle.

1836. — Rue Saint-Jacques, 161.

174 *Le Lophophore resplendissant des Indes,* d'après l'individu donné par le roi au Muséum d'histoire naturelle ; demi-grandeur. *(Livret du Salon).*

Aquarelle.

1844. — Même adresse.

141 *Des fleurs sur une table de marbre.*

L'exposition organisée à l'hôtel de ville de Saint-Omer en 1843 comprenait deux lithographies par Emile Blanchard :

242 *Vue de l'hôtel de ville de Saint-Omer.*
243 *Vue des sept écluses près Saint-Omer.*

* **Bugat**, Auguste-Elie, né le 7 septembre 1843, de Auguste-Frédéric-Joseph et de Elise-Joseph Laporterie.

Elève de l'école des beaux-arts de sa ville natale, M. Bugat eût aussi pour professeurs MM. Jules Lhote et Henri Hancquier.

A l'exposition de Lille, en 1866, se trouvaient deux tableaux dus au pinceau de M. Bugat : *Lièvre* et *Canard*, nos 225 et 226 du catalogue.

A celle qui eût lieu à Saint-Omer en 1884, à l'occasion du concours régional, M. Bugat a exposé sous les numéros 32, 33 et 34 : *Canard, Fleurs des champs* et *Lilas.*

Parmi les tableaux du musée de Saint-Omer, le *Portrait de Jean Derheims,* auteur d'une histoire de la ville, est également l'œuvre de M. Bugat, dont le pinceau s'est aussi exercé à la reproduction réduite de la *Descente de croix* de Rubens et du *Christ* d'Arnould de Vuez ; le premier de ces tableaux se trouve dans la basilique de Notre-Dame ; le second, dans l'église du Saint-Sépnlcre.

Carlier, Henri, XVIIe siècle, fils de Henri et de Marguerite Cartier qui se marièrent dans les premiers jours de 1597. La nouvelle biographie générale dit que vers 1616, vivait à Arras un médecin du nom de Henri Carlier. Ce dernier ne serait-il pas le père du peintre Audomarois ?

Dans l'une des chapelles de l'église de l'abbaye de Clairmarais, la chapelle des quatre docteurs, se trouvait un tableau dit : le tableau des quatre docteurs, avec cette mention : Henricus Carlier fecit, D. Dyonisius Le François solvit (1669). Ce tableau représentait *Saint Bernard s'entretenant avec les docteurs de l'Eglise.*

(L'Abbaye de Clairmarais, par Henri de Laplane).

A la famille Carlier se rattachent : Dom François Carlier, de Saint-Omer, mort sous-prieur de Clairmarais le 23 septembre 1655, âgé de 42 ans ; Christine Carlier, 39e abbesse de Blendecques, morte en 1728 ; Joachim et Bernard Carlier, imprimeurs à St-Omer, successeurs de la veuve Boscart vers le milieu du

XVIIe siècle. D'autres Carlier encore, par leur situation, confirment l'importance de cette famille à Saint-Omer aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

* **Cathoire,** Paul-Joseph, né le 28 août 1868, de Eugène-Bernard et de Virginie-Ambroisine Leloup.

Elève de l'école des beaux-arts de sa ville natale sous le professorat de M. Pollet, M. Cathoire devint à Paris, l'élève de Messieurs Bouguereau, T. Robert-Fleury et Maillart ; avec de tels maîtres, il pouvait certainement entrevoir un glorieux avenir, mais ses goûts modestes l'ont amené au professorat, et c'est à Rennes que ses talents l'ont fixé.

M. Cathoire a exposé un dessin au Salon de 1890 ; il est ainsi repris au livret :

Cathoire, Paul, né à Saint-Omer, élève de MM. Bouguereau, T. Robert-Fleury et Maillart. Boulevard Arago, 7.

2651 *Portrait de M. C...*

« M. Cathoire, dit M. Félix de Monnecove dans sa Revue du Salon, a fait au crayon noir le *Portrait de M. C...* en costume d'atelier et lisant ; c'est une bonne étude très serrée. »

Chifflart, François-Nicolas, né le 21 mars 1825, de Antoine-Omer et de Angélique-Rose Bailleul, mort à Paris le 19 mars 1901.

« Fils d'un habile et honorable ouvrier graveur, François Chifflart entre à l'école de dessin de sa ville natale, à l'âge de douze ans. En 1840, il y remporte le second prix d'étude de peinture d'après nature, et provoque cette appréciation dans un journal de la localité : « Le jeune Chifflart montre réellement des dispositions peu ordinaires. Après trois mois de peinture, il a offert à l'exposition plusieurs copies qu'on pourrait attribuer à une main plus exercée que

la sienne. » En 1841, il mérite le premier prix, alors que son compatriote, Léon Bailly, obtient un accessit; comme ce dernier, il montre des dispositions exceptionnelles pour la musique ; les instruments à cordes et les instruments à vent lui sont également familiers, ainsi qu'en témoignent les prix qui lui sont décernés à l'école des beaux-arts, en 1840 et 1841.

« Mais le jeune Chifflart ne se montre pas seulement bien doué sous le rapport des beaux-arts ; son active et nette intelligence le porte à s'occuper d'autres travaux. Elève de l'école primaire dirigée par les Frères de l'Ecole chrétienne, il remporte des prix dans toutes les classes. »

« En 1842, l'élève de MM. H. Cuvelier et A. Lemez, ses professeurs de dessin et d'architecture de Saint-Omer, se rend à Paris et muni de certificats qui attestent son mérite, il devient l'élève du peintre Renié qui sait promptement l'apprécier.

« Mais, continue le *Dictionnaire biographique du département du Pas-de-Calais*, le fils du modeste ouvrier graveur ne pouvait longtemps payer le prix de sa pension, et le 2 octobre 1844, M. Renié qui s'intéressait à son élève, estimé et aimé autant pour les qualités du cœur que pour ses qualités d'artiste, le faisait admettre au cours de la Section de peinture et de sculpture à l'Ecole spéciale des beaux-arts.

« Chifflart se distingua à l'Ecole des beaux-arts comme il l'avait fait partout ; et en 1846, la ville de Saint-Omer comprenait qu'elle devait soulager le père du jeune artiste, du lourd sacrifice qu'il s'imposait chaque année ; qu'à son tour, elle devait payer sa dette à l'un de ses dignes enfants.

« Depuis 1846, la ville de Saint-Omer fait donc une pension annuelle de six cents francs à Chifflart, et depuis 1846, ce dernier, devenu l'élève de Cogniet, l'un de nos peintres les plus distingués de Paris, a fait de nouveaux et constants progrès.

« Non seulement, l'artiste audomarois a obtenu les honneurs du Salon pour plusieurs de ses compositions, mais encore il a entendu adresser des éloges à ses œuvres par plus d'un éminent artiste.

« Ce n'est pas tout, parvenu au premier rang des élèves de M. Cogniet à force d'études assidues et consciencieuses, il avait le bonheur, en 1847, de voir son maître lui attacher sur la poitrine une médaille d'or, prix unique d'un concours où cent élèves de mérite prenaient part. »

Déjà en 1845, il était au nombre des exposants du Salon où figuraient de lui, deux tableaux : un *Intérieur* et un *Portrait ;* il continue ses envois au Salon en 1846 et en 1847.

Les succès de Chifflart lui amènent de nouveaux encouragements. En 1848, d'après un rapport de M. Lebeau, membre du Conseil général du Pas-de-Calais, rapport présenté à l'assemblée départementale, il lui est accordé une subvention de 600 francs « pour l'aider dans sa légitime ambition de concourir pour le grand prix de Rome ».

Une exposition organisée aux Tuileries en 1849, donne à Chifflart l'occasion de produire une charmante *Vue de Saint-Omer,* prise du plateau d'Helfaut ; cette même année, admis à concourir pour le grand prix de Rome, il est classé cinquième sur cent vingt aspirants.

En 1850, dans le second concours imposé aux candidats, il obtient un troisième prix de Rome pour son tableau : *Zénobie sur les bords de l'Araxe.* Le *Mémorial Artésien* du 2 octobre indique le sujet imposé par l'Institut :

« Zénobie, femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie, ayant suivi son mari chassé de ses états par les arméniens, fut forcée de rester en chemin à cause de son état de grossesse. A sa prière, son époux la poignarda et la jeta dans le fleuve Araxe, pour la soustraire à ses ennemis. Sa blessure n'étant pas mortelle et

ses vêtements l'ayant fait flotter au-dessus de l'eau, des bergers l'en retirèrent, pansèrent sa plaie et la rendirent à la vie. »

Un prédécesseur de Chifflart, Blondel Merry-Joseph né à Paris en 1781, « qui fut pensionnaire du roi à l'école de Rome » avait traité ce même épisode ; *Zénobie trouvée mourante sur les bords de l'Araxe ;* ce tableau faisait partie du Salon de 1814, sous le n° 109.

L'année 1851 voit le triomphe de Chifflart ; le premier grand prix de Rome lui est décerné pour *Périclès au lit de mort de son fils.*

« Périclès debout, le dos tourné au lit, tend comme machinalement, de la main droite, une couronne vers le mort, et, détournant la tête, sa main gauche dans celle d'un ami, il lève vers le ciel des yeux mouillés de pleurs ; à gauche, une jeune fille, vue de dos, dans une pose pleine d'abandon, semble partager la douleur de Périclès. »

De la Villa Médicis, Chifflart envoie successivement une série d'œuvres qui témoignent son évidente personnalité ; mais cette personnalité qui constitue un exceptionnel mérite à l'heure présente, n'était pas de nature à lui concilier toutes les sympathies. C'est à cette époque, déjà lointaine de son séjour à Rome, que s'est développée la lutte constante et non interrompue de l'artiste audomarois avec la tradition des enseignements académiques ; lutte qui n'a pu paralyser le talent de l'artiste, mais l'a au contraire excité dans la voie d'opposition qui a jeté le trouble dans toute sa carrière.

Un dessin, *Fragment de Sainte Cécile,* d'après l'une des fresques du Dominiquin ; *la Délivrance de Saint Pierre,* d'après Raphaël ; deux esquisses peintes : *le Départ,* grisaille qui représente une horde de cavaliers ; les *Chrétiens au cirque ; Zénobie précipitée dans l'Araxe,* peinture de la cinquième année de Rome, *le Déluge,* esquisse dessinée de cette même année ; — font partie des envois de Chifflart.



SALONS :

1845. Chifflart, François, rue Guénégaud, 16.

320 *Le premier atelier ;* intérieur.
321 *Portrait d'homme.*

1846. — Rue Saint-Jacques, 108.

371 *Brisée par le malheur.*

« Une pauvre mère, épuisée par la fatigue et la misère, s'évanouit au pied d'une croix. » *(Livret du Salon).*

Ce tableau est ainsi décrit au catalogue du musée de Saint-Omer :

« Une pauvre femme est affaissée au pied d'un monument funèbre ; une petite fille debout et qui essuie ses larmes, s'attache aux vêtements de sa mère. Une croix dominait primitivement le monument ; » ainsi qu'il est dit au livret du Salon.

Don de l'auteur à sa ville natale.

La pensée de ce tableau se trouve exprimée dans *L'affliction*. Une femme soutient une enfant ; toutes deux sont agenouillées sur un tertre surmonté d'une croix.

372 *Une alerte.* Une mère près de son enfant malade.
373 *Paysage.* Environs de Saint-Omer (Blendecques)

Au premier plan, l'artiste lui-même est assis en train de peindre le site boisé qui se développe vers la gauche. A l'arrière-plan, à droite, en haut d'un sentier en déclivité, arrive son compatriote et son ami Léon Bailly.

Ce tableau appartient à M. Lequien-Chifflart, à Saint-Omer.

1847. — Même adresse.

327 *La convalescence.*
328 *Les artistes à la campagne.* — A M[lle] Laporterie.
329 *Portrait de M. Fr. C...* — A la même.

L'auteur, en buste, la tête nue, est drapé dans un manteau de couleur voyante.

Signé à gauche : F. CHIFFLART fecit 1847. A droite : à C. LAPORTERIE 1895.

1859. — Premier grand prix de Rome (Histoire) 1851.
Rue Turgot, 1.

604 *Le passage des moutons dans les environs de Tivoli.* Etats du Pape.
605 *Portrait de Mme C...*
606 *Faust au Sabbat ;* dessin.

« Les profonds abîmes de la terre viennent de s'ouvrir pour livrer passage à une armée de démons et de spectres qui accompagnent une femme d'une beauté séduisante. Faust est ébloui à la vue de tant de charmes.

« Méphistophélès, placé derrière lui, est ravi de son triomphe, tandis que, sur le ciel faiblement éclairé par la lune, on voit tournoyer de sombres légions de fantômes. » *(Le Siècle).*

607 *Faust au combat ;* dessin.

Faust et Méphistophélès sont tous deux sur de fougueux coursiers. Faust frappe « avec furie tout ce qui est à portée de son épée. Méphistophélès excite l'ardeur des combattants, et une bande de démons plane au-dessus du champ de bataille dont ils semblent respirer l'odeur avec délices. On croit entendre sortir de ce cadre de bizarres accents d'une joie infernale, se mêlant à des cris de rage et aux plaintes des mourants. »
(Le Siècle).

Ces deux admirables fusains sont la propriété de la ville de Paris dont ils décorent l'hôtel-de-ville.

1863. — Rue Rochechouart, 56.

395 *David vainqueur.* T. h. 69^{c}, l. 150^{c}.

David s'avance sur un char traîné par des chevaux qui s'emportent à travers une mêlée pleine de mouvement et qui s'écarte épouvantée pour laisser place au vainqueur.

Donné par l'empereur au musée de Saint-Omer. 1863.
396 *Combat.*
397 *Ville conquise.*

1865. — Même adresse.

450 *Roméo et Juliette.* T. h. 215^{c}, l. 148^{c}.

« Le mouvement éperdu de Juliette dont les bras s'enlacen

autour du col de Roméo est d'une grande poésie et d'une grande passion. » (*Th. Gautier*).

Donné par l'Empereur au musée de Calais. 1865.

451 *Sapho*.

Ce tableau donne à un critique d'art, M. Ch. Bataille, l'occasion d'apprécier ainsi son auteur : talent maladif, nerveux et puissant, qu'on sent plein de violences et de découragements.

1866. — Même adresse.

397 *Etude*.

Homme nu à demi étendu par terre et mourant.

398 *Portrait de Mme C. B.* (Cordier-Bugat).

3111 *La surprise ;* eau-forte.

Mêlée sanglante pleine de furie et de mouvement.

3112 *Persée ayant coupé la tête de Méduse ;* eau-forte.

1868. — Même adresse.

507 *Portrait de M. Victor Hugo*.

1873. — Même adresse.

292 *« Benedetta sia la madre ! »* souvenir d'Italie.
293 *Paris assiégé ;* dessin.

1874. — Rue Gabrielle, 19 (Montmartre).

384 *Campagne romaine*. Appartient à M. Thoraille.
385 *Une nuit fantastique*.
386 *Primavera ! Gioventu !*

1893. — Rue Aumont-Thiéville, 4.

393 *Concorde*. — A M. A. M...

« Scène champêtre, dans le goût florentin, avec de nombreuses figures de musiciens groupés dans un jardin. »

(*Félix de Monnecove*).

394 *Guerre*. — A M. A. M...

Vaincus et vainqueurs, rappellent encore, dit le même critique d'art, certaines peintures italiennes.

1950 *Une clarté dans les ténèbres ;* dessin. Appartient à M. A. M...

« Composition à la fois simple et grandiose, dont la Paix et la Liberté occupent le centre, en élevant au-dessus des travailleurs qui les entourent, l'une son flambeau rayonnant, l'autre son rameau d'olivier. » *(F. de M.)*

1951 *Un cortège dans la nuit ;* dessin. — A M. A. M...

« Apothéose étincelante de Victor Hugo ; les personnages ou les allégories de ses œuvres le précèdent et le conduisent à l'Empyrée où se prépare son couronnement ; au premier plan on aperçoit les silhouettes de Notre-Dame de Paris, de la colonne Vendôme, du Panthéon. » *(F. de M.)*

1894. — Même adresse.

428 *Légende de Jeanne d'Arc ; au combat.* — A M. A...

429 *Légende de Jeanne d'Arc ; au bûcher.* — A M. A...

1895. — Même adresse.

427 *Victorieux !!...*

« Cavalier du moyen-âge, montant un cheval richement harnaché ; il s'avance vers le spectateur en levant un drapeau écarlate chargé de l'aigle impériale, par une voie jonchée de palmes et de fleurs ; d'autres porte-étendard le suivent au galop. » *(F. de M.)*

428 *Le songe.*

« Les dieux, les muses, les génies apparaissent à une jeune mère endormie avec son enfant dans un décor pompeux, et lui apportent leurs dons comme en une sorte d'apothéose. » *(F. de M.)*

1896. — Même adresse.

456 *La ville de Paris élevant ses enfants.*

« Grisaille d'un dessin très pur. *La ville de Paris élevant ses enfants* est personnifiée par une belle jeune femme, assise sur un trône reposant sur la proue d'un navire ; autour d'elle les enfants des crèches, des écoles, les étudiants du soir, les élèves des beaux-arts sont habilement groupés. » *(F. de M.)*



Une très belle étude, de petite dimension, pour ce tableau se trouve au musée de Saint-Omer.

1898. — Même adresse.

468 *Le banni.* Appartient à M. A. X...

« Toile de petite dimension peinte avec la fougue habituelle de l'artiste, et qui attire la foule à cause de son allusion transparente au général Boulanger, figuré sous les traits d'un cavalier du XVIe siècle et reconnaissable à sa grande barbe et à son cheval noir. » *(F. de M.)*

2290 *Mort de Masaniello* (Edgar Quinet) ; dessin. — A M. A...

2291 *Mort de Valentine* (Gœthe); dessin. — A M. A...

A l'exposition centennale de **1889**, se trouvaient, sous les nos 96 et 97, deux eaux-fortes originales appartenant à M. G. Meyer.

A l'exposition universelle de **1900**.

813 *Les remords ;* fusain. H. 93c, l. 126c.

Des chevaux sont lancés dans une course fantastique ; sur l'un d'eux, un cavalier, tête nue échevelée, repousse une femme également sur un cheval ; la chevelure en désordre, mourante, elle s'attache désespérément au cavalier ; une autre femme demi-nue est étendue sur un cheval qui galope près de ce même cavalier ; à droite, un cadavre est traîné sur le sol. Tout ce groupe plein de mouvement, s'éloigne dans la nuit, d'un château-fort dont les murailles se confondent avec les ténèbres. — En marge : A M. Félix Le Sergeant de Monnecove F. Chifflart reconnaissant.

Donné en 1897, par M. Félix de Monnecove, ancien maire de Saint-Omer, au musée de sa ville natale, cet admirable fusain est accompagné de la lettre suivante :

« *Janvier 1898. Monsieur et cher compatriote.*

« *Le dessin en question a été par moi intitulé* les « Remords.....

« *Sentiment exagé* (exagéré) *peut-être, mais ma* « *conception.... peut-être aussi l'influence indirecte de*



« *telle ou telle littérature qui impressionne y a-t-elle*
« *contribué à mon insu ?*

« *Je profite de cette occasion pour vous remercier*
« *mon cher compatriote de vos bons souhaits actuels et*
« *aussi des nombreuses tentatives que vous fîtes, à mon*
« *égard, dans le passé.* F. CHIFFLART. »

2293 *Attila ;* eau-forte.

L'exposition de Lille, en 1866, comprenait un tableau de Chifflart ; n° 313, *La justice.*

A Rouen, a aussi figuré : *Attelage de buffles dans un ravin.*

Il est regrettable, mais non étonnant, que Chifflart premier grand-prix de Rome, n'ait jamais été, après son triomphe, l'objet de distinctions dont bien d'autres ont bénéficié avec moins de mérites, mais « le caractère farouche, indomptable et même indiscipliné de l'artiste qui, toute sa vie, demeura obstinément hostile à toute direction » explique l'ostracisme qui l'a suivi dans le cours de sa carrière.

« Après avoir offert à l'admiration de la foule, en un riche et magnifique épanouissement, le spectacle des belles facultés de son esprit créateur et ce, pendant de longues années, Chifflart a descendu un à un les degrés de la gloire, s'enfonçant peu à peu dans l'ombre et le silence, et s'est en quelque sorte retiré avant l'heure, avec une joie farouche, du monde des vivants, ne voulant plus s'entretenir qu'avec ses rêves intimes, se consoler qu'avec ses souvenirs. »

« Sa vie, continue M. Louis Noël, est une des plus géniales, mais aussi une des plus navrantes que nous révèle l'histoire de l'Art. »

Un certain nombre des œuvres de Chifflart se trouvent dans sa ville natale, et appartiennent, notamment : au musée :

Brisée par le malheur, S. 1846.
David vainqueur, S. 1863.



La ville de Paris élevant ses enfants ; étude.
Les remords ; fusain. Exp. univ. de 1900.

A M. Lequien-Chifflart, rue de Wissoc :

Paysage aux environs de Saint-Omer. S. 1846.
Une marchande de marrons, sur le Pont-Neuf.

Peinture sur chêne de petite dimension, qui représente une pauvre femme assise, vue de face ; près d'elle à sa droite, un modeste fourneau. Un parapluie en loques est ouvert au-dessus de sa tête.

Plusieurs portraits de famille accompagnent ces deux tableaux.

De nombreuses eaux-fortes sont également la propriété de M. Lequien ; notamment :

Le jour de la distribution des récompenses.

« Critique amère, navrante, inspirée à Chifflart par les nombreuses déconvenues qu'il éprouva au cours de sa vie. »

(Louis Noël).

Au premier plan, à droite, il s'est représenté sous la forme bizarre d'un pauvre diable tournant le dos à la foule des quémandeurs qui se précipitent vers la Gloire distribuant des couronnes.

Salvator Rosa au milieu des brigands ; Le printemps ; L'été ; L'automne ; Les liens du mal ; Le passé ; L'arte ; La mélancolie ; La méditation ; Surprise, groupe inextricable d'hommes et d'animaux, Salon 1866 ; et quantité de gravures dont un certain nombre font partie de plusieurs albums édités par la maison Cadart.

M. Lequien possède encore la série des publications de la « *Société des aqua-fortistes.* Eaux-fortes modernes » auxquelles Chifflart a brillamment collaboré.

A Madame Nédonsel-Chifflart, rue de Wissoc :

Le veau d'or. Dessin original de cette conception satirique ainsi décrite par M. Ernest Chesneau et reproduite par M. Louis Noël dans sa biographie de François Chifflart.



« Le Taureau, au front bas et bestial, étale sur un vaste trône de pierre ses formes épaisses et sa masse énorme, ornée de colliers et d'ornements honorifiques de toute espèce.

« Avec une indifférence stupide, il voit sur ses genoux se renverser la courtisane dévêtue qui tend, vers sa puissante encolure, ses bras avides de caresses tarifées.

« Les courtisans, insolemment revêtus de leurs cuirasses — signe de leur invulnérabilité — se dressent orgueilleux à sa droite repoussant leurs rivaux.

« La Poésie, debout sur les degrés, fait résonner sa lyre élogieuse et vendue ; un prêtre antique encense respectueusement l'idole.

« Mille plats gueux se précipitent à ses pieds, rampant sur le ventre dans leurs adulations insensées ; un d'eux, type ignoble a saisi le pied gauche de l'animal immonde et l'approche respectueusement de ses lèvres épaisses et sensuelles.

« Enfin, sous la large dalle qui supporte le trône, gisent écrasés, cariatides inattendues, les révoltés, les infidèles, les fous qui ont refusé de saluer le dieu, de reconnaître sa souveraineté infâme ; tous ceux enfin qui marchent droit dans la vie, le front haut, les yeux levés vers un but d'humanité, vers toute œuvre noble et désintéressée ; tous ceux-là sont morts à la tâche et leurs cadavres d'hommes de bien a servi de marchepied aux ambitieux de tous étages, aux insatiables du métal jaune, frères et amis de la veille. »

Sur l'une des marches du trône se trouve cette inscription : *il re denaro.*

Cette composition et celle précédemment indiquée : *Le jour de la distribution des récompenses* montrent tout particulièrement l'état d'âme de l'artiste.

Le départ de Tobie, peinture.

Près de Tobie, à sa gauche, se tient l'ange Raphaël qui doit lui servir de guide et dont la tête est légèrement auréolée ; le vieux Tobie s'appuie sur l'épaule droite de son fils dans une pose pleine d'affliction ; sa mère Anne assise, et une jeune fille debout à gauche du tableau complète cette scène du départ de Tobie.

Plusieurs eaux-fortes sont aussi la propriété de Madame Nédonsel.

A Mademoiselle Fidéline Laporterie, rue Comte de Luxembourg :

Douze tableaux provenant de l'atelier dont la vente a eu lieu fin décembre 1901 : *Attelage de buffles dans un ravin*, indiqué p. 51 ; — *Un festin chez Néron* ; — *Tête d'homme*, portrait de l'artiste ; — *Jeanne d'Arc à Patay*, grisaille ; — *Supplice de Jeanne d'Arc*, grisaille ; — *Mazaniello*, esquisse ; — *La pêche miraculeuse ;* — *Etude d'homme peignant ;* — *Tête de femme italienne ;* — *Etude de femme nue ;* — *Tête de femme italienne*, étude ; — *Femme nue ;* et antérieurement à ces acquisitions :

Les artistes à la campagne ; charmante composition des premières années de l'artiste, pleine de mouvement et de lumière. Chifflart s'y est reproduit, se livrant à des exercices chorégraphiques au milieu de nombreux spectateurs, dans un paysage aux environs de Saint-Omer.

Paysage d'Italie, dans une toute autre gamme de couleurs.

Portrait de Fr. C... l'artiste. Salon 1847.

A ces nombreux tableaux s'ajoutent plusieurs portraits de famille.

Mademoiselle Laporterie possède aussi l'album : *Les improvisations*, comprenant quinze planches : 1, *Frontispice ;* 2, *Le diable d'argent ;* 3, *La vendange ;* 4, *Diane et ses nymphes s'exerçant au tir de l'arc ;* 5, *La surprise*, Salon 1866 ; 6, *Croquis divers ;* 7, *Montmartre ;* 8, *La méditation ;* 9, *Persée ayant coupé la tête de Méduse*, Salon 1866 ; 10, *Le triomphe de l'art sur l'ignorance ;* 11, *La justice, la vengeance et la vérité ;* 12, *Le choléra à Paris ;* 13, *Etude ;* 14, *Andromède sauvée par Persée ;* 15, *Le triomphe de la justice et de la vérité*. Cet album a été édité sous ce titre : *Improvisations sur cuivre par Fr. Chifflart. Cadart et Luquet, éditeurs, rue Richelieu*

A Madame Cordier-Bugat, rue Edouard Devaux :

Ouvriers carriers transportant sur un diable, des blocs de pierre à la butte Montmartre.

Dans ce tableau, tout est vivement éclairé sous un ciel bleu, et donne l'impression de l'Italie d'où revenait Chifflart.

Il mandolinaro qui pourrait être désigné : *Les suites d'une sérénade,* en ouvrant ainsi à l'imagination toutes les péripéties d'un drame passionnel.

Sur la base d'une colonne, un jeune homme est affaissé couvert de sang. Près de lui, sa mandoline et une lettre dont le cachet est brisé.

Ce tableau est reproduit dans l'album des œuvres de Chifflart.

Portrait de M. Cordier.

Portrait de Mme Cordier-Bugat. Salon 1866.

Le port au lait battu. Vue prise à l'entrée de l'ancienne porte de Calais, à Saint-Omer.

Tête de vieillard endormi.

Un fumeur.

Si le tableau *Ouvriers carriers,* rappelle l'Italie ; celui-ci par son coloris et les accessoires qui entourent le personnage, rappelle les vieux maîtres de l'école flamande.

Un portrait d'ivrogne.

Madame Cordier possède aussi un certain nombre des eaux-fortes de Chifflart.

A Madame veuve Baillien, rue de l'Arbalète : deux petits panneaux : *Napolitaine conduisant une enfant* et *Jeune ménage italien.* Ce dernier représente

une jeune femme debout, qui présente son enfant à son mari vers lequel il tend les bras.

Une *Vue d'Helfaut* près Saint-Omer.

Paysage, campagne italienne, qui a figuré dans une exposition à Lyon.

Dessin ; *Galilée,* tête pleine d'expression.

Madame Baillien possède aussi un grand nombre



d'eaux-fortes, la plupart précédemment indiquées, notamment *Le jour de la distribution des récompenses* et aussi nombre d'eaux-fortes avant toute lettre pour illustrer diverses publications.

A M. Eugène Herbout, rue du Soleil : quatre paysages, précédemment à M. Nadal de Folard.

A Madame veuve Daviron-Bouveur, rue Caventou : *Pénélope reconnaissant Ulysse.*

« La scène est prise au moment où Pénélope lave les pieds du voyageur et reconnaît la blessure que celui-ci porte à la jambe. Ulysse, de la main, lui fait signe de se taire. »

Ce tableau, d'assez grande dimension et qui remonte aux premiers débuts de l'artiste, révèle déjà toute la vigueur de son pinceau.

A M. Emile Sturne, rue de Dunkerque :
Etude de nu ; buste du modèle Mattelier. Fragment. T. h. 23^c^, l. 18^c^.
La ville de Saint-Omer renferme donc un certain nombre des œuvres de Chifflart.

Au dehors, il convient de signaler :

à l'hôtel de ville de Paris, les deux dessins : *Faust au combat* et *Faust au Sabbat,* et une peinture : *Bataille de Cannes,* achetée 1100 francs à la vente de l'atelier Chifflart en décembre 1901.

A Arras :

au musée, quatre eaux-fortes : *L'art, L'affliction, La mélancolie, Le passé.*

A Madame Tétin, peintures : *Faune, Tête de Bacchante, Roméo et Juliette, Don Quichotte, Sancho Pança, Dans les marais, Effet d'orage ;* dessin, *L'enlèvement.*

A Madame Boutry, peinture : *Sourire* et *Songerie.*

A Madame Cassel, peinture : *Soldat gaulois.*

A M. Dupuis-Kétin, peintures ; *Le tir à l'arc,*



Bacchante, Jupiter et Léda, Le repas des amours, La ronde des amours ; dessins : *Homère, Enlèvement, Résurrection.*

A M. Viltart, dessin : *Le triomphe de la Justice ;* eaux-fortes : *Eaux-fortes nouvelles.*

A M. Barbier, eaux-fortes : *Improvisations* sur cuivre, *Les travailleurs de la mer* (1er tirage).

A M. H. Lancial, trois eaux-fortes.

A la bibliothèque de la ville se trouve l'Album de reproductions photographiques des œuvres de Chifflart. Cette nomenclature des œuvres de Chifflart à Arras est due à une communication obligeante de M. Léonce Viltart.

A Boulogne :

au musée : peinture provenant de la vente de l'atelier Chifflart, n° 3 du catalogue, *Martyrs chrétiens livrés aux bêtes.*

A M. Bellet, ancien juge : *Enterrement d'une romaine,* peinture sur toile.

A M. A. Lormier, photographe, quatre esquisses : *David vainqueur,* toile peinte ; *Samson déchirant un lion,* toile peinte ; *Roméo et Juliette,* toile peinte ; *Moïse brisant les tables de la Loi,* crayon.

A Calais :

au musée : *Roméo et Juliette ;* tableau précédemment indiqué, p. 48.

A Escœuilles :

dans l'église : *Christ* légué par l'abbé Ch. Chifflart, cousin de l'artiste.

En dépit de l'ostracisme qui a troublé la carrière de Chifflart, son talent était justement apprécié, et les nombreuses eaux-fortes dues à son burin suffiraient à perpétuer sa mémoire. Les rapports qui se sont établis entre Chifflart et Victor Hugo ont donné

à l'artiste l'occasion d'illustrer les œuvres de l'écrivain ; ainsi *Notre-Dame de Paris, Ruy-Blas, Les travailleurs de la mer.*

La chanson de Roland éditée par la maison Mame a été illustrée par Chifflart qui a collaboré aussi à diverses publications ; *L'Univers illustré, Le Monde illustré, L'Artiste.*

Le Musée artistique et littéraire a reproduit, tome 2, une eau-forte : *Diane et ses nymphes s'exerçant au tir de l'arc.*

En 1859, Alfred Cadart, éditeur à Paris, a publié un album grand in-folio de quelques-unes des *« Œuvres de M. Chifflart grand prix de Rome. »* Cet album comprend : 1 *Faust au sabbat ;* 2 *Faust au combat ;* 3 *La fuite ;* 4 *La Grèce expirante ;* 5 *Le dieu Terme ;* 6 *Il mandolinaro ;* 7 *Fragment de S*te *Cécile* d'après l'une des fresques peintes par le Dominicain. Envoi de la deuxième année de Rome, 1853 ; 8 *La sagesse ;* 9 *Le veau d'or,* précédemment décrit, p. 54, ainsi que *Il mandolinaro,* p. 56 ; 10 *L'affliction ;* 11 *Les chrétiens au cirque,* reproduction d'une esquisse peinte. Envoi de la quatrième année de Rome, 1855 ; 12 *La morte,* composition d'une exquise sensibilité ; 13 *Le pâtre ;* 14 *Le soldat ;* 15 *Souvenir des montagnes ;* 16 *Le combat ;* 17 *Le déluge ;* 18 *Le cauchemar ;* 19 *La France libératrice ;* 20 *En faction.* Ensemble reproduisant huit peintures et douze dessins.

La gravure a popularisé les œuvres de Chifflart ; *Hamlet et Ophelia, Othello et Desdémone,* entre autres, ont été gravées par J. Soumy, et éditées par A. Cadart et Fr. Cheverlier.

La vente de l'atelier Chifflart a eu lieu les 27 et 28 décembre 1901 ; le catalogue comprenait quatre-vingt-dix-neuf articles divers sans aucune description. Sous le n° 91 sont indiqués plusieurs violons qui rappellent les aptitudes spéciales et communes à Chifflart et à son compatriote Léon Bailly ; elles



évoquent, pour Chifflart, le souvenir de l'un de ses devanciers, Hugues van der Goës, peintre éminent de la fin du xve siècle, qu'un excellent tableau de M. Emile Wauters, au musée moderne de Bruxelles (n° 369 du catalogue) nous représente sous le charme de la musique, dans ses moments de défaillances.

CATALOGUE :

1 *La ville de Paris élevant ses enfants.* Appartient à M. Alf. Deconinck.
2 *Bataille de Cannes.* — A la ville de Paris.
3 *Martyrs chrétiens livrés aux bêtes.* — Au musée de Boulogne.
4 *Allégorie.*
5 *Mazaniello.*
6 *Prise de Rome par les gaulois ;* grisaille.
7 *Les légions romaines ;* grisaille.
8 *Ruines. Campagne romaine.*
9 *Etude d'homme.*
10 *Pâtres romains conduisant leurs troupeaux.*
11 *Léda.*
12 *Guerrier prisonnier veillé par un chien.*
13 *Guerrier blessé.*
14 *Passage de la mer rouge.*
15 *Contemplation.*
16 *Les martyrs chrétiens devant l'Eternel.*
17 *Allégorie ;* gouache.
18 *Portrait de Victor Hugo.*
19 *Portrait de Victor Hugo ;* grisaille.
20 *Enfant jouant avec un chien.*
21 *Attelage de buffles dans un ravin.* — A Mlle Fidéline Laporterie.
22 *Mort de Mazaniello.*
23 *Un festin chez Néron.* — A Mlle F. Laporterie.
24 *Scène de débarquement.*
25 *Portrait d'homme.*
26 *Tête de femme.*

27 *Tête de femme.*
28 *Pastorale.*
29 *Tête d'homme.* Appartient à Mlle F. Laporterie.
30 *Nature morte.*
31 *Paysage ;* étude.
32 *Tête d'homme.*
33 *Tête d'homme.*
34 *Chef gaulois à cheval ;* étude.
35 *Tête de femme.*
36 *Têtes de jeunes filles.*
37 *Chef gaulois à cheval ;* esquisse.
38 *Portrait de femme.*
39 *Paysage.*
40 *Jeanne d'Arc à Patay ;* grisaille. — A Mlle F. Laporterie.
41 *Supplice de Jeanne d'Arc ;* grisaille. — A la même.
42 *Portrait de Rembrandt ;* d'après Rembrandt.
43 *Tête d'homme ;* étude.
44 *Mazaniello ;* esquisse. — A Mlle F. Laporterie.
45 *Etude de femme nue ;* fusain.
46 *Tête d'homme ;* étude.
47 *Tête d'homme ;* étude.
48 *Etude de chevaux.*
49 *Mazaniello ;* deux grisailles.
50 *Berger italien à cheval.*
51 *Scène de débarquement ;* dessin.
52 *Tête d'homme ;* copie du Louvre.
53 *La pêche miraculeuse.* — A Mlle F. Laporterie.
54 *Sur les barricades ;* souvenir de la Commune.
55 *Etude d'homme peignant.* — A Mlle F. Laporterie.
56 *Paysage.*
57 *Tête de femme italienne.* — A Mlle F. Laporterie.
58 *Tête de jeune fille.*
59 *Tête d'homme.*
60 *Etude de femme nue.* — A Mlle F. Laporterie.
61 *Tête d'homme.*
62 *Paysage.*

63 *Paysage.*
64 *Etude.*
65 *Homère aveugle.*
66 *Tête d'italien ;* étude.
67 *Tête de femme italienne;* étude. Appartient à Mlle F. Laporterie.
68 *La mort d'Absalon.*
69 *Tête de bébé.*
70 *Motif décoratif.*
71 *Paysage.*
72 *Odette et Charles VI.*
73 *Enfant couché ;* étude de nu.
74 *Abandonnée.*
75 *Intérieur.*
76 *Quatre études;* paysages.
77 *Quatre études;* paysages.
78 *Quatre études;* paysages.
79 *Quatre études;* paysages.
80 *Deux études;* paysages.
81 *Quatre études;* sujets.
82 *Quatre études;* sujets.
83 *Trois études;* sujets.
84 *Cavaliers combattant ;* esquisse.
85 *Femme nue.* — A Mlle F. Laporterie.
86 *Jeune fille italienne.*
87 *Prise de Rome par les gaulois ;* esquisse.
88 *Tête d'homme;* étude.
89 *Tête de cheval;* étude.
90 Six esquisses sur buis destinées à être gravées.
91 Violons, dont l'un signé : *Stradivarius 1699.*
92 *Un buste de F. Chifflart ;* terre cuite.
93 Série de gravures sur bois.
94 Série d'eaux-fortes.
95 *Hercule, Orphée ;* deux esquisses sur porcelaine.

Les numéros 96 à 99 comportent : 96 études peintes, dessins, estampes, 19 cartons de gravures ou dessins,

planches en cuivre et en zinc, modèles en plâtre et autres objets divers.

Une grande partie des articles désignés dans le catalogue, est actuellement la propriété de M. Alfred Deconinck parent de François Chifflart.

Cochet, Augustine, née le 21 janvier 1792, de François-Norbert-Daniel et de Marguerite-Thérèse Joseph Dehenne, morte à Paris vers 1835.

« Élève de Chéry. Peintre de genre et de portraits, Mlle Cochet a exposé au Musée royal plusieurs ouvrages, entre autres, un *Saint Jean prêchant dans le désert*, 6 p. ; *Cérès cherchant sa fille sur le mont Etna*, 8 p. exposé en 1819. Sa santé força cette artiste de laisser inachevés deux autres grands tableaux, *La mort de Camille*, et *Jupiter et Junon sur le mont Ida*. Depuis, abandonnant l'histoire, Mlle Saint-Omer a peint plusieurs tableaux de genre ; *Le retour du soldat ; L'écolier ; La Madelaine pénitente ; La petite plumeuse ; La mendiante ; La fille séduite ; Un an de ménage ;* et beaucoup de portraits, tels que ceux de *M. Broussais*, de *Mme la comtesse Foy et de ses trois fils*, etc., etc. Mlle de Saint-Omer tient chez elle, un atelier d'élèves. »

(Ch. Gabet).

Piers dans ses Variétés historiques sur la ville de Saint-Omer, trompé par l'élision du nom de famille, rattache Mlle Cochet à la noble maison de Saint-Omer ; il ajoute : « Les jolis tableaux de Mademoiselle de Saint-Omer ont brillé dans diverses expositions au Luxembourg. » L'erreur de l'historien de Saint-Omer s'excuse d'autant mieux que Gabet dans son *Dictionnaire des artistes de l'école française au* XIXe *siècle*, désigne lui-même Mlle Cochet sous le nom de Mlle de Saint-Omer, bien qu'elle soit reprise sous son nom véritable à la lettre C, Cochet de Saint-Omer. Les livrets de l'exposition en 1812, 1817, 1819

indiquent Mlle Cochet; en 1827, Mlle C... de Saint-Omer; en 1831, Mlle Saint-Omer et en 1833 et 1835, Madame Saint-Omer.

SALONS :

1812. Cochet (Mlle), rue Saint-Denis, 97.

213 *Portrait de Mme Vandame.*

214 *Portrait de Mlle Sophie, artiste du théâtre de l'Impératrice.*

1817. — Même adresse.

160 *Mort de Camille, reine des Volsques.*

« Diane prévoyant la fin de Camille, que lui avait consacrée son père, ordonne à Opis, l'une de ses nymphes, de venger sa mort. Les compagnes de Camille accourent et la soutiennent; sa main ne peut retirer le trait qui l'a blessée; elle meurt en adressant à Acca, celle de ses compagnes qui seule avait sa confiance, un dernier avis pour Turnus. »

161 *Portrait de Mme D. h. t.*

1819. Sous le même nom, même adresse.

231 *Cérès.*

« Elle allume ses flambeaux sur le mont Etna pour chercher sa fille Proserpine ravie par Pluton. »

1827. Mlle C... de Saint-Omer.

170 *Portrait de M. le cher Lemaire.*

171 *Portrait de Mme la comtesse d'H...*

1831. Saint-Omer (Mlle), rue du Cherche-Midi, 17.

1874 *Portrait de Mme la comtesse Foy.*

1875 Idem *de Don Antonio Quiroga,* général en chef de la première armée nationale d'Espagne.

1876 Idem *du colonel Beauvais Poque,* blessé à Rambouillet, le 3 août 1830.

« Le malade reçoit de sa sœur les soins qu'exige son état. Dans le fond du tableau, sont groupés le drapeau tricolore, le buste du général Lafayette et l'épée d'honneur décernée au colonel par les Béarnais, ses compatriotes, en mémoire de la conduite glorieuse qu'il tint dans cette circonstance. »



1877 *Portrait de M. B...*
1878 Idem *du docteur Gaubert.*
1879 Idem *du docteur Fournier Pescay.*
2608 *Mlle F....*, « artiste du théâtre de..., effrayée d'une balle entrée chez elle. »

1833. Saint-Omer (Mme), rue Furstemberg, 8 bis.

2124 *Le docteur Clot-Bey* « faisant une démonstration d'anatomie dans l'hôpital d'Abouzahel, au Caire.
« Il est entouré de quelques-uns de ses principaux élèves. »
2125 *Un officier égyptien sous sa tente.*
2126 *Portrait de M. Eusèbe Salverte.*
2127 Id. *de MM. L..., artistes.*
2128 Id. *de M. le docteur Begin.*
2129 Id. *de Mme B...*
2130 Id. *de Mme *** et de sa fille.*
2131 Id. *de Mme B..., artiste dramatique.*
2132 Id. *de Mlle ***.*

1835. Saint-Omer (feu Mme).

1922 *Portrait de M. Riverin.*

Cottet, Pierre-François-Omer, né le 25 octobre 1785, sur la paroisse Saint-Denis, de Pierre-Antoine-Joseph et de Marie-Félicité Héricourt, mort le 13 avril 1862.

Entièrement absorbé par les soins qu'il prodiguait à ses nombreux élèves, Omer Cottet a laissé peu de travaux remarquables.

A l'exposition organisée à Saint-Omer, les 21, 22 et 23 juin 1835, au Salon des arts se trouvaient plusieurs de ses œuvres. Trois aquarelles, numéros 15 à 17; *Un intérieur d'atelier,* 18; *Fruits,* 19; et trois *Bouquets de fleurs,* numéros 20 à 22 constituaient l'apport de cet artiste audomarois.

Cuvelier, Anémone-Myrthill, né le 16 avril 1794, de Ignace-Joseph, sculpteur, et de Martine-Liévine-Albertine Darras, mort le 4 avril 1871.

Les registres de l'état civil indiquent Anémone-Myrthill à la naissance et Myrtile-Auguste au décès. Il convient de remarquer que le 16 avril 1794 correspond au 27 germinal du calendrier rural républicain où l'on trouve Anémone au lieu d'un nom de saint et le 29 germinal, Myrtille.

Ainsi que son frère Hippolyte, Auguste Cuvelier reçoit les leçons de son père professeur à l'école de dessin de 1804 à 1825 et s'occupe de peinture en amateur. Il lui succède comme professeur intérimaire à l'école des Beaux-Arts, de 1825 à 1827, pour permettre à son frère Hippolyte de compléter ses études à Paris.

Myrtyl Cuvelier a exposé à Saint-Omer, en 1835, au Salon des arts :

23 *Jeune fille piquée par un serpent.* Aquarelle.

24 *Jeune suissesse.*

25 *Un clair de lune.*

Et cinq miniatures, sous les numéros 26 à 30.

En 1837, au même Salon :

Une miniature et une aquarelle, sous les numéros 20 et 21.

Cuvelier, Hippolyte-Joseph, né le 9 mars 1803, frère du précédent, mort le 1er janvier 1876.

Entré tout jeune à l'école de dessin ; le 12 août 1822, il y remporte la première médaille, et dès lors, il s'adonne à la peinture.

Un incident détermine définitivement sa carrière. Il y avait alors en Angleterre un art nouveau à étudier. Le célèbre peintre anglais Bonnington qui habitait Paris, Isabey, Eugène Delacroix et Alexandre Colin réunissant chacun les ressources dont il pou-

vait disposer, partirent pour Londres presque en même temps ; c'était au mois de juin 1825. « Ce voyage fut très intéressant, dit M. Piron dans une publication sur Delacroix ; la vue de Constable et de Lawrence, impressionna vivement Delacroix, modifia sa manière et *Les massacres de Scio*, qui parut à la fin de 1825, fut la première manifestation de ses nouveaux procédés de peinture. » En revenant d'Angleterre les voyageurs s'arrêtèrent à Saint-Omer pour y faire quelques études ; ils remarquèrent bientôt un jeune homme qui se tenait toujours silencieusement derrière eux pendant qu'ils peignaient et qui paraissait s'intéresser vivement à leur travail ; ils lui demandèrent ce qu'il faisait, il leur répondit qu'il faisait aussi de la peinture mais en amateur, et sur leurs instances, il les mena chez lui pour leur montrer de ses études. Bonnington et Colin furent émerveillés de ses grandes dispositions et l'engagèrent vivement à les suivre à Paris, le jeune homme Hippolyte Cuvelier ne demandait pas mieux. Il partit donc vers la fin de 1825 et habita Paris chez le peintre Alexandre Colin devenu son meilleur ami ; il entra dans l'atelier le plus fréquenté alors, celui du peintre d'histoire Hersent.

La jeunesse artistique d'alors était dégoûtée de l'art classique sans élan et sans passion; un mouvement se préparait ; ce fut Eugène Delacroix qui déchaîna la tempête romantique en exposant au Salon de 1827, *La naissance d'Henri IV*, aujourd'hui au Louvre avec *Les massacres de Scio* et six autres productions de ce maître.

Hippolyte Cuvelier provoqua, dans l'atelier Hersent, une manifestation que raconte ainsi Charles Blanc dans son livre critique : *Les artistes de mon temps* : « Un de nos meilleurs peintres m'a raconté qu'après l'ouverture du Salon, les élèves de M. Hersent firent en plein atelier une de ces manifestations qui ont leur excuse dans la bonne foi et les entraîne-

ments de la jeunesse. Les plâtres antiques furent brisés, on jeta gaiement par la fenêtre les têtes et les mains, les pieds et les jambes. Ces jeunes iconoclastes qui ne savaient pas être des barbares n'épargnèrent aucun moulage, pas même la Vénus de Milo qui était venue depuis peu révéler un art grec bien supérieur à celui du Laocoon et de l'Apollon. Ce fut une immolation générale, une démence, un délire ! Que s'était-il passé cependant ? Un peintre avait représenté un sujet historique : *La naissance d'Henri IV*, et il l'avait représenté avec les costumes du temps ; il y avait mis de la couleur, de la richesse, de l'effet. On y voyait non-seulement de jolies femmes, mais des bourgeois, des manants, un nain grotesque, un fond d'architecture gothique, des habits de soie, des pourpoints à crevés, des toques de velours, tout ce que l'art classique en ses rigides enseignements avait relégué avec dédain dans la peinture de genre. » Il avait donc partagé le dégoût des romantiques, pour l'art froid et guindé des successeurs de David et s'était tourné avec eux plein d'enthousiasme vers les beautés mystérieuses du moyen-âge ; aussi ne faut-il pas s'étonner de son amour presqu'exclusif pour ce beau spécimen de l'art gothique, la basilique de Notre-Dame à Saint-Omer ; il l'étudia toute sa vie, pas un détail de son architecture ne lui était inconnu ; il en fit de nombreux dessins pour la Société des antiquaires de la Morinie qui s'occupe de la conservation des monuments historiques, et dont il était membre. Il exécuta aussi, à la demande de M. du Sommerard, fondateur et directeur du musée de Cluny, un important album composé de dessins d'après les antiquités de la région ; il refusa pour ce travail toute rémunération, tant son dévouement à l'art était absolu.

Mais en 1825, Hippolyte Cuvelier avait été rappelé à Saint-Omer par la mort de son père professeur à

l'école de dessin; le 24 novembre, le vieux sculpteur s'était assis dans un fauteuil un soir à l'école après la correction, la séance finie, les élèves partis. Le censeur s'approche de lui pour le réveiller croyant qu'il n'était qu'assoupi ; il était mort. Le lendemain, il est remplacé par son fils Mirtyl, ainsi qu'en témoigne l'arrêté du même jour, 25 novembre : « M. Mirtyl Cuvelier a été nommé provisoirement (avec jouissance du 1er novembre 1825) professeur à l'Ecole de Dessin en remplacement de son père et pour permettre à son frère Hippolyte de passer trois années dans la capitale pour terminer ses études, (la ville allouant 600 francs par an à ce dernier). »

Aussitôt rentré à Saint-Omer, Hippolyte Cuvelier remplace son frère Myrtil à la date du premier janvier 1828. Marié en janvier 1831, il ouvre chez lui quelques mois plus tard, un cours particulier de perspective linéaire et de dessin d'après la bosse, il professe aussi au collège devenu depuis le lycée et ne quitte plus sa ville natale.

Jamais Hippolyte Cuvelier ne chercha à imposer sa manière à ses nombreux élèves, au contraire, il aimait à exalter le tempérament de chacun d'eux et son enseignement ne portait que sur des questions tout à fait techniques ; il savait le danger qu'il y a à enfermer l'art dans une formule. De ce qu'il avait quitté Paris encore en pleine effervescence, après cette grande lutte de 1830 pour l'indépendance de l'art, il avait conservé toute son ardeur révolutionnaire ; il voyait de loin l'art officiel se reconstituer toujours, se fortifiant des anciens novateurs qu'il faisait siens peu-à-peu et les élèves qu'il envoyait à Paris, c'était dans son esprit des combattants nouveaux pour la bonne cause ; entre autres Chifflart dont les fantaisies tragiques et fantastiques rappellent sans rien perdre de son originalité, les plus belles œuvres de Salvator Rosa, de Delacroix et de Gustave Doré ; c'est Deneu-

63 *Paysage.*
64 *Etude.*
65 *Homère aveugle.*
66 *Tête d'italien ;* étude.
67 *Tête de femme italienne;* étude. Appartient à
Mlle F. Laporterie.
68 *La mort d'Absalon.*
69 *Tête de bébé.*
70 *Motif décoratif.*
71 *Paysage.*
72 *Odette et Charles VI.*
73 *Enfant couché ;* étude de nu.
74 *Abandonnée.*
75 *Intérieur.*
76 *Quatre études ;* paysages.
77 *Quatre études;* paysages.
78 *Quatre études ;* paysages.
79 *Quatre études ;* paysages.
80 *Deux études ;* paysages.
81 *Quatre études ;* sujets.
82 *Quatre études ;* sujets.
83 *Trois études ;* sujets.
84 *Cavaliers combattant ;* esquisse.
85 *Femme nue.* — A Mlle F. Laporterie.
86 *Jeune fille italienne.*
87 *Prise de Rome par les gaulois ;* esquisse.
88 *Tête d'homme ;* étude.
89 *Tête de cheval ;* étude.
90 Six esquisses sur buis destinées à être gravées.
91 Violons, dont l'un signé : *Stradivarius 1699.*
92 *Un buste de F. Chifflart ;* terre cuite.
93 Série de gravures sur bois.
94 Série d'eaux-fortes.
95 *Hercule, Orphée ;* deux esquisses sur porcelaine.

Les numéros 96 à 99 comportent : 96 études peintes, dessins, estampes, 19 cartons de gravures ou dessins,

planches en cuivre et en zinc, modèles en plâtre et autres objets divers.

Une grande partie des articles désignés dans le catalogue, est actuellement la propriété de M. Alfred Deconinck parent de François Chifflart.

Cochet, Augustine, née le 21 janvier 1792, de François-Norbert-Daniel et de Marguerite-Thérèse Joseph Dehenne, morte à Paris vers 1835.

« Élève de Chéry. Peintre de genre et de portraits, Mlle Cochet a exposé au Musée royal plusieurs ouvrages, entre autres, un *Saint Jean prêchant dans le désert*, 6 p. ; *Cérès cherchant sa fille sur le mont Etna*, 8 p. exposé en 1819. Sa santé força cette artiste de laisser inachevés deux autres grands tableaux, *La mort de Camille*, et *Jupiter et Junon sur le mont Ida*. Depuis, abandonnant l'histoire, Mlle Saint-Omer a peint plusieurs tableaux de genre ; *Le retour du soldat ; L'écolier ; La Madelaine pénitente ; La petite plumeuse ; La mendiante ; La fille séduite ; Un an de ménage ;* et beaucoup de portraits, tels que ceux de *M. Broussais*, de *Mme la comtesse Foy et de ses trois fils*, etc., etc. Mlle de Saint-Omer tient chez elle, un atelier d'élèves. »

(Ch. Gabet).

Piers dans ses Variétés historiques sur la ville de Saint-Omer, trompé par l'élision du nom de famille, rattache Mlle Cochet à la noble maison de Saint-Omer ; il ajoute : « Les jolis tableaux de Mademoiselle de Saint-Omer ont brillé dans diverses expositions au Luxembourg. » L'erreur de l'historien de Saint-Omer s'excuse d'autant mieux que Gabet dans son *Dictionnaire des artistes de l'école française au XIXe siècle*, désigne lui-même Mlle Cochet sous le nom de Mlle de Saint-Omer, bien qu'elle soit reprise sous son nom véritable à la lettre C, Cochet de Saint-Omer. Les livrets de l'exposition en 1812, 1817, 1819

indiquent Mlle Cochet; en 1827, Mlle C... de Saint-Omer; en 1831, Mlle Saint-Omer et en 1833 et 1835, Madame Saint-Omer.

SALONS :

1812. Cochet (Mlle), rue Saint-Denis, 97.

213 *Portrait de Mme Vandame.*

214 *Portrait de Mlle Sophie, artiste du théâtre de l'Impératrice.*

1817. — Même adresse.

160 *Mort de Camille, reine des Volsques.*

« Diane prévoyant la fin de Camille, que lui avait consacrée son père, ordonne à Opis, l'une de ses nymphes, de venger sa mort. Les compagnes de Camille accourent et la soutiennent; sa main ne peut retirer le trait qui l'a blessée; elle meurt en adressant à Acca, celle de ses compagnes qui seule avait sa confiance, un dernier avis pour Turnus. »

161 *Portrait de Mme D. h. t.*

1819. Sous le même nom, même adresse.

231 *Cérès.*

« Elle allume ses flambeaux sur le mont Etna pour chercher sa fille Proserpine ravie par Pluton. »

1827. Mlle C... de Saint-Omer.

170 *Portrait de M. le cher Lemaire.*

171 *Portrait de Mme la comtesse d'H...*

1831. Saint-Omer (Mlle), rue du Cherche-Midi, 17.

1874 *Portrait de Mme la comtesse Foy.*

1875 Idem *de Don Antonio Quiroga,* général en chef de la première armée nationale d'Espagne.

1876 Idem *du colonel Beauvais Poque,* blessé à Rambouillet, le 3 août 1830.

« Le malade reçoit de sa sœur les soins qu'exige son état. Dans le fond du tableau, sont groupés le drapeau tricolore, le buste du général Lafayette et l'épée d'honneur décernée au colonel par les Béarnais, ses compatriotes, en mémoire de la conduite glorieuse qu'il tint dans cette circonstance. »



1877 *Portrait de M. B...*
1878 Idem *du docteur Gaùbert.*
1879 Idem *du docteur Fournier Pescay.*
2608 *Mlle F....,* « artiste du théâtre de..., effrayée d'une balle entrée chez elle. »

1833. Saint-Omer (Mme), rue Furstemberg, 8 bis.

2124 *Le docteur Clot-Bey* « faisant une démonstration d'anatomie dans l'hôpital d'Abouzahel, au Caire.
« Il est entouré de quelques-uns de ses principaux élèves. »

2125 *Un officier égyptien sous sa tente.*
2126 *Portrait de M. Eusèbe Salverte.*
2127 Id. *de MM. L..., artistes.*
2128 Id. *de M. le docteur Begin.*
2129 Id. *de Mme B...*
2130 Id. *de Mme *** et de sa fille.*
2131 Id. *de Mme B..., artiste dramatique.*
2132 Id. *de Mlle ***.*

1835. Saint-Omer (feu Mme).

1922 *Portrait de M. Riverin.*

Cottet, Pierre-François-Omer, né le 25 octobre 1785, sur la paroisse Saint-Denis, de Pierre-Antoine-Joseph et de Marie-Félicité Héricourt, mort le 13 avril 1862.

Entièrement absorbé par les soins qu'il prodiguait à ses nombreux élèves, Omer Cottet a laissé peu de travaux remarquables.

A l'exposition organisée à Saint-Omer, les 21, 22 et 23 juin 1835, au Salon des arts se trouvaient plusieurs de ses œuvres. Trois aquarelles, numéros 15 à 17 ; *Un intérieur d'atelier,* 18 ; *Fruits,* 19 ; et trois *Bouquets de fleurs,* numéros 20 à 22 constituaient l'apport de cet artiste audomarois.

Cuvelier, Anémone-Myrthill, né le 16 avril 1794, de Ignace-Joseph, sculpteur, et de Martine-Liévine-Albertine Darras, mort le 4 avril 1871.

Les registres de l'état civil indiquent Anémone-Myrthill à la naissance et Myrtile-Auguste au décès. Il convient de remarquer que le 16 avril 1794 correspond au 27 germinal du calendrier rural républicain où l'on trouve Anémone au lieu d'un nom de saint et le 29 germinal, Myrtille.

Ainsi que son frère Hippolyte, Auguste Cuvelier reçoit les leçons de son père professeur à l'école de dessin de 1804 à 1825 et s'occupe de peinture en amateur. Il lui succède comme professeur intérimaire à l'école des Beaux-Arts, de 1825 à 1827, pour permettre à son frère Hippolyte de compléter ses études à Paris.

Myrtyl Cuvelier a exposé à Saint-Omer, en 1835, au Salon des arts :

23 *Jeune fille piquée par un serpent.* Aquarelle.

24 *Jeune suissesse.*

25 *Un clair de lune.*

Et cinq miniatures, sous les numéros 26 à 30.

En 1837, au même Salon :

Une miniature et une aquarelle, sous les numéros 20 et 21.

Cuvelier, Hippolyte-Joseph, né le 9 mars 1803, frère du précédent, mort le 1er janvier 1876.

Entré tout jeune à l'école de dessin ; le 12 août 1822, il y remporte la première médaille, et dès lors, il s'adonne à la peinture.

Un incident détermine définitivement sa carrière. Il y avait alors en Angleterre un art nouveau à étudier. Le célèbre peintre anglais Bonnington qui habitait Paris, Isabey, Eugène Delacroix et Alexandre Colin réunissant chacun les ressources dont il pou-



vait disposer, partirent pour Londres presque en même temps ; c'était au mois de juin 1825. « Ce voyage fut très intéressant, dit M. Piron dans une publication sur Delacroix ; la vue de Constable et de Lawrence, impressionna vivement Delacroix, modifia sa manière et *Les massacres de Scio*, qui parut à la fin de 1825, fut la première manifestation de ses nouveaux procédés de peinture. » En revenant d'Angleterre les voyageurs s'arrêtèrent à Saint-Omer pour y faire quelques études ; ils remarquèrent bientôt un jeune homme qui se tenait toujours silencieusement derrière eux pendant qu'ils peignaient et qui paraissait s'intéresser vivement à leur travail ; ils lui demandèrent ce qu'il faisait, il leur répondit qu'il faisait aussi de la peinture mais en amateur, et sur leurs instances, il les mena chez lui pour leur montrer de ses études. Bonnington et Colin furent émerveillés de ses grandes dispositions et l'engagèrent vivement à les suivre à Paris, le jeune homme Hippolyte Cuvelier ne demandait pas mieux. Il partit donc vers la fin de 1825 et habita Paris chez le peintre Alexandre Colin devenu son meilleur ami ; il entra dans l'atelier le plus fréquenté alors, celui du peintre d'histoire Hersent.

La jeunesse artistique d'alors était dégoûtée de l'art classique sans élan et sans passion ; un mouvement se préparait ; ce fut Eugène Delacroix qui déchaîna la tempête romantique en exposant au Salon de 1827, *La naissance d'Henri IV*, aujourd'hui au Louvre avec *Les massacres de Scio* et six autres productions de ce maître.

Hippolyte Cuvelier provoqua, dans l'atelier Hersent, une manifestation que raconte ainsi Charles Blanc dans son livre critique : *Les artistes de mon temps* : « Un de nos meilleurs peintres m'a raconté qu'après l'ouverture du Salon, les élèves de M. Hersent firent en plein atelier une de ces manifestations qui ont leur excuse dans la bonne foi et les entraîne-

ments de la jeunesse. Les plâtres antiques furent brisés, on jeta gaiement par la fenêtre les têtes et les mains, les pieds et les jambes. Ces jeunes iconoclastes qui ne savaient pas être des barbares n'épargnèrent aucun moulage, pas même la Vénus de Milo qui était venue depuis peu révéler un art grec bien supérieur à celui du Laocoon et de l'Apollon. Ce fut une immolation générale, une démence, un délire ! Que s'était-il passé cependant ? Un peintre avait représenté un sujet historique : *La naissance d'Henri IV*, et il l'avait représenté avec les costumes du temps ; il y avait mis de la couleur, de la richesse, de l'effet. On y voyait non-seulement de jolies femmes, mais des bourgeois, des manants, un nain grotesque, un fond d'architecture gothique, des habits de soie, des pourpoints à crevés, des toques de velours, tout ce que l'art classique en ses rigides enseignements avait relégué avec dédain dans la peinture de genre. » Il avait donc partagé le dégoût des romantiques, pour l'art froid et guindé des successeurs de David et s'était tourné avec eux plein d'enthousiasme vers les beautés mystérieuses du moyen-âge ; aussi ne faut-il pas s'étonner de son amour presqu'exclusif pour ce beau spécimen de l'art gothique, la basilique de Notre-Dame à Saint-Omer ; il l'étudia toute sa vie, pas un détail de son architecture ne lui était inconnu ; il en fit de nombreux dessins pour la Société des antiquaires de la Morinie qui s'occupe de la conservation des monuments historiques, et dont il était membre. Il exécuta aussi, à la demande de M. du Sommerard, fondateur et directeur du musée de Cluny, un important album composé de dessins d'après les antiquités de la région ; il refusa pour ce travail toute rémunération, tant son dévouement à l'art était absolu.

Mais en 1825, Hippolyte Cuvelier avait été rappelé à Saint-Omer par la mort de son père professeur à

l'école de dessin; le 24 novembre, le vieux sculpteur s'était assis dans un fauteuil un soir à l'école après la correction, la séance finie, les élèves partis. Le censeur s'approche de lui pour le réveiller croyant qu'il n'était qu'assoupi ; il était mort. Le lendemain, il est remplacé par son fils Mirtyl, ainsi qu'en témoigne l'arrêté du même jour, 25 novembre : « M. Mirtyl Cuvelier a été nommé provisoirement (avec jouissance du 1er novembre 1825) professeur à l'Ecole de Dessin en remplacement de son père et pour permettre à son frère Hippolyte de passer trois années dans la capitale pour terminer ses études, (la ville allouant 600 francs par an à ce dernier). »

Aussitôt rentré à Saint-Omer, Hippolyte Cuvelier remplace son frère Myrtil à la date du premier janvier 1828. Marié en janvier 1831, il ouvre chez lui quelques mois plus tard, un cours particulier de perspective linéaire et de dessin d'après la bosse, il professe aussi au collège devenu depuis le lycée et ne quitte plus sa ville natale.

Jamais Hippolyte Cuvelier ne chercha à imposer sa manière à ses nombreux élèves, au contraire, il aimait à exalter le tempérament de chacun d'eux et son enseignement ne portait que sur des questions tout à fait techniques ; il savait le danger qu'il y a à enfermer l'art dans une formule. De ce qu'il avait quitté Paris encore en pleine effervescence, après cette grande lutte de 1830 pour l'indépendance de l'art, il avait conservé toute son ardeur révolutionnaire ; il voyait de loin l'art officiel se reconstituer toujours, se fortifiant des anciens novateurs qu'il faisait siens peu-à-peu et les élèves qu'il envoyait à Paris, c'était dans son esprit des combattants nouveaux pour la bonne cause ; entre autres Chifflart dont les fantaisies tragiques et fantastiques rappellent sans rien perdre de son originalité, les plus belles œuvres de Salvator Rosa, de Delacroix et de Gustave Doré ; c'est Deneu-



ville, le premier peintre militaire de tous les temps, c'est encore Léon Bailly, le peintre fantaisiste dont de nombreuses productions attestent les aptitudes variées.

Les tableaux d'Hippolyte Cuvelier sont dispersés un peu çà et là ; à part quelques portraits de famille, ce sont, notamment, des intérieurs d'églises, remarquables par la richesse des lignes, la chaleur du coloris, la transparence du clair obscur.

SALONS :

1836. Cuvelier à Saint-Omer.

431 *Vue intérieure du bas-côté de la cathédrale de Saint-Omer.*

1838. Cuvelier, Hippolyte, à Saint-Omer.

372 *Vue de la nef gauche de l'église Notre-Dame, à Saint-Omer.*

1841. — Même adresse.

438 *Tombeau de saint Omer, dans l'église Notre-Dame de Saint-Omer.*

1847. — A Saint-Omer ; et à Paris, chez M. Suisse, quai Saint-Michel, 15.

406 *Intérieur de l'église Notre-Dame de Saint-Omer.*

Hippolyte Cuvelier a exposé à Saint-Omer, au Salon des arts, en 1835 :

31 *Etude d'après nature.*
32 *Paysage*, d'après Ruisdael.
33 *Intérieur d'une ancienne prison.*
34 *Bateau pêcheur échoué.*
35 *Etude de vaches au marais.*
36 *Intérieur de cuisine hollandaise.*
37 *Vue prise à Cassel.*
38 *Etude de vache.*
39 *Bélisaire*, d'après David.

40 *Vue prise en Normandie.*
41 *Intérieur de l'école de dessin de Saint-Omer.*
42 *Vue prise sur l'escalier de la même école.*
43 *Tir à la cible.* Appartient à M. Olivier
et quatre portraits sous les numéros 44, 45, 46 et 47.

Le *Tir à la cible,* actuellement à l'hôtel des sapeurs-pompiers reproduit une vue des Bruyères près Saint-Omer où avait lieu le tir de la compagnie; quelques officiers et quelques pompiers y sont reconnaissables pour les audomarois dont la jeunesse remonte à cette époque déjà lointaine! Ce tableau n'est qu'une rapide pochade, mais il est intéressant, et à ce point de vue, il conviendrait de lui faire subir une réparation qui s'impose.

A ce même Salon des arts, en 1837 :

22 *Vue d'intérieur de l'église Notre-Dame.*
23 *Le départ du conscrit.*
24 *Episode militaire de la campagne de Russie.*
25 *Portrait.*
26 *Portrait,* aquarelle.

A l'hôtel-de-ville, en 1843 :

275 *Vue intérieure de Notre-Dame, à Saint-Omer.*
317 *Vue intérieure de l'église de Notre-Dame de Saint-Omer.*
318 *Vue du tombeau de saint Omer.*
341 *Intérieur de l'église Notre-Dame, à Saint-Omer.*

Le musée de Saint-Omer possède :

Vue intérieure du bas-côté de la cathédrale de Saint-Omer. Salon 1836. Acheté par la Commission du musée en 1837, ce tableau est ainsi décrit au catalogue de ce musée : T. h. 128[c], l. 98[c].

Entrée des caroles, côté sud ; au fond, partie de la chapelle de saint Omer, autrefois de saint Jean évangéliste ; un visiteur regarde un triptyque placé à l'entrée de cette chapelle. A droite, chapelle de saint François de Sales avec reliquaire de saint

Maxime (cette chapelle est remplacée par celle de saint Joseph). Sur le premier plan, un vieillard est agenouillé. A gauche, une femme sur un prie-dieu, près d'elle, une petite fille est également agenouillée sur les dalles gravées du XIII[e] siècle, dalles qui ont été déplacées depuis 1836 ainsi que les pierres sépulcrales reproduites par le peintre. Une partie du chœur occupe le côté gauche du tableau.

Entrée de Louis XIV dans la cathédrale de Saint-Omer. T. h. 214[c], l. 162[c].

Près de la chaire, Louis XIV, à genoux sur un coussin, aux pieds de l'évêque de Saint-Omer, Arnoul de la Baume de Suze; le souverain est accompagné d'une suite nombreuse. La scène se développe dans la nef centrale de l'église au fond de laquelle, le buffet des grandes orgues. *Cat. du musée.*

Charles X, d'après Gérard. T. h. 298[c], l. 210[c].

Portrait en pied de grandeur nature, en costume d'apparat avec manteau royal en velours bleu semé de fleurs de lys et doublé d'hermine. Le roi s'appuie de la main droite sur un sceptre qui repose sur un tabouret. *Cat. du musée.*

Madame Cordier-Bugat à Saint-Omer possède les portraits, par H. Cuvelier, de M. et M[me] Cordier-Delépine père et mère de son mari.

La maison n° 21 de la rue de l'Ecusserie a été longtemps habitée par H. Cuvelier qui en était propriétaire, il y a marqué son séjour par la décoration d'un plafond qui représente :

Melpomène vêtue d'une tunique avec pierreries et d'une superbe draperie de brocart; assise le bras gauche appuyé sur une table recouverte d'un tapis sur lequel, un coussin avec sceptre et couronne, elle donne la main droite à un jeune enfant demi-nu près duquel, il en est un autre assis, tenant un casque. Cette allégorie est encadrée d'une large bordure; au milieu de chacun des quatre côtés sont des médaillons avec les portraits de Molière, Corneille, Racine et Voltaire. Ces médaillons sont reliés entre eux par des groupes d'enfants et d'amours avec guirlandes de fleurs et attributs divers.

D'après un journal de Saint-Omer, *Le Mémorial artésien* du 8 avril 1830, Hippolyte Cuvelier se propo-

sait de publier une série de vues concernant sa ville natale.

L'une d'elles : *Saint-Bertin vu de la place Saint-Jean* a été lithographiée par Huby.

* **Darras,** Émile-Victor, né le 24 novembre 1862, fils de Victor-Sylvain-Joseph et de Constance-Angélique Helleboid.

Élève des Frères des Écoles chrétiennes, il sort de leur école de la rue d'Arras, pour entrer à l'École des Beaux-Arts de sa ville natale où, après un an de travail assidu, il obtient une bourse qui lui permet d'aller se perfectionner à Paris.

Élève de MM. Bonnat et L.-O. Merson, il est admis au Salon de

1894. Darras, Émile-Victor, né à Saint-Omer... A Calais, rue du Rempart, 14.

520 *Portrait de M. Pètre,* sculpteur, directeur de l'École nationale des Beaux-Arts de Bourges, où M. Darras fut professeur intérimaire en 1893 ; il est aussi l'auteur d'un *Portrait de M. Luc,* directeur de l'École nationale de musique à Saint-Omer ; ce dernier portrait, exposé à la vitrine de M. Buchheimer, doreur à Saint-Omer, a été très admiré, ainsi que le *Portrait de M. Pruvost,* capitaine de la compagnie des pompiers de Saint-Omer.

M. Darras a quitté Calais où il était professeur à l'École d'art décoratif, pour se fixer à Nice.

* **Daviron,** Jules-Alphonse, né le 7 septembre 1843, de Félix-Adolphe et de Marie-Joseph-Claire-Philippine Planquette.

Élève de l'École des Beaux-Arts de sa ville natale, alors sous la direction de M. Jules Lhote, il y rem-

porte en 1860, une médaille d'argent pour la bosse, et un autre prix pour le modelage.

Le livret du Salon de **1870** porte ainsi, la mention qui concerne cet artiste :

Daviron, Alphonse, né à Saint-Omer, élève de M. A. Beauger. Rue Ramey, 50.

736 *Le lavoir d'Epinay* (Seine) ; décembre.
737 *Berge à Epinay ;* décembre.

M. Daviron habite actuellement Bonningues-lez-Ardres, village situé dans une vallée charmante entourée de collines boisées, où le talent de l'artiste trouve à s'exercer agréablement.

Defrance, Henriette-Louise, née le 27 janvier 1797, de Charles-Augustin-Guillaume et de Marie-Anne-Louise-Joseph Lenglart, morte le 28 novembre 1868, épouse de M. Charles-Joseph Pagart d'Hermansart.

Élève de Lebour à Saint-Omer et de sa compatriote Mlle Augustine Cochet à Paris, cette artiste-amateur a laissé quelques travaux qui sont conservés chez divers membres de sa famille. Une miniature sur ivoire, portrait de son mari, se trouve chez M. Justin Deschamps de Pas à Saint-Omer ; un service de table peint sur porcelaine, chez M. de Chambure maire de Lumbres, ainsi que plusieurs tableaux. Divers portraits au crayon sont également dus au talent de Mme Pagart d'Hermansart.

Le livret du Salon de **1849** donne l'indication suivante :

Defrance, Mlle Henriette-Louise, rue du Cherche-Midi, 117.

497 *Intérieur de mansarde.*



Defrance, Clarisse-Julie, née le 14 août 1807, sœur de la précédente, morte le 4 juin 1885, veuve de M. Molinard, médecin principal de l'hôpital militaire de Saint-Omer.

Cette artiste-amateur a exposé à Saint-Omer, en juin 1835, au Salon des arts : deux miniatures sous les numéros 48 et 49.

50 *Portraits de deux enfants* (groupe à la mine de plomb). *(Sic.)*

51 *Portrait* (mine de plomb).

En 1837, au même Salon :

28 *Intérieur de classe* d'après Baune.
29 *Tête d'étude* d'après Lebour.
30 *Vierge* (copie).
31 *Femme de pêcheur* d'après Baune.

En 1843, à l'hôtel-de-ville :

256 *Portrait de M...*

Delattre, Augustin-Henri, né le 29 septembre 1801, de Louis-Henri et de Eugénie Lemaire, mort à Paris, vers 1876.

« Peintre d'animaux, rue du Marché-St-Honoré, 36, n'a pas eu de maître, d'après le *Dictionnaire des artistes français au XIXe siècle,* par Ch. Gabet ; ses tableaux ont figuré à plusieurs expositions du musée royal et à la Société des amis des arts. Quelques-uns se trouvent dans les galeries particulières de MM. du Sommerard. de Cypière, etc. »

Delattre a obtenu une médaille de troisième classe, au Salon de 1844.

Voici la nomenclature des nombreux Salons du peintre animalier audomarois :

1824. Delattre, rue de Montmorency-St-Marc, nº 1.

460 *Intérieur d'écurie* avec animaux.

461 *Intérieur rustique*, étude d'après nature.

Ces tableaux, dit le livret de 1824, appartiennent à M. du Sommerard.

462 *Intérieur rustique.*

1827. — Place du Marché-des-Jacobins, n° 34.

1636 *Vue de l'abreuvoir du hameau de Fleuri, dans la Brie.*

1637 *Intérieur d'étable.*

1833. — Place des Italiens, 8.

643 *Etude de chaumière.*

Sur le devant sont des figures et des animaux.

1834. Delattre, H., rue de la Victoire, 10.

506 *Animaux au repos.*

Au second plan, se voit une partie des ruines du château de la princesse de Clèves (Seine-et-Marne).

507 *Etude de taureau.*
508 *Scène rustique.*
509 *Une vache et son veau.*

1835. — Rue de la Fidélité, 7.

567 *Animaux suisses* peints d'après nature dans l'Oberland bernois.

568 *Animaux au repos.*

1842. Delattre, Henri, cour des Petites-Ecuries, 10.

525 *Taureau, vache et autres animaux* dans une prairie de Basse-Normandie, près des bords de la mer.

526 *Chevaux de ferme à l'écurie.*
527 *Chèvres et moutons.*

1843. — Rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Michel, 20.

331 *Portraits de Boule et de Moustache.*
332 Idem *de fox-terrier écossais.*
333 Idem *de Miss.*
334 *Chèvre belge.*

1844. — Rue des Filles-du-Calvaire, 4.

505 *Intérieur d'écurie.*
506 *Taureau suisse ;* étude.
507 *Tête de boule-dogue.*
508 *Cauchemar, cheval pur sang, ayant appartenu à Mgr le duc d'Orléans.*
509 *Sultan, chien boule-dogue matiné.*

1845. — Quai Valmy, 79.

446 *Intérieur d'écurie rustique.*
447 *Lièvre et perdrix.*
448 *Tête d'un taureau écossais.*
449 *Tête de jeune taureau.*
450 *Fox, terrier anglais.*
451 *Turc, chien boule-dogue matiné.*
452 *Tête d'âne.*

1846. — Même adresse.

510 *Le jour du marché.*
511 *Têtes d'animaux.*

1847. — Même adresse.

471 *Cour de paysan.*
472 *Ane et chardon.*

1848. — Rue des Vinaigriers, 24.

1179 *Lièvre, canard sauvage.*
1180 *Un singe.*

1863. — Rue de Buffon, 35.

550 *Intérieur d'écurie.*
551 *Etude de chaumières.*
552 *Un jour de marché.*

1864. — Même adresse.

548 *Anesse.*
549 *Boule-dogue.*

1865. — Même adresse.

618 *Chien de chasse, lièvre, fruits, etc.*

619 *Tête d'âne.*

1866. — Même adresse.

534 *Cour de paysan.*
535 *Intérieur d'écurie.*

1867. — Même adresse.

460 *Une dame américaine montant un cheval pur sang.*
461 *Vache normande.*

1868. — Même adresse.

710 *Animaux à l'abreuvoir.*
711 *Chien de garde.*

1869. — Même adresse.

682 *Un singe ;*

« Avec cette légende « A la plus belle », mais le rusé qui tient une pomme vermeille semble beaucoup plus être en veine de gourmandise qu'en veine de galanterie, et je crois qu'il va confisquer le gage à son profit. — Joli petit tableau, finement et spirituellement peint. » *(F. de M.)*

1874. — Même adresse.

565 *Anes à l'abreuvoir.*
566 *Chevaux à l'écurie.*
567 *Taureau.*

1875. — Même adresse.

617 *Intérieur d'écurie.*
618 *Chèvres et moutons.*
619 *Mouton.*

Delhom, Ulysse-Antoine, né le 25 janvier 1821, de Antoine-Joseph et de Hyacinthe-Françoise Delpierre, mort le 17 mars 1897.

Élève de l'École des Beaux-Arts de sa ville natale, sous le professorat de Hippolyte Cuvelier, Delhom à l'âge de treize ans y remporte le premier prix d'aca-

démies, *Une scène du déluge,* tel était le sujet du concours. L'année suivante, en 1835, un premier prix lui est décerné pour *Têtes d'après la bosse,* et un autre à l'école d'architecture ; trois prix lui sont encore décernés en 1836 ; dautres enfin viennent couronner ses travaux. Il s'est particulièrement appliqué au crayon et à l'aquarelle ; c'est à lui que l'on doit le dessin des grandes orgues de Notre-Dame de Saint-Omer, dessin qui fut lithographié à l'occasion d'une loterie organisée pour la restauration desdites orgues en 1855.

Delhom, appelé à Paris en cette même année 1855 par son concitoyen, Lejeune architecte principal de la Compagnie du chemin de fer du Nord, fût attaché dans cette compagnie comme architecte adjoint ; il revint se fixer dans sa ville natale vers 1882.

Admis au Salon de 1845, le livret porte la mention : Delhom, Ulysse, à Saint-Omer, 10, rue du Quartier-de-Cavalerie.

460 *Vue prise aux environs de Saint-Omer.*

Delhom a exposé à Saint-Omer en 1884, à l'occasion du concours régional, trois tableaux qui ont donné lieu à cette appréciation par M. Félix de Monnecove : « M. Ulysse Delhom a peint avec beaucoup d'exactitude et un réel sentiment du plein air : *Un coin de Lyzel,* route de Clairmarais, effet du matin ; — un *Sous bois* — et un *Paysage dans la Somme,* effet d'automne. »

Le musée de Saint-Omer possède : le premier de ces tableaux : *Un coin de Lyzel,* et deux aquarelles : *Entrée de l'abbaye de Clairmarais* et *Vue de l'horloge de Mathurin à Saint-Omer* en 1883, cette dernière aquarelle est d'autant plus intéressante qu'elle précède les modifications qui résultent des travaux du démantèlement. Ces trois tableaux avec le portrait de l'artiste par son concitoyen Henri Hancquier, ont été légués au musée par Mme Vandenbossche-Delhom.

Plusieurs bons tableaux sont encore la propriété

de M. Vandenbossche ; tels, *La butte Montmartre* en 1875, deux vues de la *Rue du Mont-Cenis, Les bords de la Marne, Vue des ruines de Saint-Bertin* 1883, *La tour de Saint-Bertin* vue des bords de l'Aa, et aussi un certain nombre de dessins et d'aquarelles.

Deneuville, Alphonse-Marie, né le 31 mai 1835, de Édouard-Joseph et de Louise-Sophie Reumaux, mort à Paris, le 19 mai 1885.

Alphonse Deneuville appartient à une ancienne famille audomaroise ; son père et son grand-père, M. Deneuville-Martel, étaient d'honorables commerçants. Un fait assez remarquable est à signaler ici ; M. Louis Martel qui fut président du Sénat était le cousin-germain du père d'Alphonse Deneuville, alors que la vice-présidence de la Chambre des représentants belges était, et est encore occupée par M. Léon Tack, également cousin-germain de M. Édouard Deneuville.

Il convient donc d'attribuer à une fantaisie d'artiste, l'habitude prise par Alphonse Deneuville, de modifier en de Neuville, le nom respectable de ses aïeux. Les obstacles, apportés à son irrésistible vocation d'artiste ont-ils aidé, sinon provoqué cette modification ?

C'est dans la maison de la Grande-Place qui porte maintenant le n° 20, qu'est né Alphonse Deneuville et que s'écoulèrent ses premières années, pendant lesquelles, lui aussi, comme Léon Bailly, François Chifflart et bien d'autres, il reçut les leçons du professeur de l'école des Beaux-Arts de sa ville natale, Hippolyte Cuvelier.

Les premières années du jeune Deneuville ne présentent aucun fait bien saillant, et si les cahiers et les livres de classe se trouvaient souvent chargés de dessins et de croquis, il en était de même pour celui qui fut plus tard, son collaborateur et son ami, M. Édouard Detaille. M. Montrosier dit de ce dernier :

« Si nous voulions raconter sa jeunesse, nous n'en dirions que peu de chose. Il dessine d'abord, dessine ensuite, dessine toujours. » Ainsi peut-on dire de Deneuville.

M. Omer Pley, dont l'existence toute entière fut consacrée à la culture des beaux-arts avait surpris les aptitudes d'Alphonse Deneuville. En promenade aux environs de Saint-Omer, la curiosité de M. Pley fut un jour attirée par la vue d'un gamin dessinant assis sur le revers d'un fossé. A quelque distance de là, M. Pley rencontre M. Deneuville père et il lui raconte qu'il vient de voir un gamin dessinant d'une façon tout à fait remarquable ; — mais, c'est mon fils Alphonse. — Ce gamin, c'était le futur grand peintre militaire.

Tout jeune, encore, il dessine au crayon le portrait en pied de M. Henri Martel en uniforme de garde-national ; ce portrait du frère de l'ancien président du Sénat, était d'une ressemblance frappante, il se trouvait jadis chez Mesdemoiselles Martel à Saint-Omer, rue Caventou.

Bachelier à seize ans, Deneuville, indécis sur la carrière à suivre, rêve pourtant de devenir un peintre, mais pour lui comme pour la plupart des artistes prédestinés, « toujours l'histoire des vocations contrariées ! » On veut faire de lui un marin, puis un avocat. A l'école navale de Lorient, tout d'abord, il partage avec Charles Delort, devenu lui aussi un artiste remarquable, les leçons de dessin du professeur Duhousset qui devine les brillantes destinées de son élève et l'encourage à suivre ses tendances artistiques; mais à son retour à Saint-Omer, après une année passée à Lorient, le père déclare à son fils qu'il doit laisser l'uniforme de marin pour prendre « la serviette du basochien; » c'est alors que M. Omer Pley, qui avait deviné la vocation du jeune homme, dit au père : « tu ne feras jamais rien de ton fils, si

tu ne lui mets pas un crayon entre les mains. »

Cette prophétie avait été prononcée déjà à Lorient par le professeur Duhousset. M. Gœtschy, l'ami et le biographe de Deneuville nous informe ainsi des obstacles rencontrés aux débuts de sa carrière.

« M. Duhousset eût bien vite remarqué les étonnantes dispositions pour le dessin de son nouvel élève. Quelques croquis faits de chic, mais enlevés avec une dextérité de main et une verve surprenantes, achevèrent de le convaincre qu'il y avait chez de Neuville l'étoffe d'un véritable artiste. Il s'attacha, dès lors, plus particulièrement à lui. Chaque matin il venait le prendre au saut du lit et l'emmenait au polygone de l'artillerie de marine : là il lui enseignait les lois de la perspective et lui faisait étudier la nature. Jamais plus attentif et plus complaisant professeur ne rencontra élève plus docile et plus zélé. En peu de mois de Neuville avait fait de si étonnants progrès que le papa Duhousset ne put se retenir de lui dire un jour, avec un accent prophétique qu'on ne lui avait jamais connu : « quoi que tu fasses, rappelle-toi que tu ne seras jamais qu'un peintre. »

« Son année de *spéciales* terminée, continue M. Gœtschy, de Neuville boucle sa valise, court remercier son digne professeur et retourne à Saint-Omer. Mais les dispositions de la famille avaient changé. Au premier espoir qu'il exprime de son admission à l'école navale, on répond par un refus formel de l'y laisser entrer. Bien fixé désormais sur la voie qu'il entend suivre et décidé *in petto*, à ne pas faire mentir la prophétie de M. Duhousset, de Neuville se laisse facilement convaincre, renonce aux chances de l'aiguillette et consent à faire ses études de droit. Il gagnait à cela quelques bonnes années de tranquillité et de répit, pendant lesquelles il allait pouvoir se livrer, tout à l'aise, à ses études favorites. »

« Le voilà donc en route pour Paris. Il se loge

dans le quartier latin, se fait inscrire aux cours les plus suivis, n'assiste pas à un seul, et prend tous les trois mois ses inscriptions avec une irréprochable ponctualité. Le reste du temps — c'est-à-dire le temps tout entier, — il le passe à l'École militaire ou au Champ-de-Mars, occupé à croquer sur le vif les petits troupiers qui manœuvrent, à étudier leurs gestes, leurs attitudes; sitôt qu'a sonné la breloque, à se mêler à leurs groupes, à se faire conter les histoires du régiment et finalement, à payer, à la satisfaction générale, un nombre incalculable de *tournées.* »

« Au bout des trois années réglementaires il avait terminé son droit — Dieu sait comme ! — moins la thèse cependant, que, par peur du Conseil d'État il avait évité soigneusement de passer. Grande joie de la famille ! Encore un pas et l'administration va ouvrir ses portes toutes grandes au futur maître des requêtes ! Hélas ! cette joie dure peu : le lendemain même de son arrivée, de Neuville brûle ses vaisseaux et déclare à la famille consternée qu'il entend se consacrer tout entier à la peinture. »

« Enfin, d'étape en étape et en dépit de tous les obstacles, Alphonse Deneuville revient à la peinture, mais dire encore toutes les épreuves de l'aspirant peintre serait superflu; indiquons seulement que Deneuville alla frapper à la porte de Bellangé. M. Gœtschy nous a conservé la réponse mémorable de l'auteur de *La revue du Carrousel ;* « Vous voulez, « dit-il, faire de la peinture, et vous venez me de- « mander mon avis ; le voici : sur cent peintres qui « usent leur vie devant le chevalet, il en est dix à « peine qui ne meurent pas de faim ; et sur ces dix « là, il n'en est pas un d'heureux. Croyez-moi, mon « garçon, retournez en province, mangez chaud, « buvez frais, renoncez à la chimère et prenez quel- « que bon emploi qui vous fasse vivre ignoré, mais « tranquille. »

« Ces sages paroles résonnèrent ainsi qu'un coup de foudre aux oreilles du néophyte d'une religion qui offrait si peu d'espérance, mais toutefois ne le découragèrent pas. Il se sentait entrer dans la lutte, et reculer lui eût semblé une lâcheté. Le sort en était jeté; il devait être peintre. Rien, hormis la mort, n'aurait pu le détourner de sa route. Il s'y engagea de nouveau et il se présenta chez M. Yvon qui le renvoya, lui aussi, aux champs paternels. En désespoir de cause, Deneuville entra dans l'atelier de Picot. C'est alors que lui advint « le rare bonheur de passer des heures entières auprès d'Eugène Delacroix. Le maître, avec lui, se détendait de sa morgue coutumière. Ce bout d'homme de vingt ans, tout nerfs, à l'œil ardent, à la parole brève, en qui flambait une opiniâtre vocation, avait su l'intéresser. Il y avait entre eux une parenté d'art. D'abord, il l'avait accueilli avec intérêt, puis il s'était peu à peu pris d'attachement pour lui ; il le conseillait, il le sermonnait, il souffrait qu'il lui soumit ses études, il consentait même à travailler devant lui. »

« Parmi les avis qu'il avait accoutumé de lui donner, il en était un qu'il aimait à répéter, et de Neuville, de retour chez lui, s'efforçait de s'y conformer de son mieux : « rappelez-vous, disait « Delacroix, que le dessin du mouvement l'emporte « et de beaucoup sur le dessin de la forme ; sans le « mouvement, la forme n'est rien. » En conséquence de ce précepte et dès son premier tableau, *La batterie Gervais,* il se révélait comme un artiste original et puissant. »

« Ces deux qualités se développèrent vite en lui ; l'obligation où il fût de se faire illustrateur pour vivre, en vint encore hâter l'épanouissement. Le *bois* le rompit au métier, il lui apprit la composition et l'arrangement ; il était devenu, de plus, prodigieusement habile à dessiner. Lorsqu'éclata la guerre, il se

trouvait armé de toutes pièces; c'est elle qui lui donna l'*émotion.* » Mais avant cela déjà le succès avait couronné ses puissants efforts ; en 1858, dans son atelier de la rue Bréda, il fait son premier tableau d'exposition : *Siège de Sébastopol,* Salon de 1859, et pour son début, ce tableau lui vaut une troisième médaille. Au Salon de 1861, les *Chasseurs à pied de la garde impériale à la tranchée ; siège de Sébastopol,* lui mérite une médaille de seconde classe.

« En 1860, il avait peint pour le Cercle artistique de la rue de Provence, *Un épisode de la prise de Naples par Garibaldi.* Le peintre faisait sa trouée à coups d'œuvres, dit M. Montrosier, des médailles lui avaient été décernées, mais la fortune ne s'était pas encore arrêtée à sa porte. Cependant, il fallait vivre, et, ce que la peinture lui refusait, il le demanda à l'illustration. Dans le *Tour du monde,* il jeta une quantité de scènes pleines d'imprévu, d'humour, d'originalité et de science. Mais le livre qui le consacra sans rival, c'est l'*Histoire de France, racontée à mes petits enfants,* de M. Guizot. Il y fit entrer une suite de tableaux au crayon, pleins de vie, d'allures particulières, sentant le terroir des régions où ils ont été récoltés. Mais l'illustration, c'était la ressource, ce n'était pas le but. Et dès qu'il le pouvait, le crayon faisait place au pinceau. C'est ainsi que nous eûmes en 1864, l'*Attaque des rues de Magenta par les chasseurs et les zouaves de la garde ;* en 1866, une *Sentinelle de zouaves ;* en 1867, la *Bataille de San Lorenzo ;* en 1868, les *Chasseurs à pied traversant la Tchernaïa.* » Mais « c'est la guerre qui devait réellement déchaîner en de Neuville tout ce qu'il possédait de vigueur et de passion insoupçonnées. Il prit du service en qualité de sous-lieutenant d'un bataillon de mobiles parisiens. Puis, un peu plus tard, quand Trochu mit à l'élection la nomination des cadres, de Neuville fut attaché, comme lieutenant de génie auxiliaire, à l'état-major du gé-

néral Caillié, commandant le secteur de Belleville. C'est ainsi qu'il pût assister de très près à la bataille de Champigny. Esprit vif, ardent, peintre à la perception prompte des pantomimes significatives, il vit la preuve la plus émouvante et la plus inoubliable des preuves, de ce que dix ans auparavant, Eugène Delacroix lui avait enseigné; il emmagasina dans sa tête, la silhouette furieuse des hommes qui se précipitent à l'assaut, la raideur des cadavres étendus, la désolation des maisons en ruines encore fumantes. »

« Rien ne valait, pour un artiste aussi bien doué, la douloureuse démonstration par des faits. Ceux qui ont pu reprocher à de Neuville, d'avoir parfois peint et dessiné *de chic,* n'ont vraiment pas réfléchi que l'artiste avait sans cesse devant les yeux le meilleur des modèles : l'ensemble des souvenirs. Ne savent-ils pas que de très grands artistes ont été ainsi organisés qu'ils peuvent retracer à point nommé, et à n'importe quelle distance de temps, les notes qu'ils ont prises mentalement, avec autant de certitude et de netteté que s'il s'agissait de feuilleter un calepin de croquis ? C'est cette « mémoire à tiroirs », ainsi que Géricault disait d'Horace Vernet, que possédait de Neuville. Mémoire précieuse, non pas seulement des lignes et de la couleur, mais encore de l'expression dramatique. »

« Dès le lendemain de la guerre, la manière de l'artiste se transforma à ce point que tous ses amis s'en étonnèrent. Elle devint plus rude, plus emportée, pleine d'une furia particulière. La couleur en était vigoureusement sabrée ; il semblait que ce fût peint avec un peu de la boue et du sang des champs de bataille. En 1872, de Neuville exposa un tableau dans cette manière qui fit sensation : *Le bivouac devant le Bourget.* Puis, aussitôt après, en 1873, *Les dernières cartouches,* dont le succès fut foudroyant et qui lui mérite la croix de la Légion d'honneur. »

« Il faut avoir assisté aux écrasements de la foule, dit M. Arsène Alexandre, devant cette page célèbre ; il faut avoir encore dans l'oreille les explosions d'enthousiasme, il faut enfin se rappeler sa propre émotion devant cette toile d'une allure et d'un sentiment si profondément neufs, pour se rendre compte à quel point l'artiste avait frappé juste. Il n'y eût jamais peut-être, dans toute l'histoire de l'art national, une page qui devint aussi rapidement et aussi universellement populaire. Peut-être, autrefois, *Jaffa* avait-il soulevé de nobles enthousiasmes, peut-être les toiles de Vernet avaient-elles prodigieusement «amusé» la foule. Mais ici, ce n'était pas un majestueux et épique grandissement, ce n'était pas non plus cette sorte de représentation, de parade héroï-comique, où excellait Horace. C'était un drame, simple, poignant, qui était près, tout près de nous ; un élan d'un cœur d'artiste vers le cœur d'un peuple meurtri. Et l'on fût saisi à la gorge, on éprouva une violente, une sublime émotion devant ce récit d'un tout petit épisode de nos grandes infortunes, car ce récit contenait à la fois l'image de tous les héroïsmes de notre armée et de toutes les cruautés de la destinée envers elle. »

« Remarquez combien nous étions loin des grands panoramas, des invraisemblables vues à vol d'oiseau de champs de bataille où des milliers d'hommes évoluent et se massacrent. Toute l'action se passait non pas même dans une rue, mais dans une simple chambre d'une misérable maisonnette, chambre grande de quelques pieds carrés. Ce n'était pas un bataillon, ni même une compagnie, dont on pouvait noter la bravoure désespérée. C'était une pincée d'hommes, à peine de quoi former une escouade, et n'appartenant même pas à un corps commun, réunis ici par d'affreuses et ignorées tourmentes. Le zouave s'y trouvait faisant le suprême coup de feu, avec le turco épargné par la mitraille de Wissembourg ; un

de M. Vandenbossche ; tels, *La butte Montmartre* en 1875, deux vues de la *Rue du Mont-Cenis, Les bords de la Marne, Vue des ruines de Saint-Bertin* 1883, *La tour de Saint-Bertin* vue des bords de l'Aa, et aussi un certain nombre de dessins et d'aquarelles.

Deneuville, Alphonse-Marie, né le 31 mai 1835, de Édouard-Joseph et de Louise-Sophie Reumaux, mort à Paris, le 19 mai 1885.

Alphonse Deneuville appartient à une ancienne famille audomaroise ; son père et son grand-père, M. Deneuville-Martel, étaient d'honorables commerçants. Un fait assez remarquable est à signaler ici ; M. Louis Martel qui fut président du Sénat était le cousin-germain du père d'Alphonse Deneuville, alors que la vice-présidence de la Chambre des représentants belges était, et est encore occupée par M. Léon Tack, également cousin-germain de M. Édouard Deneuville.

Il convient donc d'attribuer à une fantaisie d'artiste, l'habitude prise par Alphonse Deneuville, de modifier en de Neuville, le nom respectable de ses aïeux. Les obstacles, apportés à son irrésistible vocation d'artiste ont-ils aidé, sinon provoqué cette modification ?

C'est dans la maison de la Grande-Place qui porte maintenant le n° 20, qu'est né Alphonse Deneuville et que s'écoulèrent ses premières années, pendant lesquelles, lui aussi, comme Léon Bailly, François Chifflart et bien d'autres, il reçut les leçons du professeur de l'école des Beaux-Arts de sa ville natale, Hippolyte Cuvelier.

Les premières années du jeune Deneuville ne présentent aucun fait bien saillant, et si les cahiers et les livres de classe se trouvaient souvent chargés de dessins et de croquis, il en était de même pour celui qui fut plus tard, son collaborateur et son ami, M. Édouard Detaille. M. Montrosier dit de ce dernier :

« Si nous voulions raconter sa jeunesse, nous n'en dirions que peu de chose. Il dessine d'abord, dessine ensuite, dessine toujours. » Ainsi peut-on dire de Deneuville.

M. Omer Pley, dont l'existence toute entière fut consacrée à la culture des beaux-arts avait surpris les aptitudes d'Alphonse Deneuville. En promenade aux environs de Saint-Omer, la curiosité de M. Pley fut un jour attirée par la vue d'un gamin dessinant assis sur le revers d'un fossé. A quelque distance de là, M. Pley rencontre M. Deneuville père et il lui raconte qu'il vient de voir un gamin dessinant d'une façon tout à fait remarquable ; — mais, c'est mon fils Alphonse. — Ce gamin, c'était le futur grand peintre militaire.

Tout jeune, encore, il dessine au crayon le portrait en pied de M. Henri Martel en uniforme de garde-national ; ce portrait du frère de l'ancien président du Sénat, était d'une ressemblance frappante, il se trouvait jadis chez Mesdemoiselles Martel à Saint-Omer, rue Caventou.

Bachelier à seize ans, Deneuville, indécis sur la carrière à suivre, rêve pourtant de devenir un peintre, mais pour lui comme pour la plupart des artistes prédestinés, « toujours l'histoire des vocations contrariées ! » On veut faire de lui un marin, puis un avocat. A l'école navale de Lorient, tout d'abord, il partage avec Charles Delort, devenu lui aussi un artiste remarquable, les leçons de dessin du professeur Duhousset qui devine les brillantes destinées de son élève et l'encourage à suivre ses tendances artistiques; mais à son retour à Saint-Omer, après une année passée à Lorient, le père déclare à son fils qu'il doit laisser l'uniforme de marin pour prendre « la serviette du basochien; » c'est alors que M. Omer Pley, qui avait deviné la vocation du jeune homme, dit au père : « tu ne feras jamais rien de ton fils, si

tu ne lui mets pas un crayon entre les mains. »

Cette prophétie avait été prononcée déjà à Lorient par le professeur Duhousset. M. Gœtschy, l'ami et le biographe de Deneuville nous informe ainsi des obstacles rencontrés aux débuts de sa carrière.

« M. Duhousset eût bien vite remarqué les étonnantes dispositions pour le dessin de son nouvel élève. Quelques croquis faits de chic, mais enlevés avec une dextérité de main et une verve surprenantes, achevèrent de le convaincre qu'il y avait chez de Neuville l'étoffe d'un véritable artiste. Il s'attacha, dès lors, plus particulièrement à lui. Chaque matin il venait le prendre au saut du lit et l'emmenait au polygone de l'artillerie de marine : là il lui enseignait les lois de la perspective et lui faisait étudier la nature. Jamais plus attentif et plus complaisant professeur ne rencontra élève plus docile et plus zélé. En peu de mois de Neuville avait fait de si étonnants progrès que le papa Duhousset ne put se retenir de lui dire un jour, avec un accent prophétique qu'on ne lui avait jamais connu : « quoi que tu fasses, rappelle-toi que tu ne seras jamais qu'un peintre. »

« Son année de *spéciales* terminée, continue M. Gœtschy, de Neuville boucle sa valise, court remercier son digne professeur et retourne à Saint-Omer. Mais les dispositions de la famille avaient changé. Au premier espoir qu'il exprime de son admission à l'école navale, on répond par un refus formel de l'y laisser entrer. Bien fixé désormais sur la voie qu'il entend suivre et décidé *in petto*, à ne pas faire mentir la prophétie de M. Duhousset, de Neuville se laisse facilement convaincre, renonce aux chances de l'aiguillette et consent à faire ses études de droit. Il gagnait à cela quelques bonnes années de tranquillité et de répit, pendant lesquelles il allait pouvoir se livrer, tout à l'aise, à ses études favorites. »

« Le voilà donc en route pour Paris. Il se loge

dans le quartier latin, se fait inscrire aux cours les plus suivis, n'assiste pas à un seul, et prend tous les trois mois ses inscriptions avec une irréprochable ponctualité. Le reste du temps — c'est-à-dire le temps tout entier, — il le passe à l'École militaire ou au Champ-de-Mars, occupé à croquer sur le vif les petits troupiers qui manœuvrent, à étudier leurs gestes, leurs attitudes ; sitôt qu'a sonné la breloque, à se mêler à leurs groupes, à se faire conter les histoires du régiment et finalement, à payer, à la satisfaction générale, un nombre incalculable de *tournées.* »

« Au bout des trois années réglementaires il avait terminé son droit — Dieu sait comme ! — moins la thèse cependant, que, par peur du Conseil d'État il avait évité soigneusement de passer. Grande joie de la famille ! Encore un pas et l'administration va ouvrir ses portes toutes grandes au futur maître des requêtes ! Hélas ! cette joie dure peu : le lendemain même de son arrivée, de Neuville brûle ses vaisseaux et déclare à la famille consternée qu'il entend se consacrer tout entier à la peinture. »

« Enfin, d'étape en étape et en dépit de tous les obstacles, Alphonse Deneuville revient à la peinture, mais dire encore toutes les épreuves de l'aspirant peintre serait superflu ; indiquons seulement que Deneuville alla frapper à la porte de Bellangé. M. Gœtschy nous a conservé la réponse mémorable de l'auteur de *La revue du Carrousel ;* « Vous voulez, « dit-il, faire de la peinture, et vous venez me de- « mander mon avis ; le voici : sur cent peintres qui « usent leur vie devant le chevalet, il en est dix à « peine qui ne meurent pas de faim ; et sur ces dix « là, il n'en est pas un d'heureux. Croyez-moi, mon « garçon, retournez en province, mangez chaud, « buvez frais, renoncez à la chimère et prenez quel- « que bon emploi qui vous fasse vivre ignoré, mais « tranquille. »

« Ces sages paroles résonnèrent ainsi qu'un coup de foudre aux oreilles du néophyte d'une religion qui offrait si peu d'espérance, mais toutefois ne le découragèrent pas. Il se sentait entrer dans la lutte, et reculer lui eût semblé une lâcheté. Le sort en était jeté; il devait être peintre. Rien, hormis la mort, n'aurait pu le détourner de sa route. Il s'y engagea de nouveau et il se présenta chez M. Yvon qui le renvoya, lui aussi, aux champs paternels. En désespoir de cause, Deneuville entra dans l'atelier de Picot. C'est alors que lui advint « le rare bonheur de passer des heures entières auprès d'Eugène Delacroix. Le maître, avec lui, se détendait de sa morgue coutumière. Ce bout d'homme de vingt ans, tout nerfs, à l'œil ardent, à la parole brève, en qui flambait une opiniâtre vocation, avait su l'intéresser. Il y avait entre eux une parenté d'art. D'abord, il l'avait accueilli avec intérêt, puis il s'était peu à peu pris d'attachement pour lui ; il le conseillait, il le sermonnait, il souffrait qu'il lui soumit ses études, il consentait même à travailler devant lui. »

« Parmi les avis qu'il avait accoutumé de lui donner, il en était un qu'il aimait à répéter, et de Neuville, de retour chez lui, s'efforçait de s'y conformer de son mieux : « rappelez-vous, disait « Delacroix, que le dessin du mouvement l'emporte « et de beaucoup sur le dessin de la forme ; sans le « mouvement, la forme n'est rien. » En conséquence de ce précepte et dès son premier tableau, *La batterie Gervais,* il se révélait comme un artiste original et puissant. »

« Ces deux qualités se développèrent vite en lui ; l'obligation où il fût de se faire illustrateur pour vivre, en vint encore hâter l'épanouissement. Le *bois* le rompit au métier, il lui apprit la composition et l'arrangement ; il était devenu, de plus, prodigieusement habile à dessiner. Lorsqu'éclata la guerre, il se

trouvait armé de toutes pièces; c'est elle qui lui donna l'*émotion.* » Mais avant cela déjà le succès avait couronné ses puissants efforts ; en 1858, dans son atelier de la rue Bréda, il fait son premier tableau d'exposition : *Siège de Sébastopol,* Salon de 1859, et pour son début, ce tableau lui vaut une troisième médaille. Au Salon de 1861, les *Chasseurs à pied de la garde impériale à la tranchée ; siège de Sébastopol,* lui mérite une médaille de seconde classe.

« En 1860, il avait peint pour le Cercle artistique de la rue de Provence, *Un épisode de la prise de Naples par Garibaldi.* Le peintre faisait sa trouée à coups d'œuvres, dit M. Montrosier, des médailles lui avaient été décernées, mais la fortune ne s'était pas encore arrêtée à sa porte. Cependant, il fallait vivre, et, ce que la peinture lui refusait, il le demanda à l'illustration. Dans le *Tour du monde,* il jeta une quantité de scènes pleines d'imprévu, d'humour, d'originalité et de science. Mais le livre qui le consacra sans rival, c'est l'*Histoire de France, racontée à mes petits enfants,* de M. Guizot. Il y fit entrer une suite de tableaux au crayon, pleins de vie, d'allures particulières, sentant le terroir des régions où ils ont été récoltés. Mais l'illustration, c'était la ressource, ce n'était pas le but. Et dès qu'il le pouvait, le crayon faisait place au pinceau. C'est ainsi que nous eûmes en 1864, l'*Attaque des rues de Magenta par les chasseurs et les zouaves de la garde ;* en 1866, une *Sentinelle de zouaves ;* en 1867, la *Bataille de San Lorenzo ;* en 1868, les *Chasseurs à pied traversant la Tchernaïa.* » Mais « c'est la guerre qui devait réellement déchaîner en de Neuville tout ce qu'il possédait de vigueur et de passion insoupçonnées. Il prit du service en qualité de sous-lieutenant d'un bataillon de mobiles parisiens. Puis, un peu plus tard, quand Trochu mit à l'élection la nomination des cadres, de Neuville fut attaché, comme lieutenant de génie auxiliaire, à l'état-major du gé-

néral Caillié, commandant le secteur de Belleville. C'est ainsi qu'il pût assister de très près à la bataille de Champigny. Esprit vif, ardent, peintre à la perception prompte des pantomimes significatives, il vit la preuve la plus émouvante et la plus inoubliable des preuves, de ce que dix ans auparavant, Eugène Delacroix lui avait enseigné; il emmagasina dans sa tête, la silhouette furieuse des hommes qui se précipitent à l'assaut, la raideur des cadavres étendus, la désolation des maisons en ruines encore fumantes. »

« Rien ne valait, pour un artiste aussi bien doué, la douloureuse démonstration par des faits. Ceux qui ont pu reprocher à de Neuville, d'avoir parfois peint et dessiné *de chic*, n'ont vraiment pas réfléchi que l'artiste avait sans cesse devant les yeux le meilleur des modèles : l'ensemble des souvenirs. Ne savent-ils pas que de très grands artistes ont été ainsi organisés qu'ils peuvent retracer à point nommé, et à n'importe quelle distance de temps, les notes qu'ils ont prises mentalement, avec autant de certitude et de netteté que s'il s'agissait de feuilleter un calepin de croquis ? C'est cette « mémoire à tiroirs », ainsi que Géricault disait d'Horace Vernet, que possédait de Neuville. Mémoire précieuse, non pas seulement des lignes et de la couleur, mais encore de l'expression dramatique. »

« Dès le lendemain de la guerre, la manière de l'artiste se transforma à ce point que tous ses amis s'en étonnèrent. Elle devint plus rude, plus emportée, pleine d'une furia particulière. La couleur en était vigoureusement sabrée ; il semblait que ce fût peint avec un peu de la boue et du sang des champs de bataille. En 1872, de Neuville exposa un tableau dans cette manière qui fit sensation : *Le bivouac devant le Bourget*. Puis, aussitôt après, en 1873, *Les dernières cartouches*, dont le succès fut foudroyant et qui lui mérite la croix de la Légion d'honneur. »

« Il faut avoir assisté aux écrasements de la foule, dit M. Arsène Alexandre, devant cette page célèbre ; il faut avoir encore dans l'oreille les explosions d'enthousiasme, il faut enfin se rappeler sa propre émotion devant cette toile d'une allure et d'un sentiment si profondément neufs, pour se rendre compte à quel point l'artiste avait frappé juste. Il n'y eût jamais peut-être, dans toute l'histoire de l'art national, une page qui devint aussi rapidement et aussi universellement populaire. Peut-être, autrefois, *Jaffa* avait-il soulevé de nobles enthousiasmes, peut-être les toiles de Vernet avaient-elles prodigieusement «amusé» la foule. Mais ici, ce n'était pas un majestueux et épique grandissement, ce n'était pas non plus cette sorte de représentation, de parade héroï-comique, où excellait Horace. C'était un drame, simple, poignant, qui était près, tout près de nous ; un élan d'un cœur d'artiste vers le cœur d'un peuple meurtri. Et l'on fût saisi à la gorge, on éprouva une violente, une sublime émotion devant ce récit d'un tout petit épisode de nos grandes infortunes, car ce récit contenait à la fois l'image de tous les héroïsmes de notre armée et de toutes les cruautés de la destinée envers elle. »

« Remarquez combien nous étions loin des grands panoramas, des invraisemblables vues à vol d'oiseau de champs de bataille où des milliers d'hommes évoluent et se massacrent. Toute l'action se passait non pas même dans une rue, mais dans une simple chambre d'une misérable maisonnette, chambre grande de quelques pieds carrés. Ce n'était pas un bataillon, ni même une compagnie, dont on pouvait noter la bravoure désespérée. C'était une pincée d'hommes, à peine de quoi former une escouade, et n'appartenant même pas à un corps commun, réunis ici par d'affreuses et ignorées tourmentes. Le zouave s'y trouvait faisant le suprême coup de feu, avec le turco épargné par la mitraille de Wissembourg ; un

mobile se rencontrait là, en compagnie d'un chasseur à pied. Et tous ces braves petits français répondaient au cercle des prussiens qui entouraient peu à peu la bicoque, répondaient aux balles qui perçaient les cloisons, réduisaient peu à peu la petite troupe, répondaient au feu, à la fumée qui suffoquait, à l'exaspérante disette de munitions, par le furieux « non ! » qui demeure dans la mémoire d'un peuple longtemps après que les canonnades se sont tues. »

« Puis, ils étaient si frappants d'expression ces désespérés, si nature ! Sans la moindre banalité, ils étaient ceux que nous avions croisés dans les débâcles ou vus partir pleins de rage pour de nouvelles et chaque jour plus inutiles boucheries. C'est ainsi que nous les avions admirés et plaints, noirs de poudre, les vêtements en lambeaux, mais le regard demeuré plein de feu et de fierté. De mauvais français purent dire, peu de temps après la guerre, que l'outrance dans la résistance avait été coupable et folle. Folle ! la volonté de sauver la patrie ou de mourir avec elle ! Coupable ! l'espérance tenace de la voir à un moment inattendu se relever et finir par retrouver un lambeau de sa gloire passée ! *Les dernières cartouches* de de Neuville furent une réponse à ce triste langage. Dans cette poignée de glorieux enragés, on pouvait voir comme une image en raccourci de l'armée française toute entière. De Neuville, par son simple petit tableau, fut un de ceux, artistes, écrivains, orateurs, qui contribuèrent le plus efficacement à nous faire relever la tête, encore en pleine occupation prussienne, en plein abattement, nos blessures à peine cicatrisées. »

« Après le succès prodigieux des *Dernières cartouches*, tous les tableaux de de Neuville furent l'objet d'une avide curiosité aux Salons annuels, et si jamais il n'a retrouvé un triomphe aussi formidable, du moins il ne demeura pas inférieur à lui-même, et

chaque année amena son œuvre dramatique, mouvementée, typique. »

« En 1874, c'est le *Combat sur la voie ferrée*, d'un si beau mouvement, avec les soldats qui escaladent le talus ; ou encore, en 1875, l'*Attaque d'une maison par le feu, à Villersexel*, une des pages les plus électrisantes de l'artiste. »

« Mentionnons, parmi les tableaux les plus importants : *Le combat dans une église*, l'un des plus dramatiques, avec la terrible mêlée qui s'engage dans l'escalier de l'orgue ; mais *Le Bourget* et le *Cimetière de Saint-Privat* sont peut-être les œuvres capitales de de Neuville. *Le Bourget*, avec le navrant défilé des blessés que l'on fait sortir de l'église devant la lourde insolence des vainqueurs ; le *Cimetière de Saint-Privat*, où toute une armée de prussiens se répand, l'élément français n'étant représenté que par un petit groupe de prisonniers qui attendent stoïquement la mort, ou pis encore, la captivité. »

« Un tableau militaire, a écrit Baudelaire, n'est intelligible et intéressant qu'à la condition d'être un simple épisode de la vie militaire. » A ce compte, de Neuville peut être considéré comme un modèle, car le plus souvent les sujets de ses toiles sont purement épisodiques, mais il semble que la philosophie de l'œuvre soit plutôt générale à mesure que le sujet est plus restreint. Il est, par exemple, impossible de mieux symboliser le dévouement et la bravoure qu'avec cette figure du *Porteur de dépêches*, qu'on dépouille, si calme et si hautain, devant l'insolence des officiers allemands attablés ; la résignation patriotique, qu'avec *Les otages*, ces braves gens, maire, curé et garde-champêtre, que l'on conduit sur la route *de Montbéliard à Strasbourg*, entre quatre hommes de la landwher et suivis de quelques uhlans ; la gaieté enfin, la gaieté française que ni le froid ni les privations ne peuvent abattre, qu'avec

le spirituel tableau du *Concert aux avant-postes.*

En 1877, Deneuville expose *La passerelle de la gare de Styring,* « en 1878, année de l'Exposition universelle, la diplomatie intervient et la peinture militaire est bannie du Champ-de-Mars. C'est chez M. Goupil, rue Chaptal, qu'il faut l'aller trouver. M. de Neuville avait là : *le Bourget* (30 octobre 1870) ; *la Surprise au petit jour ; de Montbéliard à Strasbourg ; Courrier intercepté.* Des aquarelles et des dessins complétaient son exposition qui eût un succès retentissant. »

« Avant de poursuivre, continue M. Montrosier, nous dirons pourquoi *le Bourget,* en projet depuis le siège, n'a été terminé qu'en 1877. L'auteur le possédait complètement, il n'avait qu'à le peindre, mais un personnage lui manquait pour cela. Ce personnage, c'était le commandant Brasseur qui était, lors de la fatale journée, à la tête des voltigeurs et qui s'était conduit en héros. Le peintre le cherchait partout, et il ne le découvrit que longtemps après, du côté des Invalides, n'ayant que sa pension pour vivre, et passant son temps à tourner toutes les pièces de son modeste mobilier. Avec le commandant Brasseur, témoignage vivant du devoir à la patrie, l'artiste enleva la scène de verve, et elle devint ce que l'on sait : un chef-d'œuvre. »

« Ce chef-d'œuvre représente le moment où tout est terminé pour nous. La garde prussienne vient d'arracher le village à ses derniers défenseurs. Huit officiers et une vingtaine d'hommes n'ont pas voulu se rendre. Retranchés dans l'église, ils se sont défendus jusqu'à la dernière extrémité, et il avait fallu les fusiller par les fenêtres et amener du canon pour les forcer à se rendre. L'officier que l'on rapporte blessé sous le porche est le lieutenant Grisey des grenadiers de l'ex-garde (128[e] de marche). Les deux officiers prisonniers, qu'on voit désarmés au premier rang à droite, sont MM. Brasseur, chef de bataillon aux voltigeurs

(128e de marche) et le capitaine Ozon de Verrie, des mobiles de la Seine. » *(En campagne par Jules Richard)*.

« De toutes les œuvres qui ont été inspirées par le Siège de Paris, *Le four à chaux*, l'épisode de la bataille de Champigny, est certainement l'une des plus émouvantes, une de celles dont le magnifique éclat doit nous aller droit au cœur.

« On connaît cet épisode, retracé d'une manière si frappante par M. A. de Neuville. »

« Après avoir pendant plus d'une heure supporté, avec des pertes sensibles, le feu de l'artillerie ennemie, qui pointait des hauteurs de Cœuilly et de Villiers, les batteries françaises du Four-à-chaux s'étaient retirées et avaient pris position dans le ravin de la Lande, à peu de distance du bois du Plant ; une seule batterie était demeurée en avant du Four-à-chaux. Il était alors 10 heures du matin (2 décembre 1870). »

« Profitant de la supériorité de son feu, écrit le « général Ducrot dans son histoire de la *Défense de* « *Paris*, l'ennemi reforme ses colonnes et devient « menaçant sur toutes les pentes de Cœuilly. Une « masse de tirailleurs, défilés derrière les vergers, les « haies, les clôtures, nous fusillent à petite distance ; « un certain nombre, postés dans l'enclos de la « Maison-Rouge, nous font surtout beaucoup de mal. « Une compagnie du 122e s'élance sur cette maison ; « malgré un feu violent, nos hommes arrivent au « pied des murs et s'emparent des deux faces nord « de l'enclos..... mais l'ennemi, se retirant derrière « les faces opposées, couvre de balles tout le jardin « et nous empêche d'y pénétrer. Pris de flanc et à « revers par les tirailleurs embusqués sur les pentes « de Cœuilly, nos soldats se trouvent bientôt dans « une situation très critique et sont contraints de se « retirer. »

« Les défenseurs de la Maison-Rouge se lancent à

« notre poursuite, pendant qu'un bataillon prussien « du régiment n° 49, sortant du petit bois, cherche à « nous couper la retraite. Le colonel de la Monne- « raye, du 122[e], à la tête de trois compagnies de son « régiment, se précipite sur le flanc du bataillon « prussien : à peine a-t-il fait quelques pas qu'il « tombe mortellement frappé. »

« Mais les compagnies, dans un élan furieux, poursuivent leur mouvement ; elles sont bientôt rejointes par quelques mobiles et quelques hommes du 121[e], et se jettent à la baïonnette sur les prussiens qu'elles bousculent dans la Platrière. »

« Alors on vit les poméraniens du régiment n° 49 lever la crosse en l'air et se rendre prisonniers. »

« C'est ce point précis de l'épisode que M. de Neuville ressuscite dans une admirable toile aux proportions monumentales. Il a écrit là une des victoires qui nous font le plus d'honneur, si partiel qu'en ait été le retentissement.

A gauche, sur le flanc de la Platrière aux murs éventrés, soldats de ligne et mobiles se précipitent avec une *furia* toute française : à côté sur le devant de la construction, un groupe de soldats prêts à tirer. A droite, en un pli de terrain, d'autres soldats, debouts, dont la plupart sont blessés, et, dans le fond, un officier ennemi faisant de la main signe de cesser le feu, tandis que derrière lui, se pressent ses hommes dont on voit les crosses levées dans la poussière et la fumée. Au premier plan, à gauche, un mobile qui vient d'être blessé au front, puis, couchés sur le sol, des cadavres et d'autres blessés qui se raidissent en un dernier effort, et semblent comprendre qu'un rayon de victoire vient éclairer leur agonie !

Le *Cimetière de Saint-Privat* (18 août 1870) et le *Porteur de dépêches* (septembre 1870) exposés au Salon de 1881, valent à l'artiste sa nomination d'officier de la Légion d'honneur. « Ces deux compositions sont au moins égales à leurs aînées par la tournure altière qu'elles affectent. Leur succès, l'angoisse qu'elles ont produite sur des milliers de spectateurs, l'enthou-

siasme qu'elles ont soulevé dispensent de s'y attarder longtemps. Pourtant, ajoute M. Montrosier, il nous paraît utile de raconter les difficultés qu'a eues l'auteur pour les reconstituer sur des documents pris sur place. »

« Depuis longtemps, M. de Neuville voulait exécuter son travail et glorifier ainsi un des plus beaux faits de la campagne 1870-71, mais il ne pouvait obtenir de l'ambassade allemande l'autorisation nécessaire pour visiter le champ de bataille et surtout pour y faire des esquisses. Il partit donc à ses risques et périls et alla tout d'abord à Metz, où il séjourna quelques jours et où il put croquer sur le vif les officiers allemands au milieu desquels il se trouvait. Il alla ensuite se loger dans une auberge à Sainte-Marie-aux-Chênes et de là entreprit ses recherches, poussa jusqu'à Saint-Privat, toujours questionnant, dessinant, remplissant ses carnets de notes. Ce manège inspira des soupçons aux gendarmes allemands, qui le filèrent, et un beau jour on vint pour l'arrêter et pour saisir tous ses matériaux. Il put heureusement s'échapper, et c'est ainsi que la peinture militaire compte deux belles pages de plus. »

Les peintres de bataille se plaisent généralement aux allures militaires ; Horace Vernet semblait être un officier ; sanglé qu'il était, dans sa redingote à plis, le buste bien cambré, portant la barbiche, comme c'était alors la mode ; Deneuville lui aussi avait bien l'allure militaire, et lorsqu'il revint d'étudier les champs de bataille de Metz pour son tableau *Le cimetière de Saint-Privat*, un douanier devant lequel il allait ouvrir sa valise dit, en portant militairement la main à sa casquette : on ne visite pas les bagages de Messieurs les officiers.

Mais il est encore d'autres tableaux peu connus à Paris, et qui remuèrent le peuple anglais ; ainsi, certains épisodes de la guerre contre les zoulous : la

Défense de Rorke' s Drift et *Mort pour le drapeau*. La reine Victoria se fit apporter le premier de ces tableaux et, charmée, en commanda un à l'artiste.

Chez de Neuville, tout se résume en un mot, l'entrain, et avec cela une activité prodigieuse. M. Gœtschy, dans l'excellente notice qui sert d'introduction au catalogue premier de la vente qui eût lieu les 5 et 6 mai 1886, dit : La série toute entière de ses tableaux — je parle de ceux-là surtout qui l'ont rendu fameux — tient entre ces deux dates : 1872, le *Bivouac devant le Bourget* — 1885, le *Parlementaire*. Or, m'est avis qu'en ces treize années, il n'a pas moins de trois cents œuvres, y compris, s'entend, le Panorama de *Rézonville* et celui de *Champigny*. Le chiffre a son éloquence !

« Le hasard me fournit un jour, continue M. Gœtschy, l'occasion de constater combien son ardeur était grande et son activité grande aussi. C'était à l'été de 1881, quelques jours après qu'avait paru dans l'*Officiel*, le décret qui lui conférait le grade d'officier de la Légion d'honneur. Ayant décidé de convier quelques intimes à fêter, avec lui, cette distinction nouvelle, il voulut bien m'inviter en cette qualité. »

« C'était à la fin de juillet, la température était pesante, et le ciel chargé d'orage. Au moment où nous nous disposions à quitter le restaurant de la Cascade, où le dîner s'était donné, la pluie se prit à tomber si violemment que nous dûmes regagner notre salon en hâte, et attendre que le ciel se fût éclairci. L'éclaircie ne se produisant pas, il fallût bien se décider à partir. De Neuville, en ce temps là, passait la belle saison dans une villa qu'il avait louée entre Suresnes et Saint-Cloud, sur les bords de la Seine. Il m'offrit l'hospitalité, que j'acceptai. »

« Nous nous couchâmes à trois heures du matin environ. Il était six heures à peine, on me réveille,

et qui vois-je ? de Neuville botté, coiffé, ganté, m'annonçant que sa voiture était prête et qu'il était temps d'aller travailler. »

« Il suffisait d'ailleurs, qu'on le sût à Paris, pour être assuré de le rencontrer dans son hôtel n° 89 du boulevard Pereire devant son chevalet, furieusement occupé à « quelque chose de nouveau ». Ce quelque chose de nouveau qui devait s'appeler plus tard d'un nom de tableau glorieux : le *Combat sur la voie ferrée*, le *Bourget*, *Saint-Privat*, *Villersexel*, la *Porte de Longboyau*, les *Dernières cartouches*, avec lesquelles il avait fondé sa renommée, le *Parlementaire*, où s'est dépensé pour la dernière fois, son incomparable talent de peintre militaire. »

« Il vivait retiré, tout à son labeur, heureux de goûter, sa journée finie, les douceurs reposantes du chez soi, ayant fait deux parts de sa vie, et les consacrant du même cœur, l'une à son art, l'autre à celle qui fut la compagne dévouée de ses mauvais et de ses bons jours, son conseiller le meilleur et le plus sûr, sa plus fidèle et sa plus chère affection. »

Deneuville, ainsi que le peintre Hamon, « avait épousé une amie des mauvais jours ; tout lui était bleu et rose, dit Alphonse Karr ; c'est là, c'est derrière ce bonheur que la mort s'était embusquée et l'attendait. »

M. Paul Déroulède a dit au lendemain de sa mort :

« La peinture d'histoire a fait cette semaine une grande perte.

« La France perd en lui un artiste sans pareil ; nous perdons, nous tous qui l'avons connu et aimé, un camarade et un compagnon d'une cordialité toujours vivace et généreuse.

« Il est vraiment mort jeune, cet être ardent et sincère en qui la vie n'avait rien éteint jusqu'au jour où l'odieuse maladie qui l'a emporté est venue le frapper.

« Il avait conservé toutes les bontés, toutes les

tendresses et tous les emportements de la jeunesse.

« La fougue qui éclate dans ses œuvres, il l'apportait aussi dans ses attachements ou dans ses aversions, et encore celles-là étaient-elles passagères, tandis que rien n'a jamais lassé son cœur.

« Nous ne nous sommes connus qu'au lendemain de la guerre, et dès la première poignée de main, les sympathies qui nous attiraient l'un vers l'autre, s'étaient nouées en amitié solide.

« Il m'a souvent raconté la misère de ses débuts, ses dessins vendus au jour le jour, pour un morceau de pain ; puis les succès de ses premiers tableaux, en dépit de ce reproche incessamment jeté : ce n'est qu'un dessinateur !

« Étrange mot d'ordre qui semblait vouloir condamner à ne jamais manier le pinceau celui dont le crayon même peignait déjà.

« Car nul, même Doré n'a su mieux que de Neuville colorer ses moindres croquis, leur donner non pas seulement le geste et la tournure, mais la note et le ton, la lumière et le relief. Et toutes ces qualités de son crayon, il les retrouvait sur sa palette.

« Quelle intensité de vie ! Quelle réelle animation des êtres ! Quelle admirable composition des groupes et des sites, du tableau et des personnages !

« De toutes les vérités qui animent une toile, il possédait la plus rare ; la vérité de l'expression.

« Tout parle dans ses œuvres, tout marche et tout combat.

« Il a puissamment su rendre, dans tous ses tableaux de bataille, l'idée glorieuse du danger.

« C'est en quoi ce grand consolateur a si bien honoré nos défaites. Il a fait comprendre et voir que le triomphe prussien n'a jamais été que la victoire du nombre et qu'il suffirait d'une inégalité moins écrasante pour rétablir nos destins.

« Il a démontré l'héroïsme inutile, mais sublime, de nos soldats et de nos chefs.

« Sans exagération, sans forfanterie, avec un sentiment exact et poignant de nos efforts, il a célébré nos courages, relevé nos cœurs.

« Ses tableaux militaires sont comme autant d'admirables ex-voto suspendus aux murs du temple de la Patrie, en remerciement des miracles d'énergie qui ont sauvé l'Honneur.

« Aussi est-ce vraiment une bonne œuvre nationale que sa fière œuvre artistique.

« Cette tâche patriotique et bienfaisante, je suis sûr qu'il n'a pas été seul à l'accomplir ; je crois même et j'espère qu'elle sera continuée par les autres dans la mesure des forces de chacun. Mais que Detaille me pardonne, qu'ils me pardonnent aussi tous ces jeunes peintres de talent, qui sont les élèves ou les seconds, de l'un ou de l'autre de ces deux maîtres, je ne veux, dans ce jour de deuil, rien regarder que de Neuville, rien louer que son œuvre.

« Mon admiration pour lui a commencé avec cette page si heureusement populaire la dernière cartouche ; elle a continué depuis, s'accroissant toujours à chacune de ses merveilleuses évocations ineffaçables et inoubliables : le *Combat sur la voie ferrée*, la *Prise d'une maison crénelée*, le *Cimetière de Saint-Privat*, la *Défense du Bourget*, l'admirable épisode du *Four à chaux*, dans le panorama de Champigny.

« Je ne cite là que quelques toiles préférées, ce qui ne dit pas que je n'aime pas les autres ou que je les oublie.

« Son dernier tableau, l'un des plus beaux peut-être qui ait dû la vie à cette main créatrice, inerte maintenant, représente l'entrée d'un parlementaire prussien dans une ville en ruines.

« L'ennemi s'avance, les yeux bandés, au milieu

des soldats français qui le conduisent ; à gauche, auprès d'une casemate à demi effondrée, un vieux garde-national en faction, tout transi de froid, la tête enveloppée d'un foulard sous son képi déformé, regarde tristement passer le vainqueur. Mais de l'autre côté de la rue, voici que se dresse toute frémissante de douleur et de haine une femme du peuple vêtue de deuil ; elle serre contre elle son fils orphelin.

« Sa bouche crie l'anathème contre le meurtrier ; elle tend vers lui son poing chargé de colère et de malédictions.

« Rien de plus poignant que ce geste, rien de plus saintement farouche que ce jeune visage enfiévré d'indignation. Cette figure vengeresse est d'une telle puissance d'expression que la grandeur du sentiment grandit la scène.

« Ce n'est plus une Française qui souffre et qui s'indigne au passage d'un Prussien, c'est la France elle-même, la France en deuil et en larmes, veuve du Pays perdu, qui maudit l'Allemagne conquérante et qui la voue à l'incessante exécration des siens jusqu'au jour prédit de la réparation et de la vengeance.

« Alphonse de Neuville avait, comme Edouard Detaille, vaillamment fait son devoir de soldat pendant la campagne de 1870. Il suffit de voir ce tableau pour s'en convaincre.

« Je ne crois pas que personne ait mieux connu l'armée, qu'aucun l'ait aimée davantage, que qui que ce soit en ait plus éloquemment parlé.

« Il était par excellence le peintre de la bravoure et du fait d'armes.

« Il meurt en pleine célébrité, en plein talent, en pleine sève.

« Rien n'aura manqué à sa jeune gloire que la gloire même de sa Nation.

« Quels chefs-d'œuvre éclatants nos drapeaux victorieux n'eussent-ils pas inspirés à ce patriote qui a si vigoureusement réhabilité nos soldats vaincus ! »

C'est bien à Deneuville que peut s'appliquer cette pensée d'Alphonse Karr : ce que je trouve de plus heureux pour un artiste en tout genre, c'est être soi, et produire une œuvre qui, si vous n'aviez pas existé ne serait pas née.

SALONS :

1859. Deneuville, Alphonse-Marie, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), élève de M. Picot, rue de Breda, 26.

841 *Siège de Sébastopol ;* assaut du 18 juin 1855, quatre heures du matin.

Le 5e bataillon de chasseurs (commandant Garnier), tête d'attaque de la colonne d'Autemarre, après avoir enlevé la batterie Gervais à la baïonnette et envahi le faubourg de la Karabelnaïa, se maintient dans les positions ennemies, sous le feu croisé de Malakoff, des forts du Nord et des vaisseaux embossés dans la rade. Il est soutenu par une fraction du 19e de ligne (colonel Monèque). Décimés par la mitraille, pressés de tous côtés par les colonnes russes débouchant du faubourg, les chasseurs défendent pied à pied le terrain. A leur tête, le commandant Garnier reçoit trois blessures et voit tomber autour de lui tous ses officiers. Le 5e bataillon opéra sa retraite par le ravin de Karabelnaïa.

842 *Siège de Sébastopol ;* assaut du 18 juillet 1855.

1861. de Neuville, même adresse. Méd. 3e cl. (histoire) 1859.

851 *Chasseurs à pied de la garde impériale à la tranchée ;* siège de Sébastopol.

1864. Neuville, Alphonse de, Méd. 3e cl. 1859, méd. 2e cl. 1861. Ex.Boulevard du Temple, 35.

1429 *Episode de la bataille de Magenta.* (T. h. 236c, l. 354c).

Signé à gauche : A. DE NEUVILLE 1864.

Les chasseurs à pied de la garde et le 2e régiment de zouaves, lancés sur le village de Magenta, en délogent l'ennemi après un combat acharné de rue en rue, de maison en maison.

« Quelle vérité saisissante dans les types et les mouvements de ces hommes, ivres de l'enthousiasme que promet la victoire ! dit M. Jean Rousseau ; comme ils s'élancent et comme ils se culbutent ! Quelle figure terrible que celle de ce chasseur qui se renverse en arrière, les deux mains sur ses yeux, aveuglé par un coup de feu qui lui a couvert le visage de sang ! Un joli et frappant détail, qui semble pris sur nature, ce sont toutes ces fumées et tous ces éclairs qui traversent la toile et qui partent on ne sait d'où. On croit entendre le pif ! paf ! des coups de feu. » *(L'Univers illustré).*

Ce tableau, au musée de Saint-Omer, est accompagné de l'autographe suivant :

« Mon cher capitaine, vous qui étiez à Magenta,
« venez donc voir mon tableau. J'ai essayé de repro-
« duire un des épisodes de cette affaire. Vous me don-
« nerez des conseils dont j'ai grand besoin. Merci
« d'avance et bien à vous. Alph. DE NEUVILLE. »

Cet autographe prouve quel soin consciencieux l'artiste apportait à l'exécution de ses tableaux.

1865. — Même adresse.

1597 *Sentinelle avancée ;* guerre d'Italie.
1598 *Faust et Valentin.* (Gœthe, Faust).

1867. — Même adresse. Hors concours.

1134 *Combat de San-Lorenzo ;* expédition du Mexique.

Une batterie d'artillerie de la garde engage l'action en ouvrant le feu de ses six pièces sur les retranchements mexicains. L'infanterie a déposé les sacs et attend le moment de charger.

M. Armand Silvestre nous dit que « les destinées de ce tableau furent curieuses. Il fut acheté, un beau matin, par un Turc, à qui son noble maître avait donné la mission de lui acheter une figure nue. Ce

curieux ambassadeur n'en trouvant pas qui eût exactement les dimensions prescrites, se rabattit sur une toile militaire. C'est ainsi que les goûts concupiscents d'un homme de l'Orient furent déçus, et qu'un spectacle héroïque lui fut offert pour une peinture voluptueuse qu'il attendait ».

1868. — Même adresse.

1859 *Mort du général Espinasse ;* dessus de porte. (Pour le palais archiépiscopal de Bordeaux). M. de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts.

1869. — Même adresse.

1801 *Eclaireurs d'avant-garde passant une rivière ;* Crimée. (T. h. 209c, l. 332c).

Signé A. de Neuville 1869.

Ils passent une rivière sur un bateau. Un sous-lieutenant se tient debout à l'avant, pendant qu'un soldat, dans l'eau jusqu'aux genoux, tire la barque chargée de plusieurs hommes. L'un d'eux, à l'arrière, se fait un porte-voix de ses deux mains pour héler un cavalier en vedette à l'arrière-plan.

« M. Deneuville, dit M. F. de Monnecove à propos de ce tableau, s'est épris d'un goût particulier pour les chasseurs à pied, c'est tout naturel de la part d'un audomarois, séduit comme tant d'autres par l'allure vive et franche de ces merveilleux soldats qui passent tous par Saint-Omer, deviennent nos hôtes et restent nos amis ; nous l'avions vu déjà les grouper pour l'action, pour l'embuscade, pour l'assaut ; cette fois, non moins exact, non moins heureux, il nous les montre au repos, calmes, insouciants, partant pour leur rude labeur comme pour une partie de plaisir. Cette excellente toile, déjà populaire, est attachante au possible. »

Au musée de Lille. Donné par le gouvernement, 1869.

1870. — Même adresse.

2088 *Chasseur à pied ; clairon.*

2089 *Infanterie de ligne ; caporal clairon.*

Ces études très crânement peintes, écrit M. Félix de Monne-

cove, démontrent le travail consciencieux d'un artiste qui se prépare, par l'exécution des détails à la composition de l'ensemble.

1872. — Même adresse.

1169 *Bivouac devant le Bourget,* après le combat du 21 décembre 1870.

1170 *Femmes de pêcheurs sur la plage à Yport* (Seine-Inférieure).

1873. — Même adresse.

1109 *Le halage au cabestan;* Yport.

1110 *Les dernières cartouches;* défense d'une maison cernée par l'ennemi.

M. A. de Pontmartin a dit de ce tableau lors de son apparition : « Je défie l'homme le plus indifférent, l'ennemi le plus acharné du chauvinisme, de regarder sans une émotion profonde le tableau de M. de Neuville : *Les dernières cartouches.* »

Il ajoute : « Ce pathétique tableau n'est pas seulement une excellente œuvre d'art; il a une valeur historique, indépendante de ses modestes dimensions ; car les quelques types qu'il nous présente sous des traits si exacts, si saisissants, font partie essentielle de l'histoire de la guerre. J'ajoute hardiment qu'il possède une valeur morale ; car il réagit contre ce sentiment d'humiliation, de découragement et de rage stérile dont une nation comme la nôtre a peine à se défendre en se déshabituant de la victoire. » (Voir p. 86 et suiv.)

Ce tableau vaut à Alphonse Deneuville sa nomination dans la Légion d'honneur.

1874. — Même adresse.

1389 *La récolte du varech, à Yport.* Appartient à M. Chevalier.

1390 *Combat sur une voie ferrée ;* armée de la Loire, 1870-71.

Des mobiles viennent soutenir une attaque engagée par des chasseurs à pied. « Un talus, un rail, et au second plan, un taillis où nos mobiles et nos chasseurs à pied ont refoulé les prussiens. Dans cet étroit espace, tout un drame militaire, retracé

avec cette puissance de vérité et de vie dont l'artiste est coutumier. »

1875. — Même adresse.

1538 *Une surprise aux environs de Metz ;* août 1870.

« Que de poésie poignante dans ce rayon de soleil d'été qui éclaire si joyeusement à l'intérieur les débris saccagés d'un mobilier coquet, tout d'or et de soie, dans le coup de feu tiré du premier étage à travers les festons de roses grimpantes qui enguirlandent encore cette maison élégante, où s'abritait naguère le plus tranquille bonheur ! Un prussien ivre remontant de la cave, s'arrête stupéfait à la vue des trouble-fête. Un flot de vin se répand sur les objets d'art brisés, sur les brillants chiffons arrachés évidemment à la garde-robe d'une jeune femme, et le sang du combat qui interrompt l'orgie va s'y mêler ; déjà l'un des nôtres tombe frappé en pleine poitrine. »

1539 *Attaque par le feu, d'une maison barricadée et crénelée ;* armée de l'Est ; Villersexel, le 9 janvier 1871.

« Après une lutte sanglante, Villersexel était enlevé, à la fin de la journée, par les troupes du 18e corps. Fortifiés dans plusieurs maisons, les allemands n'en continuaient pas moins un feu meurtrier sur nos soldats. Ceux-ci, après avoir vainement essayé d'enfoncer les portes barricadées, coururent chercher, dans les greniers et sous les hangars, des fagots et de la paille qu'ils vinrent amonceler contre l'obstacle. Ainsi allumé, le feu se propagea rapidement. Tout ce qui restait d'allemands dans Villersexel fut tué ou pris. »

« Parmi nos peintres de scènes militaires, le premier rang appartient toujours à M. de Neuville dit encore M. Félix de Monnecove. Son grand tableau intitulé : *Attaque par le feu, d'une maison barricadée et crénelée ; armée de l'Est ; Villersexel, le 9 janvier 1871,* est incontestablement l'un des plus grands succès du Salon, et la gravure l'a rapidement popularisé. C'est bien la peinture fidèle de la rage qui saisissait nos soldats, en face de cet ennemi toujours prudent, toujours retranché, et qui se débarrassait souvent de ses adversaires avant que ceux-ci pussent le découvrir. L'ensemble de la scène est saisissant et passionné, comme tout ce qui vient de cet artiste qui sait peindre la bataille, parce que, soldat lui-même pendant nos plus

mauvais jours, il a pu l'étudier sur le vif. Son second tableau, de dimension plus restreinte, représente une *Surprise aux environs de Metz ;* il est plein de fine observation et d'entrain, l'officier français s'élance en avant avec le plus magnifique entrain, et le soldat allemand, qui s'écroule terrifié, parce qu'il ne sait où s'abriter, donne à la scène une note comique qui contraste avec le calme de deux officiers prussiens, apparaissant à une fenêtre du premier étage, et dont l'un assure son pincenez, afin de mieux ajuster ses coups de revolver. »

A ce même Salon, l'éminent artiste, M. Louis Noël, exposait un buste en bronze de son compatriote Alph. Deneuville.

1877. — Rue Legendre, 14 (Parc Monceau).

1591 *La passerelle de la gare de Styring ;* bataille de Forbach, le 6 août 1870.

Les allemands se sont emparés des bâtiments de la gare, défendue par quelques chasseurs du 3e bataillon. Les quais et la passerelle jetée sur la tranchée du chemin de fer de Sarrebruck deviennent le théâtre d'un combat acharné, où l'on se fusille à cinquante pas, les prussiens tirant par les fenêtres barricadées, les chasseurs s'embusquant derrière les wagons. Un instant, l'arrivée d'un renfort (un bataillon du 74e de ligne) permet à nos soldats de reprendre l'offensive ; mais bientôt, accablés par de nouvelles masses prussiennes, ils sont forcés de battre en retraite.

1592 *Portrait de M. Paul Deroulède.*

1881. — Même adresse.

1723 *Le cimetière de Saint-Privat* (18 août 1870).

Le maréchal Canrobert (6e corps) avait résisté toute la journée avec ses 20.000 hommes et ses 66 pièces de quatre, aux 90.000 hommes de la garde royale prussienne, du 10e corps et du corps saxon. A la chute du jour, accablé de cette longue lutte, écrasé par le feu convergent de 272 pièces, débordé par sa droite, presque entouré, sans munitions, ayant vainement réclamé le secours de la garde, il était forcé d'abandonner Saint-Privat en flammes. Les débris du 9e bataillon de chas-

seurs, des 4e, 10e et 12e de ligne y étaient laissés pour protéger la retraite, en tenant jusqu'à la dernière extrémité.

Les rues, les maisons furent défendues pied à pied contre le torrent des troupes allemandes envahissant le village par toutes les issues à la fois. L'effort suprême de résistance se concentra dans le petit cimetière de l'église, au centre même du village. Et là furent pris ou tués les derniers défenseurs, cernés de toutes parts, et à bout de force et de munitions.

Mais la défaite du 6e corps seul coûtait à l'armée prussienne 10.400 hommes ; et le lendemain, le roi Guillaume télégraphiait à la reine Augusta : « Ma garde a trouvé son tombeau devant Saint-Privat. »

1724 *Un porteur de dépêches ;* Sainte-Marie-aux-Chênes, près Metz (septembre 1870). T. h. 150c, l. 200c.

Un sous-officier déguisé en paysan cherchant à pénétrer dans Metz pour y porter des dépêches, est pris par une patrouille de hussards, puis amené devant un état-major prussien, interrogé et fouillé. Un émissaire découvert était immédiatement passé par les armes. (Voir p. 89).

Ce Salon de 1881 devait être le dernier, et ses deux tableaux valent à l'artiste la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Une autre gloire lui était réservée. Sur la place Wagram s'élève la statue de Deneuville, avec ces simples lignes :

A Alphonse de Neuville
1836 — 1885
l'armée, ses admirateurs, ses amis.

C'est ainsi que l'on écrit l'histoire !.. Alphonse Deneuville est né en 1835.

A ce dernier Salon de Deneuville, en 1881, se trouvait, avec ses dernières œuvres, son portrait par M. Duez. Il est représenté dans son atelier, de trois quarts, tourné à droite, le bras gauche sur un tableau placé sur un chevalet ; la main droite appuyée sur la hanche, tient un pinceau.

Pour Alphonse Deneuville, comme pour Léon Belly

et pour François Chifflart. l'exposition centennale de l'art français, en **1889**, donnait l'occasion de voir à nouveau quelques-unes de ses œuvres :

534 *La batterie d'artillerie dans la neige ;* (inachevé).

535 *Le parlementaire ;* (inachevé).

536 *Le grenier de Champigny.*

Ces trois tableaux étaient la propriété de Madame veuve Alph. Deneuville.

537 *Les dernières cartouches,* Salon 1873, appartenait à M. C.-J. Lefebvre.

Dans la section des dessins et des aquarelles se trouvaient onze dessins et trois aquarelles, 457 à 466, reproduisant divers types militaires et des fragments de ses grands tableaux.

Dans celle de la gravure, Alphonse Deneuville était encore représenté par six illustrations pour l'*Histoire de France* racontée à mes petits-enfants, n° 391 ; illustrations qui appartenaient à sa veuve.

L'exposition universelle de **1900** a vu réapparaître aussi, avec deux tableaux de Léon Belly et un dessin de François Chifflart, deux tableaux de Deneuville :

510 *La passerelle de Styring,* bataille de Forbach, le 6 août 1870, esquisse appartenant au musée de Péronne.

511 *Le cimetière de Saint-Privat,* le 18 août 1870, qui appartenait à M. Bessonneau. Ce tableau qui a été exposé à Saint-Omer, lors du Concours régional en 1884, se trouve actuellement au musée du Louvre.

1213 *Le mot d'ordre;* aquarelle.

M. Gœtschy a publié, sous ce titre : *Les jeunes peintres militaires,* (Paris 1878), une très intéressante notice qu'accompagnent quelques superbes reproductions des œuvres d'Alphonse Deneuville.

Cette notice est complétée par un autographe suivi d'un *Catalogue des œuvres de de Neuville.*

« Je vous envoie, mon cher Gœtschy, le catalogue

« de mes œuvres, autant que j'ai pu les retrouver.
« Il y a dans le nombre beaucoup de petits tableaux
« à un ou deux personnages. J'ai souligné les plus
« importants.

« Je vous serre cordialement la main et suis bien
« à vous. Votre dévoué A. DE NEUVILLE ».

CATALOGUE.

1859 *Le 5e bataillon de chasseurs à la batterie Gervais* (18 juin 1855). 3e médaille.
1860 *Garibaldi à la bataille du Volturne.*
1861 *Chasseurs à pied de la garde à la tranchée devant Sébastopol.* 2e médaille.
1862 *Un rendez-vous de chasseurs dans la forêt de La Neuville.*
1863 *Une sentinelle avancée.*
Faust et Valentin.
1864 *Les chasseurs à pied de la garde et le 2e zouaves dans les rues de Magenta* (bataille de Magenta).
1865 *Mort du général Espinasse à Magenta.*
1867 *Bataille de San-Lorenzo.*
1869 *Chasseurs à pied traversant la Tchernaïa. (Eclaireurs d'avant-garde).*
1870 *Chasseur à pied* (clairon).
Infanterie de ligne (clairon).
1871 *Intérieur d'une chaumière à Yport.*
Une jeune fille au puits.
Une lessiveuse.
Femmes d'Yport attendant sur la plage le retour des pêcheurs.
Le puits de la Place d'Yport.
Un jeune mendiant.
Un plat de poissons.
La promenade du soir dans une ville de province.
1872 *Bivouac devant le Bourget après le combat du 27 décembre 1870.*
Bateaux sur la grève au soleil.

Entrée d'une ruelle à Yport.
Un cabestan.
Une plage à l'heure du bain.
Le calvaire d'Yport.
Laveuses sur les rochers à mer basse.
Bateau goudronné à grand feu.
Un chemin creux.
Une plage après la pluie.
1873 *Les dernières cartouches.*
Les ramasseuses de varech.
L'escalier du port.
L'appel du mousse.
La cigarette du chasseur.
Mobile en faction.
La lessive au soleil.
Une ruelle à midi.
Cavalcade sous la falaise.
Les traînards du bataillon.
1874 *Combat sur une voie ferrée.*
Loisirs de garnison.
Une tranchée sous Paris.
Surprise aux environs de Metz.
Combat sur les toits (Floing, près Sedan).
Un pionnier prussien.
Caporal clairon de chasseurs.
Un chasseur.
Un dragon.
Trompette de dragons.
Un artilleur.
1875 *Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée* (Villersexel).
Le mot d'ordre.
Jeune mobile.
Sergent porte-fanion (Chasseurs à pied).
Sergent porte-fanion (Infanterie de ligne).
Portrait du vicomte René de S..., commandant les mobiles de la Nièvre.

Caporat de chasseurs boutonnant ses guêtres.
Volontaire d'un an (5me Dragons).
Une vieille brisque (5me Dragons).
Une politesse à l'ancien.
Le repos pendant la manœuvre.
Un sapeur de planton.
Mobile au repos.
Sentinelle perdue.
Marin dans la tranchée.
Attaque dans une rue de village en plein soleil.
Un dragon (ancienne tenue).
Chasseur à cheval (petite tenue).
Un zouave.
Un turco.
Un franc-tireur.
Un bavarois.
Sergent de zouaves.
Sapeur du génie.
Poste d'observation dans un grenier de Champigny.
Chasseur à pied essuyant sa baïonnette.
Turco sous la neige.
Un hussard (7me régiment, tenue de 1830).
Bavarois (tenue d'hiver).
Le soir de Frœschviller.
1876 *Chasseur de la garde impériale* (1er empire).
Un officier de mobiles devant la suiferie du Bourget.
Prisonniers allemands dans l'église de Villersexel, le lendemain de la bataille.
Un mobile breton.
Clairon d'infanterie de ligne.
La courte-échelle.
Un mobile parisien.
Un fantassin prussien.
Porte-fanion d'infanterie de marine.
Porte-fanion de chasseurs à pied.

La pipe du caporal.
Caporal-clairon de zouaves.
L'escalade.
Un renseignement.
Un poste dangereux.
1877 *La passerelle de l'usine de Styring.*
Surprise au petit jour.
Sapeur de chasseurs à pied.
Un tambour.
Un sapeur de la ligne.
Clairon d'infanterie de marine.
Caporal-clairon (Chasseurs à pied).
Portrait de M. P. Deroulède.
Clairons au repos.
Un trompette de hussards.
Chasseurs à pied faisant l'exercice.
Une vedette de hussards.
Pose d'une sentinelle avancée.
Un officier de uhlans.
Un officier d'Etat-major.
Portrait de M. Georges Berthaut, officier d'ordonnance du duc d'Aumale.
Qui vive?
Un courrier intercepté (estafette de uhlans arrêtée par des francs-tireurs).
De Montbéliard à Strasbourg — en route pour les prisons allemandes.
Une sentinelle avancée indique sa route à un officier d'Etat-major.
Une visite d'un général aux avant-postes (en voie d'exécution).

Cette liste, déjà considérable, est loin d'être complète puisqu'elle s'arrête à l'année 1877. Parmi les tableaux, à signaler jusqu'au décès du maître en 1885, il en est un entre autres qui devait figurer à l'exposition de 1884 : *M. de Carayon à la tête de ses mobiles* et qui n'y a point paru.

A la suite de son compte-rendu du Salon de 1882, M. F. de Monnecove donne ainsi la description du *Panorama de la bataille de Champigny.*

« Quand on a traversé le couloir sombre, qui a pour but de reposer les yeux de la lumière extérieure et de les préparer au spectacle qui les attend sur l'observatoire du panorama, on arrive au diorama qui représente l'intérieur d'une maison de Champigny, sur la place de la Pompe, pendant la nuit, entre les deux journées de la bataille, d'après un dessin de M. Alphonse de Neuville, extrait du livre « *A coups de fusil,* » que M. Ernest Lépine a publié sous le pseudonyme de Quatrelles.

« Puis on monte quelques marches, on se trouve sur la plate-forme, et on éprouve un véritable éblouissement. Tout autour de soi, on découvre la magnifique région arrosée par la Marne et que limitent à l'horizon Paris, le Mont-Valérien, la redoute de Saint-Maur, les villages de la Varenne et de Sucy, les hauteurs de Chennevières, de Cœuilly et de Villiers, le plateau d'Avron, les forts de Rosny et de Nogent, le donjon de Vincennes. C'est au milieu d'un paysage plein de variété et brossé de main de maître que se déroulent les épisodes de la bataille.

« Le spectateur est placé sur le Plateau du Signal, presque à l'aile droite de l'armée française.

« En regardant Paris, on a sur la gauche la partie peinte par M. Alphonse de Neuville.

« Au pied du plateau, dans la direction de Paris, on voit la plaine de Poulangis, avec les réserves françaises et les batteries de soutien qui canonnent les positions prussiennes.

« Le village près du spectateur est Champigny, enlevé le 30 novembre aux allemands. Par-dessus les toits, à travers les arbres, on voit briller les eaux de la Marne; au delà, est la presqu'île de Saint-Maur.

« En ce moment Champigny est le théâtre d'une lutte acharnée. Les wurtembergeois l'avaient brusquement envahi le matin à la faveur du brouillard, et presque entièrement repris, mais nos soldats ramenés par leurs officiers avaient bientôt reconquis la moitié du village [illegible] attaque faite par [illegible] des coins de rue [illegible] de toutes parts.

« Le [illegible]

voisines ; nous tenons également la chaussée du pont ; là, des soldats du 113e, abrités derrière leurs sacs placés sur le parapet, répondent aux tirailleurs prussiens, embusqués dans quelques maisons très rapprochées et dans la tranchée qu'on voit dans la prairie, non loin du pont.

« Dans l'intérieur du village combattent le 35e, le 42e et le 114e (division Faron) ; nos fantassins cheminent à la sape de maison en maison.

« Sur le flanc de Champigny on voit un petit jardin avec ses murs crénelés, d'où jaillissent des coups de feu. Cet enclos a joué un grand rôle dans la défense. Le matin, au moment de l'irruption des allemands, une quarantaine d'hommes, dont trois officiers, s'y étaient jetés ; depuis lors leur fusillade avait empêché la marche en avant de l'ennemi, et, bien qu'exposés au feu plongeant du Parc en pointe et de la Platrière, ils luttèrent ainsi jusqu'à deux heures. Alors, réduits de moitié, à bout de munitions, ne pouvant percer le mur d'arrière, faute d'outils, ils se jetèrent hors de l'enclos par la rue des Roches qu'enfilait le feu des allemands ; plusieurs tombèrent frappés à mort, et les survivants allèrent continuer la lutte dans les maisons de la rue du Pont.

« Dans la petite plaine entre Champigny et le pied du plateau que domine l'observatoire, on aperçoit les débris de la lutte du matin. Plus près, des fantassins et quelques mobiles reprennent l'offensive ; on les voit passer par les brèches et franchir les murs des jardins, pour se joindre à la colonne qui, venant du Plateau du Signal, aborde la Platrière dont les murs noirs se pressent tout près du spectateur.

« Là, on se bat sur des tas de charbon, sur des amas de pierre à chaux. Un bataillon prussien sortant d'un petit bois qu'on voit derrière la grande maison de la Platrière s'est avancé contre les carrières, et avait été refoulé par trois compagnies du 122e, conduites par le colonel de la Monneraye et le commandant Aillery. La majeure partie était rentrée dans le bois, mais cinquante poméraniens du régiment no 49 avaient été acculés au mur à pic de la Platrière ; on les voit qui demandent à se rendre. (Voir pp. 91, 92.)

« Plus près, le capitaine adjudant-major Forest-Defaye, du 122e, mortellement frappé, vient de rouler aux pieds de son cheval.

« A gauche de la Platrière, on ramasse des prisonniers réfu-

giés derrière des charrettes, et déjà nos tirailleurs répondent au feu des allemands, embusqués dans le chemin creux de la Platrière et dans le petit bois.

« Au premier plan est un fantassin blessé qui tend ses cartouches à un mobile.

« Là finit la portion du panorama exécutée par M. Alphonse de Neuville ; il a peint le fantassin blessé ; le clairon de mobiles est de M. Detaille ; on distingue les signatures des deux auteurs. »

« Notre regretté compatriote, Alphonse de Neuville, dit encore M. Félix de Monnecove à propos du Salon de 1887, revit dans les manifestations artistiques de cette année ; une vaste toile circulaire reproduit, au Panorama national, situé à Paris, rue de Berri, n° 5, la fin de la *Bataille de Rezonville* (Gravelotte), livrée sous Metz, le 16 août 1870 ; il en a peint la moitié, le reste est l'œuvre de M. Édouard Detaille.

« Le spectateur placé au nord de Rezonville, sur le chemin de Villers-au-Bois, est au point de jonction de la garde impériale (général Bourbaki) et du 6e corps (maréchal Canrobert).

« Il est sept heures du soir ; le feu de la mousqueterie s'éteint lentement de part et d'autre ; l'action paraît terminée, bien que la droite prussienne vienne de recevoir un nouveau renfort par l'arrivée de la 25e division hessoise du 19e corps (Manstein). L'artillerie de la garde impériale et les batteries du 6e corps français continuent néanmoins à canonner les positions allemandes et à inquiéter les ralliements de leurs troupes de première ligne.

« La partie exécutée par Alphonse de Neuville commence à l'endroit où l'on aperçoit à l'horizon, la route bordée de peupliers qui part de Gravelotte et qui se dirige vers Conflans. C'est par cette route que l'empereur Napoléon s'est éloigné le matin, se dirigeant sur Verdun, afin de rejoindre l'armée commandée par le maréchal de Mac-Mahon.

« A la gauche des cuirassiers de la garde impériale et, près du spectateur, des dragons, le fusil sur la cuisse, gardent un groupe de prisonniers allemands. Dans ce groupe on distingue des cuirassiers du régiment n° 7 (cuirassiers de Magdebourg), des uhlans du régiment n° 16 (uhlans de l'Almark), des hussards rouges du régiment n° 3 (hussards de Brandebourg), et des

fantassins. — D'autres dragons gardent des chevaux allemands, près d'un lavoir où l'on a établi une ambulance.

« Au-dessus du lavoir, sur une croupe arrondie, sont les lignes de la cavalerie française, division de Forton (brigade Murat, 1er et 9e dragons ; brigade de Grammont, 7e et 10e cuirassiers). -- Des dragons de cette division ont ramassé les lances des uhlans dispersés, et l'on aperçoit à l'horizon flotter les banderolles noires et blanches de ces trophées.

« La route qui conduit à Villers-au-Bois est jonchée de cadavres de cavaliers allemands. Sur ce chemin, en effet, est venue se terminer la charge célèbre du 7e cuirassiers allemands et du 16e uhlans. Des quatre escadrons de ces régiments on ne put en reformer qu'un seul. Les cuirassiers avaient perdu 7 officiers, 189 hommes et 209 chevaux ; les uhlans, 9 officiers, 174 hommes et 200 chevaux. — Cette charge, dirigée par le général de Bredow, est célèbre en Allemagne sous le nom de « Chevauchée de la mort ».

« En avant de sa brigade se trouve le général prince Joachim Murat, celui-là même auquel le conseil d'Etat, reformant une décision illégale, vient de rendre son grade. Plus loin dans la plaine, le général de Forton, le colonel Durand de Villers et les pelotons d'escorte.

« Le régiment des zouaves de la garde impériale, de la brigade Jeanningros (division Picard), a été placée par le général Bourbaki en soutien des batteries d'artillerie de la même garde.

« Des zouaves, des artilleurs blessés se dirigent vers les ambulances.

« Au premier plan, un officier de chasseurs à pied, blessé à la tête, appuyé sur son ordonnance, serre la main à un officier de dragons et à un officier d'état-major.

« On aperçoit à l'horizon les fumées de la bataille qui s'étend en diagonale sur Mars-la-Tour et la ferme de Greyère, point extrême de la droite de l'armée française.

« Il convient de le rappeler, le soir, vers 8 heures, les allemands essayèrent une nouvelle attaque sur Rezonville. La garde impériale les repoussa aisément cette fois et bientôt tout se taisait sur ce vaste champ de bataille.

« La perte des français en tués, blessés ou disparus s'élevait à seize mille neuf cent soixante hommes ; celle de l'armée allemande à près de quinze mille huit cents.

« Les brillantes qualités de notre grand peintre militaire se

retrouvent toutes dans cette composition magistrale et saisissante, avec la sincérité de reproduction et la fougue d'exécution qui lui étaient familières. »

Alphonse Deneuville faisait partie de la Société des aquarellistes français et les expositions de cette Société eurent aussi leur part de ses productions.

En 1883, figuraient trois esquisses pour le panorama de la *Bataille de Champigny.*

En 1885 :

1 *Destruction du télégraphe dans un port de Normandie* (Etretat) *par des hussards prussiens* (1870-71) ; aquarelle sur toile.

« Si vous rétablissez ce que nous détruisons là, dit l'officier allemand, (en s'adressant au maire d'Etretat et au curé) le village brûlé, et dix mille francs d'amende. »

2 *Devant Belfort ;* aquarelle faite pour le numéro illustré du *Figaro.* Appartient à M. Donatis.

3 *Cuirassiers allemands, régiment n° 7. Officier, tenue de guerre.* Appartient à Mme H. Roger Jourdain.

4 *Un artilleur de 1870.* Appartient à M. Raymond Duez.

5 *Hussards. Brigadier, tenue d'été.*

6 *Dragon en vedette.* Appartient à M. Bailly, président de la Société des Artistes français.

D'une activité qui ne s'est jamais démentie, Alphonse Deneuville a illustré un grand nombre de publications ; il n'est guère possible d'en donner la nomenclature complète.

L'histoire de France, jusqu'en 1789, par M. Guizot, de 1789 à 1843 par Mme de Witt née Guizot, comprend sept volumes qui sont illustrés de 615 gravures.

A coups de fusil par Quatrelles, trente dessins parmi lesquels, page 117, le curé de Saint-Charlemagne sous les traits de l'abbé Monteuuis doyen de Guînes, dont le portrait original est la propriété de Mme Lengaigne-Deneuville. Ce portrait est reproduit en tête du volume : *Vie et poésies de l'abbé Monteuuis.*

Entrée d'une ruelle à Yport.
Un cabestan.
Une plage à l'heure du bain.
Le calvaire d'Yport.
Laveuses sur les rochers à mer basse.
Bateau goudronné à grand feu.
Un chemin creux.
Une plage après la pluie.
1873 *Les dernières cartouches.*
Les ramasseuses de varech.
L'escalier du port.
L'appel du mousse.
La cigarette du chasseur.
Mobile en faction.
La lessive au soleil.
Une ruelle à midi.
Cavalcade sous la falaise.
Les traînards du bataillon.
1874 *Combat sur une voie ferrée.*
Loisirs de garnison.
Une tranchée sous Paris.
Surprise aux environs de Metz.
Combat sur les toits (Floing, près Sedan).
Un pionnier prussien.
Caporal clairon de chasseurs.
Un chasseur.
Un dragon.
Trompette de dragons.
Un artilleur.
1875 *Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée* (Villersexel).
Le mot d'ordre.
Jeune mobile.
Sergent porte-fanion (Chasseurs à pied).
Sergent porte-fanion (Infanterie de ligne).
Portrait du vicomte René de S..., commandant les mobiles de la Nièvre.

Caporat de chasseurs boutonnant ses guêtres.
Volontaire d'un an (5me Dragons).
Une vieille brisque (5me Dragons).
Une politesse à l'ancien.
Le repos pendant la manœuvre.
Un sapeur de planton.
Mobile au repos.
Sentinelle perdue.
Marin dans la tranchée.
Attaque dans une rue de village en plein soleil.
Un dragon (ancienne tenue).
Chasseur à cheval (petite tenue).
Un zouave.
Un turco.
Un franc-tireur.
Un bavarois.
Sergent de zouaves.
Sapeur du génie.
Poste d'observation dans un grenier de Champigny.
Chasseur à pied essuyant sa baïonnette.
Turco sous la neige.
Un hussard (7me régiment, tenue de 1830).
Bavarois (tenue d'hiver).
Le soir de Frœschviller.
1876 *Chasseur de la garde impériale* (1er empire).
Un officier de mobiles devant la suiferie du Bourget.
Prisonniers allemands dans l'église de Villersexel, le lendemain de la bataille.
Un mobile breton.
Clairon d'infanterie de ligne.
La courte-échelle.
Un mobile parisien.
Un fantassin prussien.
Porte-fanion d'infanterie de marine.
Porte-fanion de chasseurs à pied.

La pipe du caporal.
Caporal-clairon de zouaves.
L'escalade.
Un renseignement.
Un poste dangereux.
1877 *La passerelle de l'usine de Styring.*
Surprise au petit jour.
Sapeur de chasseurs à pied.
Un tambour.
Un sapeur de la ligne.
Clairon d'infanterie de marine.
Caporal-clairon (Chasseurs à pied).
Portrait de M. P. Deroulède.
Clairons au repos.
Un trompette de hussards.
Chasseurs à pied faisant l'exercice.
Une vedette de hussards.
Pose d'une sentinelle avancée.
Un officier de uhlans.
Un officier d'Etat-major.
Portrait de M. Georges Berthaut, officier d'ordonnance du duc d'Aumale.
Qui vive?
Un courrier intercepté (estafette de uhlans arrêtée par des francs-tireurs).
De Montbéliard à Strasbourg — en route pour les prisons allemandes.
Une sentinelle avancée indique sa route à un officier d'Etat-major.
Une visite d'un général aux avant-postes (en voie d'exécution).

Cette liste, déjà considérable, est loin d'être complète puisqu'elle s'arrête à l'année 1877. Parmi les tableaux, à signaler jusqu'au décès du maître en 1885, il en est un entre autres qui devait figurer à l'exposition de 1884 : *M. de Carayon à la tête de ses mobiles* et qui n'y a point paru.

A la suite de son compte-rendu du Salon de 1882, M. F. de Monnecove donne ainsi la description du *Panorama de la bataille de Champigny.*

« Quand on a traversé le couloir sombre, qui a pour but de reposer les yeux de la lumière extérieure et de les préparer au spectacle qui les attend sur l'observatoire du panorama, on arrive au diorama qui représente l'intérieur d'une maison de Champigny, sur la place de la Pompe, pendant la nuit, entre les deux journées de la bataille, d'après un dessin de M. Alphonse de Neuville, extrait du livre « *A coups de fusil,* » que M. Ernest Lépine a publié sous le pseudonyme de Quatrelles.

« Puis on monte quelques marches, on se trouve sur la plateforme, et on éprouve un véritable éblouissement. Tout autour de soi, on découvre la magnifique région arrosée par la Marne et que limitent à l'horizon Paris, le Mont-Valérien, la redoute de Saint-Maur, les villages de la Varenne et de Sucy, les hauteurs de Chennevières, de Cœuilly et de Villiers, le plateau d'Avron, les forts de Rosny et de Nogent, le donjon de Vincennes. C'est au milieu d'un paysage plein de variété et brossé de main de maître que se déroulent les épisodes de la bataille.

« Le spectateur est placé sur le Plateau du Signal, presque à l'aile droite de l'armée française.

« En regardant Paris, on a sur la gauche la partie peinte par M. Alphonse de Neuville.

« Au pied du plateau, dans la direction de Paris, on voit la plaine de Poulangis, avec les réserves françaises et les batteries de soutien qui canonnent les positions prussiennes.

« Le village près du spectateur est Champigny, enlevé le 30 novembre aux allemands. Par-dessus les toits, à travers les arbres, on voit briller les eaux de la Marne ; au delà, est la presqu'île de Saint-Maur.

« En ce moment Champigny est le théâtre d'une lutte acharnée. Les wurtembergeois l'avaient brusquement envahi le matin à la faveur du brouillard, et presqu'entièrement repris ; mais nos soldats ramenés par leurs officiers avaient bientôt reconquis la moitié du village. Ils avaient même repoussé une deuxième attaque faite par les poméraniens. Des meurtrières, du clocher, des coins de rues, des vergers, les coups de feu se croisent de toutes parts.

« Le clocher nous appartient ainsi que quelques maisons

voisines ; nous tenons également la chaussée du pont ; là, des soldats du 113e, abrités derrière leurs sacs placés sur le parapet, répondent aux tirailleurs prussiens, embusqués dans quelques maisons très rapprochées et dans la tranchée qu'on voit dans la prairie, non loin du pont.

« Dans l'intérieur du village combattent le 35e, le 42e et le 114e (division Faron) ; nos fantassins cheminent à la sape de maison en maison.

« Sur le flanc de Champigny on voit un petit jardin avec ses murs crénelés, d'où jaillissent des coups de feu. Cet enclos a joué un grand rôle dans la défense. Le matin, au moment de l'irruption des allemands, une quarantaine d'hommes, dont trois officiers, s'y étaient jetés ; depuis lors leur fusillade avait empêché la marche en avant de l'ennemi, et, bien qu'exposés au feu plongeant du Parc en pointe et de la Platrière, ils luttèrent ainsi jusqu'à deux heures. Alors, réduits de moitié, à bout de munitions, ne pouvant percer le mur d'arrière, faute d'outils, ils se jetèrent hors de l'enclos par la rue des Roches qu'enfilait le feu des allemands ; plusieurs tombèrent frappés à mort, et les survivants allèrent continuer la lutte dans les maisons de la rue du Pont.

« Dans la petite plaine entre Champigny et le pied du plateau que domine l'observatoire, on aperçoit les débris de la lutte du matin. Plus près, des fantassins et quelques mobiles reprennent l'offensive ; on les voit passer par les brèches et franchir les murs des jardins, pour se joindre à la colonne qui, venant du Plateau du Signal, aborde la Platrière dont les murs noirs se pressent tout près du spectateur.

« Là, on se bat sur des tas de charbon, sur des amas de pierre à chaux. Un bataillon prussien sortant d'un petit bois qu'on voit derrière la grande maison de la Platrière s'est avancé contre les carrières, et avait été refoulé par trois compagnies du 122e, conduites par le colonel de la Monneraye et le commandant Aillery. La majeure partie était rentrée dans le bois, mais cinquante poméraniens du régiment no 49 avaient été acculés au mur à pic de la Platrière ; on les voit qui demandent à se rendre. (Voir pp. 91, 92.)

« Plus près, le capitaine adjudant-major Forest-Defaye, du 122e, mortellement frappé, vient de rouler aux pieds de son cheval.

« A gauche de la Platrière, on ramasse des prisonniers réfu-

giés derrière des charrettes, et déjà nos tirailleurs répondent au feu des allemands, embusqués dans le chemin creux de la Platrière et dans le petit bois.

« Au premier plan est un fantassin blessé qui tend ses cartouches à un mobile.

« Là finit la portion du panorama exécutée par M. Alphonse de Neuville ; il a peint le fantassin blessé ; le clairon de mobiles est de M. Detaille ; on distingue les signatures des deux auteurs. »

« Notre regretté compatriote, Alphonse de Neuville, dit encore M. Félix de Monnecove à propos du Salon de 1887, revit dans les manifestations artistiques de cette année ; une vaste toile circulaire reproduit, au Panorama national, situé à Paris, rue de Berri, n° 5, la fin de la *Bataille de Rezonville* (Gravelotte), livrée sous Metz, le 16 août 1870 ; il en a peint la moitié, le reste est l'œuvre de M. Édouard Detaille.

« Le spectateur placé au nord de Rezonville, sur le chemin de Villers-au-Bois, est au point de jonction de la garde impériale (général Bourbaki) et du 6e corps (maréchal Canrobert).

« Il est sept heures du soir ; le feu de la mousqueterie s'éteint lentement de part et d'autre ; l'action paraît terminée, bien que la droite prussienne vienne de recevoir un nouveau renfort par l'arrivée de la 25e division hessoise du 19e corps (Manstein). L'artillerie de la garde impériale et les batteries du 6e corps français continuent néanmoins à canonner les positions allemandes et à inquiéter les ralliements de leurs troupes de première ligne.

« La partie exécutée par Alphonse de Neuville commence à l'endroit où l'on aperçoit à l'horizon, la route bordée de peupliers qui part de Gravelotte et qui se dirige vers Conflans. C'est par cette route que l'empereur Napoléon s'est éloigné le matin, se dirigeant sur Verdun, afin de rejoindre l'armée commandée par le maréchal de Mac-Mahon.

« A la gauche des cuirassiers de la garde impériale et, près du spectateur, des dragons, le fusil sur la cuisse, gardent un groupe de prisonniers allemands. Dans ce groupe on distingue des cuirassiers du régiment n° 7 (cuirassiers de Magdebourg), des uhlans du régiment n° 16 (uhlans de l'Almark), des hussards rouges du régiment n° 3 (hussards de Brandebourg), et des

8

fantassins. — D'autres dragons gardent des chevaux allemands, près d'un lavoir où l'on a établi une ambulance.

« Au-dessus du lavoir, sur une croupe arrondie, sont les lignes de la cavalerie française, division de Forton (brigade Murat, 1er et 9e dragons ; brigade de Grammont, 7e et 10e cuirassiers). — Des dragons de cette division ont ramassé les lances des uhlans dispersés, et l'on aperçoit à l'horizon flotter les banderolles noires et blanches de ces trophées.

« La route qui conduit à Villers-au-Bois est jonchée de cadavres de cavaliers allemands. Sur ce chemin, en effet, est venue se terminer la charge célèbre du 7e cuirassiers allemands et du 16e uhlans. Des quatre escadrons de ces régiments on ne put en reformer qu'un seul. Les cuirassiers avaient perdu 7 officiers, 189 hommes et 209 chevaux ; les uhlans, 9 officiers, 174 hommes et 200 chevaux. — Cette charge, dirigée par le général de Bredow, est célèbre en Allemagne sous le nom de « Chevauchée de la mort ».

« En avant de sa brigade se trouve le général prince Joachim Murat, celui-là même auquel le conseil d'Etat, reformant une décision illégale, vient de rendre son grade. Plus loin dans la plaine, le général de Forton, le colonel Durand de Villers et les pelotons d'escorte.

« Le régiment des zouaves de la garde impériale, de la brigade Jeanningros (division Picard), a été placée par le général Bourbaki en soutien des batteries d'artillerie de la même garde.

« Des zouaves, des artilleurs blessés se dirigent vers les ambulances.

« Au premier plan, un officier de chasseurs à pied, blessé à la tête, appuyé sur son ordonnance, serre la main à un officier de dragons et à un officier d'état-major.

« On aperçoit à l'horizon les fumées de la bataille qui s'étend en diagonale sur Mars-la-Tour et la ferme de Greyère, point extrême de la droite de l'armée française.

« Il convient de le rappeler, le soir, vers 8 heures, les allemands essayèrent une nouvelle attaque sur Rezonville. La garde impériale les repoussa aisément cette fois et bientôt tout se taisait sur ce vaste champ de bataille.

« La perte des français en tués, blessés ou disparus s'élevait à seize mille neuf cent soixante hommes ; celle de l'armée allemande à près de quinze mille huit cents.

« Les brillantes qualités de notre grand peintre militaire se

retrouvent toutes dans cette composition magistrale et saisissante, avec la sincérité de reproduction et la fougue d'exécution qui lui étaient familières. »

Alphonse Deneuville faisait partie de la Société des aquarellistes français et les expositions de cette Société eurent aussi leur part de ses productions.

En 1883, figuraient trois esquisses pour le panorama de la *Bataille de Champigny.*

En 1885 :

1 *Destruction du télégraphe dans un port de Normandie* (Etretat) *par des hussards prussiens* (1870-71) ; aquarelle sur toile.

« Si vous rétablissez ce que nous détruisons là, dit l'officier allemand, (en s'adressant au maire d'Etretat et au curé) le village brûlé, et dix mille francs d'amende. »

2 *Devant Belfort ;* aquarelle faite pour le numéro illustré du *Figaro.* Appartient à M. Donatis.

3 *Cuirassiers allemands, régiment n° 7. Officier, tenue de guerre.* Appartient à Mme H. Roger Jourdain.

4 *Un artilleur de 1870.* Appartient à M. Raymond Duez.

5 *Hussards. Brigadier, tenue d'été.*

6 *Dragon en vedette.* Appartient à M. Bailly, président de la Société des Artistes français.

D'une activité qui ne s'est jamais démentie, Alphonse Deneuville a illustré un grand nombre de publications ; il n'est guère possible d'en donner la nomenclature complète.

L'histoire de France, jusqu'en 1789, par M. Guizot, de 1789 à 1843 par Mme de Witt née Guizot, comprend sept volumes qui sont illustrés de 615 gravures.

A coups de fusil par Quatrelles, trente dessins parmi lesquels, page 117, le curé de Saint-Charlemagne sous les traits de l'abbé Monteuuis doyen de Guînes, dont le portrait original est la propriété de Mme Lengaigne-Deneuville. Ce portrait est reproduit en tête du volume : *Vie et poésies de l'abbé Monteuuis.*

Le drapeau par Jules Claretie, dessins hors texte datés 1878.

Récits de guerre. Paris assiégé par Jules Claretie, vingt dessins et reproductions en couleurs.

Croquis militaires ; vingt dessins à la plume reproduits en fac-simile par la photogravure.

En campagne par Jules Richard. Tableaux et dessins.

D'autres reproductions se trouvent dans : *Les artistes modernes* par Eugène Montrosier, *Histoire de la peinture militaire en France* par Arsène Alexandre.

M. Gustave Gœtschy a publié une intéressante biographie d'Alphonse Deneuville, à laquelle sont joints un portrait et plusieurs reproductions de tableaux, dessins et croquis ; c'est également à M. Gœtschy que l'on doit la notice qui précède le « Catalogue des tableaux, aquarelles et dessins provenant de l'atelier A. de Neuville » dont la vente a eu lieu les 5 et 6 mai 1886.

Il n'est guère de journaux illustrés qui ne comprennent quelques dessins de Deneuville ; auteurs et éditeurs appréciaient son talent, ils s'en réclamaient souvent et en abusaient quelquefois. *Le livre des parfums* par Eugène Rimmel comporte des « illustrations de A. de Neuville, Duhousset, Chéret, etc., » mais il n'en est qu'une seule de A. Deneuville ; de même, *Journal d'un voyage en Orient* par le vicomte Savigny de Moncorps ; sur dix-neuf dessins, il n'en est qu'un de Deneuville. Nombre d'autres volumes pourraient être cités. Il en est même, et c'est ici qu'est l'abus, où l'éditeur mentionne : *« Dessins et aquarelles de de Neuville, Detaille, Allongé, Baugines, Boutigny, Fraipont, Girardet...* et six autres noms d'artistes par ordre alphabétique, sans que le nom de de Neuville, placé ainsi en vedette, figure dans aucune des illustrations du volume.

Si la réclame s'est ainsi emparée du nom de l'ar-

tiste audomarois, ce choix est justifié par la valeur et le mérite de ses œuvres ; œuvres que les musées et les galeries se font gloire de posséder.

Au musée du Louvre appartient :

Le cimetière de Saint-Privat ; Salon de 1881.

Offert au musée du Louvre, par l'intermédiaire de M. Jules Cambon ambassadeur à Madrid. Ce tableau est présenté au public avec cette mention : « Donné par M. X... en souvenir de son père. » Le généreux donateur désirant rester anonyme.

Ce tableau, à l'exposition de 1900, était la propriété de M. Bessonneau.

Au musée du Luxembourg :

Le Bourget. Esquisse de ce tableau célèbre. H. 53^{c}, l. 75^{c}. — L'original appartient à M. Vanderbilt.

Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée à Villersexel. Première pensée de ce tableau. H. 62^{c}, l. 82^{c}.

Le parlementaire. Répétition du tableau original. H. 83^{c}, l. 120^{c}.

Ces trois tableaux ont été acquis à la vente posthume de l'artiste en 1886.

Turco en tenue de campagne. Dessin rehaussé de gouache, h. 62^{c}, l. 50^{c}, également acheté à cette vente.

Au musée de Versailles :

Le Bourget. Dessin à la plume de ce tableau. Légué au musée de Versailles par Madame Alphonse Deneuville ainsi que le *Portrait* en pied de son mari par Diaz. L'artiste est représenté en veston d'atelier, le cou dégagé par un large col rabattu au-dessous duquel flotte une lavallière noire ; debout sur une échelle, il peint le panorama de la *Bataille de Champigny.*

Au musée de Saint-Omer :

Episode de la bataille de Magenta. Salon de 1864.

L'aumône; dessin rehaussé d'aquarelle. H. 30c, l. 40c. Signé à gauche : A. DENEUVILLE. Légué au musée de sa ville natale par M. Martel, ancien président du Sénat.

Près d'un arbre, un vieillard est agenouillé au pied d'une croix gothique. Une amazone lui donne une pièce de monnaie ; près d'elle, galope un cavalier.

Ce dessin remonte aux premières années de Deneuville.

Au musée de Lille :

Eclaireurs d'avant-garde. Salon 1869.

Au musée de Péronne :

La passerelle de Styring ; esquisse du tableau. Salon 1877.

A divers, et notamment :

A Saint-Omer : à Mme Lengaigne-Deneuville : *Portrait de l'artiste.* T. h. 61, l. 50. Il s'est représenté en costume d'atelier, tenant une palette de la main gauche ; près de lui, à droite, sur un chevalet, un tableau sur lequel un zouave sonne la charge à travers la fumée que domine un drapeau tricolore. Signé à droite : A. D. nov. 1857.

Portrait de l'abbé Monteuuis, doyen de Guînes, ami particulier de la famille Deneuville. Signé à gauche : NEUVILLE 1876. Tableau fait à Saint-Omer chez le père de l'artiste.

Jardin de la maison paternelle, le soir.

chez M. Maurice Lengaigne, neveu de l'artiste :

Portrait de M. Edouard Deneuville.

Portrait de Mme Edouard Deneuville ; deux toiles ovales.

Portrait en pied de Mme Lengaigne-Deneuville ; tableau sur toile de petite dimension.

chez M. Charles Hermant, germain de l'artiste :

Les tirailleurs ; dessin au crayon signé A. DENEU-

VILLE ; h. 15c, l. 20c. A ce dessin est joint dans un même cadre : *Portrait d'Alph. Deneuville,* dessin de Gamard d'après Duez. L'original de ce portrait se trouvait au Salon de 1881.

chez Madame Thibaut-Royer :

Un pauvre aveugle. Il est debout et s'appuie de la main droite sur un long bâton ; sa main gauche tient celle d'un garçonnet qui lui sert de guide ; misérablement vêtu, il est coiffé d'un chapeau haute-forme délabré ; à sa droite sont deux enfants. Ce pauvre mendiant est resté peut-être encore dans le souvenir de quelques audomarois contemporains de l'auteur de cette notice.

Œuvre des premières années de l'artiste, ce tableau fut exécuté pour une loterie de charité organisée par le pensionnat Saint-Denis, institution de jeunes filles, alors dans tout l'épanouissement de sa prospérité.

Un dessin à la plume, *Passage dangereux,* militaire traversant un chemin creux, signé à droite A. DE NEUVILLE 1881, appartenait à M. Furcy Doazan.

Dans une vente qui eût lieu à Saint-Omer en décembre 1893, figurait sous le n° 92 du catalogue, un dessin ainsi décrit : *Soldat assis blessé ;* lettre majuscule V au pied de laquelle un soldat de la mobile est assis sur un tertre, la jambe gauche repliée. Ce dessin avait été exécuté pour un ouvrage relatif à la ville de Versaillès. Signé et daté 1881. *A mon frère Léon.* H. 23c, l. 19c.

L'une des rues de Saint-Omer sur laquelle donne l'école des Beaux-Arts porte le nom d'Alphonse Deneuville ; elle est perpendiculaire à la rue Omer Pley.

Dans le parloir du lycée, est placé le buste en bronze du grand peintre militaire, il est de Louis Noël son compatriote. S. 1875. Une reproduction

de ce buste se trouve chez Madame Lengaigne-Deneuville.

Une reproduction de la statue, qui décore la place Wagram à Paris, se trouve au musée de Saint-Omer.

A Calais :

chez M. Dutilloy notaire : *Officier à cheval ;* deux dames sont près du cavalier, un chien les accompagne. Aquarelle signée A. D. 1857.

Cette aquarelle, exécutée à Calais, a été offerte par son auteur à Madame Hedde, grand'mère de Madame Dutilloy.

Au Salon de 1890, sous le n° 4468, M. de Saint-Vidal a exposé un buste en terre cuite, de grandeur naturelle d'Alphonse Deneuville.

Au Champ de Mars en 1897, sous le n° 94, figurait encore une jolie statuette bronze d'Alphonse Deneuville par M. Marquet de Vasselot. L'artiste est représenté debout, la tête découverte, tenant, d'une main, un album, de l'autre, un crayon.

L'année qui a suivi la mort de Deneuville, en 1886, a eu lieu une première vente de tableaux, aquarelles, dessins, armes de guerre, coiffures militaires et pièces d'armement provenant de son atelier ; le catalogue de cette vente, ci-après reproduit, est accompagné d'un portrait de l'artiste d'après M. Paul Mathey, et d'une excellente notice biographique de M. Gustave Gœtschy que nous avons en grande partie reproduite.

Cette vente qui a produit 304.575 francs a eu lieu les 5 et 6 mai 1886, avec le concours des experts MM. Georges Petit et Ch. Mannheim.

Chaque tableau, étude, dessin de A. de Neuville, non signé, a été marqué d'une estampille : A. DE NEUVILLE.

1 *Le parlementaire.* (V. pp. 97, 98.) H. $1^{m}40$, l. $2^{m}10$.

Un officier de uhlans, envoyé comme parlementaire, est in-

troduit, un bandeau sur les yeux, dans l'enceinte d'une ville assiégée.

Escorté d'un détachement de mobiles sous les armes, il marche la tête haute, suivi d'un trompette et du drapeau parlementaire fixé à une lance que porte un uhlan.

Les habitants profitent de la trêve pour sortir de leurs maisons. Un groupe se forme sur la droite et une femme en deuil, son enfant dans les bras, se précipite sur le passage de l'officier pour l'insulter et le menacer du poing.

2 *Héricourt.* H. 1^m18, l. 0^m82.

L'ennemi occupe le village où les obus ont mis le feu. Une battèrie d'artillerie française abandonne ses premières lignes et se porte sur une éminence couverte de neige où elle va prendre ses nouvelles positions.

Un officier, debout sur ses étriers, entre deux attelages, s'arrête au milieu de la fusillade et, le bras levé, donne l'ordre de se mettre en batterie.

Le village apparaît au fond du tableau, avec ses toitures couvertes de neige, sous un ciel sillonné d'obus.

3 *La batterie en danger.* H. 1^m20, l. 0^m83.

Une batterie d'artillerie française est attaquée par un escadron de dragons allemands qui est sur le point de l'envelopper. L'officier à cheval, le revolver au poing, tire à bout portant sur un cavalier qui tombe à la renverse. Hommes et chevaux ne forment plus qu'une mêlée terrible dans laquelle les combattants sont si rapprochés qu'ils engagent le combat à l'arme blanche.

Les artilleurs, écrasés sous le nombre, commencent à faiblir et la pièce va tomber aux mains de l'ennemi, quand arrive à leur secours un escadron de cuirassiers qui débouche au galop sur la droite du champ de bataille.

4 *Une embuscade.* H. 0^m83, l. 1^m20.

Une compagnie de chasseurs à pied s'est masquée dans les bois pour observer et défendre un pont de bois qui traverse une rivière. Tout à coup, un peloton de hussards allemands en reconnaissance est surpris au tournant du chemin ; la fusillade éclate, les cavaliers ont à peine le temps de riposter et ceux qui ne parviennent pas à s'enfuir tombent frappés à mort.

Leurs chevaux, affolés de terreur, prennent la fuite dans toutes les directions.

5 *Charge de cavalerie à Gravelotte.* (16 août 1870). H. 36c, l. 48c.

Un régiment de dragons, le sabre au poing, charge à fond de train sur un régiment d'infanterie prussienne.

Un des officiers, en tête de l'escadron, tombe à la renverse, frappé d'une balle.

Sur la droite, apparaît le village autour duquel l'ennemi a entassé mille obstacles pour arrêter la cavalerie et s'embusquer plus à l'aise.

Sur la gauche, débouche le gros de l'infanterie allemande.

6 *Le Bourget* (30 octobre 1870). Réduction de ce tableau célèbre. H. 53c, l. 75c.

Le Bourget, criblé d'obus et assailli par toute une division de la garde prussienne, venait de retomber au pouvoir de l'ennemi. Tout semblait fini. Mais, dans l'église du village, huit officiers français et une vingtaine d'hommes — des soldats du dépôt de la garde, des mobiles et des francs-tireurs de la Presse — résistèrent encore. Ils se défendirent jusqu'à la dernière extrémité, et il fallut les fusiller par les fenêtres et amener du canon pour forcer à se rendre les débris de cette brave troupe..... Général DUCROT. (La défense de Paris.) (Voir p. 90.)

7 *La passerelle de la gare de Styring.* Réduction du tableau exposé au Salon de 1877. H. 68c, l. 1m.

8 *Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée.* Première pensée du tableau exposé au Salon de 1877. H. 62c, l. 82c.

9 *Épisode de la bataille de Rezonville.* (Précédemment décrit, pp. 113 et 114.) H. 1m28, l. 2m10.

10 *Défense de la porte de Longboyau.* Réduction du tableau. H. 52c, l. 80c.

L'ennemi occupe le parc de la Malmaison et cherche à enfoncer une des portes, dite de Longboyau. Une poignée d'artilleurs et de gardes mobiles, encouragés par l'arrivée d'un bataillon de chasseurs à pied, se rue contre la porte pour empêcher qu'elle ne cède avant que leur artillerie n'ait eu le temps d'abandonner la place et de se porter hors d'atteinte.

11 *Le départ du bataillon*. H. 1^m, l. 73^c.

La scène se passe de grand matin dans une rue pittoresque d'un village d'Alsace.

Un clairon de chasseurs à pied parcourt les places et sonne le ralliement pour le départ.

Sur le pas d'une porte, un brave paysan offre un dernier verre à un troupier, tandis qu'un sergent au milieu de la route, tient par la taille une jolie alsacienne qu'il embrasse à pleines joues.

Plus loin, apparaît le gros du bataillon et un officier qui presse les retardataires.

12 *En avant !* H. 83^c, l. 1^m20.

Un commandant de mobiles, à la tête de son bataillon, entraîne ses hommes à l'ennemi d'un geste énergique.

Devant eux, les troupes allemandes, déployées en tirailleurs, soutiennent un feu nourri en se repliant sur le village qui occupe le fond du tableau.

Un obus éclate au premier plan, sur le flanc de la colonne.

13 *Mobiles réfugiés dans une grange, à Bapaume*. H. 73^c, l. 92^c.

Une compagnie de gardes mobiles s'est réfugiée dans une grange où elle s'apprête à se défendre. Un officier, debout contre la porte large ouverte, observe attentivement les abords du village couverts de neige et les maisons voisines, où l'ennemi reste encore invisible. D'un geste, il recommande le silence à sa troupe, comme s'il prévoyait un danger imminent.

14 *Attaque des redoutes de Tel-el-Kébir*. H. 0^m83, l. 1^m20.

Les troupes écossaises arrivent dans les derniers retranchements de l'ennemi et essuient un feu de mousqueterie.

15 *Sous-officier de hussards*. H. 0^m49, l. 0^m39.

16 *Turco sur un champ de bataille*. H. 0^m51, l. 0^m29.

17 *Surprise au petit jour*. Première pensée du tableau. H. 0^m37, l. 0^m53.

18 *Poste de vedettes de hussards*. H. 0^m60, l. 0^m92.

L'une des vedettes sur un petit pont de bois, surveille la vallée, tandis que l'autre, sur une hauteur, observe l'horizon.

19 *Combat sur une voie ferrée.* (Armée de la Loire, 1870-71). Réduction du tableau exposé au Salon de 1874. H. $0^{m}35$, l. $0^{m}52$.

Des mobiles viennent soutenir une attaque engagée par des chasseurs à pied.

20 *Solférino.* H. $0^{m}73$, l. $0^{m}92$.

21 *Magenta.* H. $0^{m}45$, l. $0^{m}56$.

22 *Prise de Tel-el-Kébir.* H. $0^{m}86$, l. $1^{m}21$.

Le combat tire à sa fin. Les écossais franchissent les fossés et grimpent sur les talus, sous la mitraille et les feux incessants de la redoute.

23 *Etude pour l'aquarelle :* Destruction du fil télégraphique à Etretat. H. $0^{m}26$ 1/2, l. $0^{m}18$ 1/2.

24 *Clairon de chasseurs à pied en tenue de campagne.* H. $0^{m}54$, l. $0^{m}45$.

Figure à mi-corps.

25 *Sapeur de chasseurs à pied allumant sa pipe.* H. $0^{m}54$, l. $0^{m}45$.

Figure à mi-corps.

26 *Chasseurs à pied, sac au dos.* H. $0^{m}54$, l. $0^{m}45$.

27 *Clairon et havre-sac.* Etude. H. $0^{m}54$, l. $0^{m}45$.

28 *Intérieur d'église.* H. $0^{m}28$, l. $0^{m}19$.

29 *Paysage aux environs de Pierrefonds.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.

30 *Dans les orgues de l'église de Néris.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.

31 *Sentinelle dans le parc de Villiers.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.

32 *Les Plâtreries, paysage près Fontainebleau.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.

33 *Intérieur de l'église de Villersexel.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.

34 *Un village près de Pierrefonds.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.

35 *Une rue de Néris-les-Bains.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.

36 *Etude de diligence pour le tableau :* Surprise au petit jour. H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.

37 *Entrée du cimetière de Saint-Privat.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.

38 *Franc-tireur sous bois.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.

39 *Poste de fantassins en observation.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.

40 *Route de Néris à Montluçon*. H. 0^m23, l. 0^m14.
41 *Route, près de Néris-les-Bains*. H. 0^m14, l. 0^m23.
42 *Chasseur à pied en observation*. H. 0^m14, l. 0^m23.

« Un chasseur étendu, le fusil tout prêt au côté, surveille l'horizon. Tout au fond, un village ; entre le village et la sentinelle du premier plan, des champs défrichés, séparés en losange, heureusement colorés selon leur culture diverse ; de ci de là, des pommiers, des haies, des bouquets de bois ; un beau ciel clair d'été sur la campagne habilement observée et rendue. » *(Coll. de Portoriche.)*

Signé à droite : 76. (Panneau).

43 *Un coin du village de Forbach*. H. 0^m23, l. 0^m14.

« A droite, un escalier et sa rampe de pierre longent un talus dont la pente se perd au bas d'une large porte verte en bois, aux ais maintenus par des poutres. »
« A gauche, l'autre rampe, une maison, et au fond, de grands arbres se découpent dans le ciel clair. » *(Coll. de Portoriche.)*

Signé à droite : 75. (Panneau).

44 *Pont à Montbéliard*. H. 0^m14, l. 0^m23.

Effet de neige.

45 *Pont sur un canal*. H. 0^m10, l. 0^m17.
46 *Une rue du village de Bry-sur-Marne*. H. 0^m14, l. 0^m23.
47 *Etude pour le tableau :* Mobiles réfugiés dans une grange à Bapaume. H. 0^m14, l. 0^m23.
48 *Un coin de jardin à Néris-les-Bains*. H. 0^m23, l. 0^m14.
49 *Ruisseau sous bois*. H. 0^m23, l. 0^m14.
50 *Un moulin à eau, près Néris*. H. 0^m23, l. 0^m14.
51 *Etude pour le tableau :* Un poste de vedettes de hussards. H. 0^m14, l. 0^m23.
52 *Une rue à Sainte-Marie-aux-Chênes*. H. 0^m14, l. 0^m23.
53 *Une cour d'auberge à Montigny-Lagrange*. H. 0^m14, l. 0^m23.

54 *Étude de wagons pour le tableau :* Prise de la gare de Styring. H. 0m14, l. 0m23.

55 *Une rue de Montbéliard.* H. 0m23, l. 0m14.

56 *Un lavoir à Styring-Wendel.* H. 0m14, l. 0m23.

57 *La ferme brûlée à la Garenne, près Sedan.* H. 0m14, l. 0m23.

58 *L'entrée du village de Samois.* H. 0m14, l. 0m23.

59 *Quai de la gare de Forbach.* H. 0m14, l. 0m23.

« A gauche, sur les rails, un wagon derrière lequel apparaissent des maisons, des toits d'usines, des cheminées d'où s'échappent des nuages de fumée. »

« La ligne s'étend de gauche à droite, avec ses accessoires, aiguille, poteau indicateur, lanterne ; sur le talus qui la limite au second plan, une gare et des wagonnets où des sacs de charbon et de marchandises ; des usines, un village vague, et, tout au fond, une colline verdoyante sous le ciel gris. » *(Coll. de Portoriche.)*

Signé à gauche : Septembre 1875. (Panneau).

60 *La Seine à Saint-Mammès.* H. 0m14, l. 0m23.

61 *Champs cultivés, près de Styring-Wendel.* H. 0m14, l. 0m23.

62 *Un coin de rue à Néris.* H. 0m14, l. 0m23.

63 *Une allée du bois de Boulogne.* H. 0m14, l. 0m23.

64 *Etude pour le tableau :* A la recherche d'un gué. H. 0m23, l. 0m14.

65 *Bois de Styring-Wendel.* H. 0m23, l. 0m14.

66 *L'église de Samois.* H. 0m23, l. 0m14.

67 *Intérieur de l'église de Pierrefonds.* H. 0m23, l. 0m14.

68 *Talus du chemin de fer, près Forbach.* H. 0m23, l. 0m14.

69 *Chaumières à l'entrée de Besançon.* H. 0m14, l. 0m23.

70 *L'église de Néris.* H. 0m14, l. 0m23.

« Sur la vaste place de l'église, avec des arbres devant l'entrée, l'église s'élève, couverte de tuiles rouges et surmontée d'un clocher d'ardoises ; au fond, les maisons du village. » *(Coll. de Portoriche.)*

Signé à droite : Néris-les-Bains, 76.

71 *Usine à Styring-Wendel.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.
72 *Cour de ferme à Néris.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.
73 *La campagne près Sainte-Marie-aux-Chênes.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.
74 *L'église de Rezonville.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.
75 *Un enclos à Saint-Privat.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.
76 *Canal de Saint-Quentin.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.
77 *Etude de charrettes* pour le tableau : Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée. H. $0^{m}18$, l. $0^{m}25$.
78 *Le four à chaux de Champigny ;* étude pour le panorama. H. $0^{m}19$, l. $0^{m}27$.
79 *Un lavoir.* H. $0^{m}27$, l. $0^{m}19$.
80 *Prairie.* H. $0^{m}19$, l. $0^{m}27$.
Effet de soleil couchant.
81 *Route de Rezonville.* H. $0^{m}19$, l. $0^{m}27$.
82 *Train de marchandises ;* étude pour le tableau : Prise de la gare de Styring-Wendel. H. $0^{m}25$, l. $0^{m}34$.
83 *Sous bois, à Styring-Wendel.* H. $0^{m}16$, l. $0^{m}10$.
84 *Une route, près Wissembourg.* H. $0^{m}10$, l. $0^{m}16$.
85 *Terres labourées, près Yport.* H. $0^{m}10$, l. $0^{m}16$.
86 *Etude pour le tableau : Bivouac devant le Bourget,* après le combat du 21 décembre 1870. H. $0^{m}10$, l. $0^{m}16$, tableau exposé au Salon de 1872.
87 *Village abandonné.* H. $0^{m}10$, l. $0^{m}16$.
88 *Plage à marée basse.* H. $0^{m}10$, l. $0^{m}16$.
89 *Route à Yport.* Mêmes dimensions.
90 *Le bagage du troupier.* H. $0^{m}12$, l. $0^{m}23$.
91 *Batterie d'artillerie en position.* Mêmes dimensions.
92 *Une rue à Yport.* H. $0^{m}16$, l. $0^{m}24$.
93 *Etude pour le tableau : Combat dans une église.* H. $0^{m}22$, l. $0^{m}13$.
94 *Village près de Besançon.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.
95 *Un coin de la gare de Styring-Wendel.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.

96 *Futaille ;* étude. Mêmes dimensions.
97 *Mare sous bois.* Mêmes dimensions.
98 *Wagon ;* étude pour le tableau : *La prise de la gare de Styring-Wendel.* Mêmes dimensions.
99 *La porte de Longboyau ;* étude pour le tableau : *Défense de la porte de Longboyau.* Mêmes dimensions.
100 *Près Forbach.* Mêmes dimensions.
101 *Lisière de bois près Forbach.* Mêmes dimensions.
102 *Falaises d'Yport à marée basse.* H. $0^{m}17$, l. $0^{m}10$.
103 *Etude de jambes de chasseurs à pied.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}23$.
104 *Le village de Wœrth.* Mêmes dimensions.
105 *Le cimetière et l'église de Saint-Ail.* Mêmes dimensions.
106 *Lisière de bois près Pierrefonds.* Mêmes dimensions.
107 *Le quai de la gare à Saint-Omer.* Mêmes dimensions.
108 *Etude pour le tableau : Prise de la gare de Styring.* Mêmes dimensions.
109 *Intérieur du cimetière de Saint-Privat.* Mêmes dimensions.
110 *Chaumières à Yport.* H. $0^{m}25$, l. $0^{m}14$.
111 *Un escalier ;* étude. H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.
112 *Paysage.* H. $0^{m}20$, l. $0^{m}27$.
113 *Combat dans un jardin.* H. $0^{m}30$, l. $0^{m}27$.
114 *Etude pour le tableau : La prise de la gare de Styring.* H. $0^{m}24$, l. $0^{m}34$.
115 *Etude pour le tableau : Courrier intercepté.* H. $0^{m}35$, l. $0^{m}50$.
116 *Le pied de la falaise d'Yport.* H. $0^{m}10$, l. $0^{m}16$.
117 *Le haut de la falaise d'Yport.* Mêmes dimensions.
118 *Vallon de Frœschviller.* Mêmes dimensions.
119 *La bénédiction de la mer à Yport.* Mêmes dimensions.
120 *Le village de Bazeilles.* Mêmes dimensions.

121 *Enfants sur le seuil d'une porte.* H. 0m16, l. 0m10.
122 *Chemin tournant dans un bois.* Mêmes dimensions.
Effet d'automne.
123 *Une surprise.* H. 0m14, l. 0m16.
124 *Chemin sous bois.* H. 0m16, l. 0m10.
125 *Une retraite.* H. 0m14, l. 0m23.
126 *Havre-sac ;* étude. Mêmes dimensions.
127 *Clocher ;* étude. Mêmes dimensions.
128 *Etude pour le tableau : Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée à Villersexel.* Mêmes dimensions.
129 *La Campagne, près Samois.* Mêmes dimensions.
130 *Bouquets de bois.* H. 0m12, l. 0m23.
131 *Etude d'arbres.* H. 0m23, l. 0m14.
132 *Maisons en démolition.* H. 0m14, l. 0m23.
133 *Enceinte d'un château.* H. 0m23, l. 0m14.
134 *Un coteau près de Pierrefonds.* H. 0m14, l. 0m23.
135 *Rue à Yport.* Mêmes dimensions.
136 *La grande rue à Yport.* H. 0m16, l. 0m23.
137 *Tête de fantassin. Profil à gauche.* H. 0m14, l. 0m10.
138 *Trois études de paysages* sur le même panneau. H. 0m18, l. 0m26.
139 *Fougères dans la forêt de Fontainebleau.* H. 0m20, l. 0m27.
140 *Intérieur de bois.* H. 0m15, l. 0m30.
141 *Voie ferrée.* H. 0m19, l. 0m28.
142 *Etude de rochers.* H. 0m18, l. 0m28.
143 *Talus de chemin de fer ;* étude. H. 0m29, l. 0m20.
144 *Vue de Saint-Omer.* H. 0m14, l. 0m23.
145 *Halte d'un escadron de cuirassiers.* H. 0m26, l. 0m50.
146 *Etude de brouette.* H. 0m24, l. 0m32.
147 *Un lavoir ;* étude. H. 0m23, l. 0m32.
148 *Porte de ferme.* H. 0m26, l. 0m34.
149 *Chemin tournant de Néris.* H. 0m17, l. 0m14.
150 *Intérieur de ferme.* H. 0m52, l. 0m60.
151 *Cour de ferme.* H. 0m52, l. 0m60.
152 *Ruelle à Yport.* H. 0m79, l. 0m50.

153 *Petit garçon ;* étude pour l'aquarelle : *Uhlans coupant les fils du télégraphe à Etretat.* H. $0^{m}26$, l. $0^{m}19$.
154 *Officier d'artillerie en observation.* H. $0^{m}18$, l. $0^{m}27$.
155 *Le marché aux bestiaux à Néris-les-Bains.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.
156 *Cheval bai foncé,* vu de croupe et sur le même panneau : *étude de tête de cheval vu de face.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}13$.
157 *Cheval gris-pommelé, côté montoir.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.
158 *Tête de gendarme;* profil à gauche. H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.

« Sous le tricorne aux tresses blanches, le buste d'un sous-officier de gendarmerie ; la tête, très finie, est tournée à gauche, de profil ; la figure énergique se termine par une impériale en pointe. »

« Les épaulettes, les aiguillettes sont largement indiquées. » *Cat., coll. de Portoriche.*

Signé à droite : Néris, 1876. (Panneau).

159 *Garde mobile ;* profil à gauche. H. $0^{m}23$, l. $0^{m}12$.
160 *Tête de gendarme ;* profil à droite. H. $0^{m}24$, l. $0^{m}14$.
161 *Garde mobile ;* tête. H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.
162 *Garde forestier ;* tête. H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.
163 *Adjudant sous-officier de chasseurs à cheval.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.
164 *Tête d'homme coiffé d'un casque.* H. $0^{m}28$, l. $0^{m}18$.
165 *Pêcheur.* H. $0^{m}27$, l. $0^{m}19$.
166 *Franc-tireur.* H. $0^{m}30$, l. $0^{m}21$.
167 *Tête de cheval de troupe avec la bride.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.
168 *Trois études de chevaux peintes sur le même panneau.* H. $0^{m}14$, l. $0^{m}18$.
169 *Tête de cheval gris, le filet dans la bouche.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}13$.
170 *Cheval bai ;* étude d'avant-main. H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.
171 *Arrière-main et tête de cheval sur le même panneau.* H. $0^{m}23$, l. $0^{m}14$.

172 *Cheval gris-pommelé ;* étude de jambes. H. 0^m23, l. 0^m14.
173 *Cheval gris-pommelé ;* étude d'ensemble. H. 0^m23, l. 0^m14.
174 *Cheval bai ;* étude d'arrière-main. H. 0^m23, l. 0^m14.
175 *Cheval bai ;* étude d'ensemble. H. 0^m19, l. 0^m27.
176 *Tête de eheval bai ;* profil à gauche. H. 0^m27, l. 0^m19.
177 *Tête de cheval bai, liste en tête prolongée ;* profil à droite. H. 0^m27, l. 0^m19.
178 *Cheval bai ;* étude d'arrière-main et des membres postérieurs. H. 0^m27, l. 0^m19.
179 *Etude de cheval bai.* H. 0^m27, l. 0^m19.
180 *Tête de cheval bai ;* vue de face. H. 0^m27, l. 0^m19.
181 *Cheval bai-cerise ;* étude d'avant-main. H. 0^m27, l. 0^m19.
182 *Etude de cheval bai et têtes bridées sur le même panneau.* H. 0^m19, l. 0^m27.
183 *Sergent du génie appuyé sur des gabions.* H. 0^m55, l. 0^m35.
184 *Artilleur à cheval, porte-fanion.* H. 0^m32, l. 0^m24.
185 *Sentier sous bois.* H. 0^m23, l. 0^m14.
186 *Tête de fantassin.* H. 0^m11, l. 0^m09.
187 *Tête de mobile ;* vue de face. H. 0^m14, l. 0^m10.
188 *Tête de mobile ;* vue de profil. H. 0^m14, l. 0^m12.
189 *Tête de sapeur ;* vue de profil. H. 0^m14, l. 0^m10.

Aquarelle :

190 *Le parlementaire.* H. 0^m83, l. 1^m20. (Voir pp. 120, 121.)

Au fond du tableau, apparaissent entre la poterne et une **maison en ruines**, les remparts de la ville occupés par l'artillerie **de siège**.

Variante du tableau catalogué sous le N° 1.

Dessins à la plume et au crayon :

191 *Portrait de Florian en costume du régiment de*

Penthièvre ; dessin à la plume rehaussé d'aquarelle et de gouache.

192 *Turco en tenue de campagne adossé à un mur ;* effet de neige. Important dessin à la plume rehaussé de lavis et de gouache.

193 *Franc-tireur ;* important dessin à la plume rehaussé de lavis.

194 *Cavalier du 13e régiment des lanciers du Bengale, la lance au poing ;* dessin important à la plume, lavé à l'encre et rehaussé de gouache.

195 *Trophée militaire ;* très beau dessin à la plume.

196 *Fantassin bavarois ;* important dessin à la plume rehaussé de gouache.

197 *Le général Ducrot et son état-major à la recherche du point stratégique ;* très intéressante composition à la plume.

198 *Sous-officier de uhlans ;* très beau dessin à la plume.

199 *Cold Stream guards* (Officier); très joli dessin au crayon, rehaussé de traits de plume et de gouache.

200 *Fantassin bavarois en tenue de campagne ;* très beau dessin à la plume lavé et rehaussé de gouache.

201 *Officier écossais étendu à terre ;* très joli dessin au crayon, rehaussé de gouache et de traits de plume.

202 *Commandant d'infanterie ;* dessin au crayon rehaussé de traits de plume et de gouache.

203 *Cadre renfermant six têtes d'étude : Types d'officiers et soldats anglais et allemands ;* dessin au crayon et à la plume.

204 *Devant Belfort ;* croquis au crayon.

205 *Types de soldats anglais ;* dessin à la plume.

206 *Soldats anglais ;* dessin à la plume.

207 *Types de soldats de l'armée française : Grenadiers et voltigeurs de la garde ;* dessin à la plume.

208 ***Officier français prisonnier;*** **dessin à la plume pour le tableau : « *Le Bourget* ».**
209 ***Général russe escorté de son ordonnance;*** **dessin.**
210 ***Anvers, la nuit ;*** lavis rehaussé de gouache.
211 ***Anvers, la nuit ;*** dessin au lavis.
212 ***Projet de composition pour le tableau : « Le parlementaire » ;*** croquis à la plume.
213 ***En observation dans un grenier de Champigny ;*** dessin au crayon sur toile.
214 ***Troupier sac au dos ;*** croquis au crayon.
215 ***Fantassin bouclant son sac ;*** dessin au crayon.
216 ***Feuille de croquis*** à la plume.
217 ***Troupiers en marche ;*** croquis au crayon.
218 ***Clairon de chasseurs à pied ;*** dessin au lavis.
219 ***Entrée du cimetière de Saint-Privat ;*** dessin à la plume.
220 ***Stalles de l'église de Saint-Jean-aux-Bois ;*** dessin au crayon.
221 ***Halte-là !*** dessin à la plume.
222 ***Chaumières en ruines ;*** dessin au fusain rehaussé de blanc.
223 ***Haute futaie ;*** dessin au crayon noir rehaussé de gouache.
224 ***Eglise à Anvers ;*** dessin au crayon noir rehaussé de gouache.
225 ***Escalier d'une maison à Saint-Jean-de-Luz ;*** dessin au crayon.
226 ***Souvenir de Rouen ;*** dessin à la mine de plomb.
227 ***Florian en costume du régiment du duc de Penthièvre ;*** dessin à la plume et au crayon.
228 ***Mobile appuyé sur son arme ;*** croquis à la plume.
229 ***Dragons étendus sur le champ de bataille ;*** deux dessins au crayon rehaussés de plume.
230 ***Soldat de la ligne s'apprêtant à charger son arme ;*** dessin à la mine de plomb.
231 ***Soldat de la ligne en faction, tenue de campagne ;*** dessin à la mine de plomb.

Tirailleur au pas de charge ; dessin à la mine de plomb.

3 Officier en bourgeois. Croquis pour l'ouvrage : « A coups de fusil ». Dessin à la mine de plomb.

34 Officier de francs-tireurs ; dessin à la mine de plomb.

235 Un convoi de blessés. Croquis pour l'ouvrage : « A coups de fusil ». Dessin à la plume.

236 Tambours : dessin à la plume.

237 Traineau attelé ; dessin à la plume.

238 Soldats au bastion : dessin à la plume.

239 Officier de marine ; dessin à la plume.

240 Convoi de prisonniers ; dessin à la plume.

241 Réunion de croquis à la plume.

242 Sur les glacis : dessin à la plume.

243 Types de l'armée française ; réunion de croquis à la plume.

244 Officier, le képi à la main ; dessin à la plume.

245 Cheval nu bridé ; dessin à la plume.

246 Officier blessé : dessin à la plume pour le tableau : « Le Bourget ».

247 Types de l'armée française ; réunion de croquis à la plume.

248 Souvenirs de la campagne de 1870 ; réunion de croquis à la plume.

249 Types de l'armée française ; réunion de croquis à la plume.

250 Charge de cavalerie ; dessin à la plume.

251 Types militaires ; réunion de croquis à la plume.

252 Types de l'armée française ; réunion de croquis à la plume.

253 Turco en faction ; dessin au crayon rehaussé lavis.

254 Soldats des guides ; deux dessins à la plume.

255 Soldat allemand couché.

Types de l'armée allemande ; deux croqui crayon et à la plume.

256 *Paysan donnant des renseignements à des officiers français ;* dessin à la plume.
257 *Paysans alsaciens. Croquis pour l'ouvrage : « A coups de fusil ».* Dessin à la plume.
258 *Types de l'armée allemande. Croquis pour l'ouvrage : « A coups de fusil ».* Dessins à la plume.
259 *Dessin à la plume pour le tableau : Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée à Villersexel.*
260 *Réunion de croquis à la plume : Types de l'armée française.*
261 *Etude de wagon et souvenir de Rouen ;* mine de plomb.
262 *Paysage et deux vues de Besançon ;* trois croquis au crayon.
263 *Types de pêcheurs à Yport ;* trois croquis à la plume.
264 *Souvenirs d'Yport ;* trois croquis à la plume et au crayon.
265 *Souvenirs d'Yport ;* quatre croquis à la plume et au crayon.
266 *Artilleur, costume 1er empire ;* dessin à la plume.
267 *Officier des guides, 1er empire ;* dessin à la plume.
268 *Feuille de croquis à la plume.*
269 Sous ce numéro sont comprises : sept feuilles de bristol avec dessins au crayon et à la plume.

Douze ans après cette vente, par suite de l'état de santé de Mme Deneuville, avait lieu une seconde vente comprenant tout l'atelier de l'artiste. Le *Figaro* du 20 mai 1898 contient, à cette occasion, sous la signature de Philippe Gille, les lignes qui suivent :

« Ayant appris que Mme Alphonse de Neuville, atteinte d'une grave maladie, était contrainte par les médecins qui la soignent, à abandonner ce bel hôtel de la rue Alphonse de Neuville, qui a abrité tant de bonheur intime et aussi de gloire artistique, j'ai voulu revoir l'atelier d'où sont sorties tant de belles

et grandes œuvres et où j'ai serré la main, pour la dernière fois, il y a plus de douze ans, à un ami fidèle et regretté. Sachant que forcément tous ces objets d'art qu'il avait accumulés allaient être dispersés par une vente dans trois jours, j'ai voulu retrouver, où il les avait fait placer, ces belles tapisseries de l'autre siècle, ces merveilleuses armes, ces faïences françaises et mauresques, ces belles boiseries Louis XV dont il était si fier, et, parmi tous ces objets, un admirable ivoire du seizième siècle, représentant un Christ expirant.

J'ai voulu examiner une à une, plus de soixante des œuvres de Neuville, peintures, aquarelles, dessins. Parmi les plus belles toiles j'ai retrouvé celle qui nous montre le *Village d'Héricourt* embrasé par les obus prussiens, avec cette sorte d'avalanche d'artillerie aux chevaux emportés qui descend une rue et, sous la fusillade, va se mettre en batterie ; tout cela mouvementé, vivant, et nous reportant aux jours de l'année terrible. Voici *Le parlementaire*, que nous avons vu figurer à l'Exposition centennale de l'Art français, admirable de vérité et d'émotion ; qui ne se rappelle cet officier de uhlans qui, les yeux bandés, entre dans l'enceinte de la ville assiégée ? »

« Parmi les toiles et les panneaux, je reconnais encore : *En vedette*, le *Clairon de chasseurs à pied en tenue de campagne*, *Le maire d'Etretat*, la *Surprise au petit jour*, ce terrible combat dans la neige à l'entrée d'un village, puis des études de toutes sortes, un délicieux petit tableau : *Le rempart de Saint-Omer*, avec ses petits chasseurs nonchalamment assis et appuyés sur les talus, pendant qu'un autre, étendu sur l'herbe, lit paisiblement un livre ; puis des études impressionnantes, comme le *Cheval mort*, si large de touche, si puissant de couleur. »

« Au milieu des dessins, un admirable morceau omis au catalogue : la *Destruction du télégraphe*

d'Etretat, nous montrant le maire et le curé parlementant avec un officier prussien à cheval ; rien de plus hardi que cette belle composition aux hachures fermes et puissantes comme celles des dessins de Delacroix. Un véritable chef-d'œuvre, c'est l'officier prussien : l'air hautain du vainqueur, la sérénité du plus fort, tout cela se lit dans la physionomie de ce soldat aux galons jaunes, au large manteau jeté sur les épaules ; ce sont de véritables poèmes de la vie militaire que ces dessins et ces aquarelles : l'*Officier d'état-major, Le cimetière de Saint-Privat,* le *Clairon de chasseurs à pied,* la *Charge de cavalerie, La courte-échelle,* le *Turco,* le *Lancier donnant à boire à son cheval,* le *Zouave au repos,* celui qui est *En tenue de campagne,* le *Repos pendant les grandes manœuvres,* et tant d'autres ! Et cette jolie scène si spirituelle : *Une politesse à l'ancien ;* rien de plus charmant que l'air digne, le sentiment du grade de ce sous-officier qui se laisse offrir un verre de vin par ce jeune soldat qui le lui verse avec le respect disciplinaire ! »

« Il me faut encore signaler l'*Etude d'officiers allemands,* le *Concert aux avant-postes,* des vues d'Yport, de Saint-Omer, une *Charge de cavalerie,* et une étonnante étude de nature morte, un *Plat de poissons,* peint avec la verve de Vollon. »

Le catalogue de cette seconde vente comprenait vingt-six tableaux et trente-sept aquarelles et dessins, ainsi désignés :

1 *Le parlementaire.* Précédemment décrit : pp. 120 et 121. Signé à gauche.

2 *Héricourt.* Toile, h. $1^{m}18$, l. 82^{c}. Signé à gauche et daté : 1882. (V. p. 121.)

3 *En vedette.* T. h. 50^{c}, l. 39^{c}. Signé à droite et daté : 1879.

4 *Poste de vedettes de hussards.* T. h. 60^{c}, l. 93^{c}. Signé à droite.

L'une des vedettes, sur un petit pont de bois, surveille la vallée, tandis que l'autre, sur une hauteur, observe l'horizon.

5 *Clairon de chasseurs à pied en tenue de campagne.* Panneau, h. 22c, l. 13c. Signé à gauche et daté : 1876.

6 *Surprise au petit jour ;* esquisse du tableau. T. h. 55c, l. 74c. Signé à gauche et daté : 1877.

7 *Une pêcheuse à Yport.* P. h. 27c, l. 19c. Signé à droite.

8 *Le maire d'Etretat.* Figurant dans la grande aquarelle : *La destruction du télégraphe d'Etretat.* P. h. 27c, l. 19c. Signé à gauche.

9 *La redoute.* P. h. 15c, l. 24c. Signé à droite.

10 *Un escalier.* P. h. 22c, l. 13.

11 *Tête d'homme coiffé d'un casque.* P. h. 27c, l. 18c. Signé à droite.

12 *Une route, près Wissembourg.* P. h. 10c, l. 16c.

13 *Le rempart de Saint-Omer.* P. h. 13c, l. 27c.

14 *Vue de Saint-Omer.* P. h. 13c, l. 22c. Daté à droite : 1878.

15 *Mare sous bois.* P. h. 13c; l. 22c. Signé à droite et daté à gauche : Sept. 1875.

16 *Etude de cheval.* P. h. 22c, l. 13c. Signé à droite.

17 *Rezonville.* P. h. 10c, l. 16c. Signé à droite.

18 *L'entrée du village de Samois.* P. h. 13c, l. 22c. Signé à droite et daté : 1880.

19 *Cheval mort ;* étude pour le panorama de Champigny. T. h. 60c, l. 1m02.

20 *Un sac et un bidon ;* étude pour le panorama de Champigny. T. h. 91c, l. 1m38.

21 *Plat de poissons.* T. h. 62c, l. 87c. Signé à droite du monogramme.

22 *Etude de jambes de chasseurs à pied.* P. h. 13c, l. 22c. Signé à droite du monogramme.

23 *Pêcheuse à Yport.* P. h. 10c, l. 16c.

24 *Yport.* P. h. 10c, l. 16 c.

25 *Le verger.* P. . 13c, l. h22c.

26 Etude pour le tableau : *Le porteur de dépêches.* P. h. 16^{c}, l. 12^{c}.

Aquarelles et dessins :

27 *Officier d'état-major ;* belle aquarelle. Signé à gauche et daté : 1882.

A figuré à l'Exposition centennale de l'Art français sous le N° 462.

28 *Officier prussien ;* grande aquarelle. Signé à droite et daté : 1884.

A figuré à la même Exposition sous le N° 458.

29 *Paysan donnant des renseignements à des officiers français ;* dessin à la plume. Signé à droite.

30 *Cimetière de Saint-Privat ;* dessin à la plume lavé d'encre de Chine. Signé à gauche et daté : 1881.

A figuré à la même Exposition sous le N° 457.

31 *Clairon de chasseurs à pied ;* aquarelle. Signé à droite et daté : 1884.

A figuré à la même Exposition sous le N° 459.

32 *13e lanciers, Bengale ;* dessin à la plume. Signé à gauche.

A figuré à la même Exposition.

33 *28e infanterie de Bengale* (Soubhadar) ; dessin à la plume. Signé à gauche.

A figuré à la même Exposition sous le N° 461.

34 *Charge de cavalerie ;* dessin à la plume. Signé à droite.

35 *Etudes ;* dessin à la plume. Signé à droite.

36 *L'école des tambours ;* important dessin à la plume. Plusieurs figures. Signé à droite.

37 *La courte échelle ;* grand dessin à la plume. Plusieurs figures. Signé à droite.

38 *Une politesse à l'ancien ;* grand dessin à la plume. Plusieurs personnages. Signé à gauche.

39 *Clairon de chasseurs ;* dessin à la plume. Signé à gauche.

40 *Porte-fanion, infanterie de ligne ;* grand dessin à la plume. Signé à droite.
41 *Turco, retour de Wissembourg ;* grand dessin à la plume. Signé à droite.
42 *Etude d'officiers allemands ;* dessin à la plume. Signé à droite.
43 *Le lancier ;* dessin à la plume. Signé à droite.
44 *Concert aux avant-postes ;* dessin à la plume. Réduction du tableau. Signé à droite.
45 *Croquis d'officiers anglais ;* dessin à la plume. Signé à gauche.
46 *Cavaliers français ;* croquis. Signé à droite.
47 *Lancier donnant à boire à son cheval ;* dessin à la plume. Signé à droite.
48 *Frontispice ;* dessin à la plume. Signé à droite.
49 *La porteuse d'eau ;* dessin à la plume. Signé à gauche du monogramme.
50 *Croquis de têtes ;* dessin à la plume. Signé à droite des initiales et daté : 27 nov. 1883.
51 *Zouave au repos ;* crayon noir. Signé à gauche.
52 *Le pont Saint-Pierre à Anvers ;* crayons de couleur.
53 *Rouen ;* aquarelle. Signé à gauche.
54 *L'été ;* crayon noir rehaussé.
55 *Yport ;* dessin rehaussé de gouache. Signé à gauche et daté à droite : Sept. 1866.
56 *Petite pêcheuse au bord de la mer ;* dessin à la plume rehaussé de gouache.
57 *Tirailleurs... En avant !* dessin à la plume. Plusieurs personnages.
58 *Zouave en tenue de campagne ;* dessin à la plume.
59 *Repos pendant les grandes manœuvres ;* dessin à la plume, rehaussé de gouache. Plusieurs personnages.
60 *Fusillier marin ;* dessin à la plume.
61 *Croquis ;* étude sur papier calque.
62 *Charge de cavalerie ;* reproduction rehaussée de sépia et de gouache.

63 *Etude peinte*. Panneau ayant servi pour le tableau : *Le porteur de dépêches.*

64 Sous ce numéro, seront vendus les études, esquisses et dessins non catalogués.

Quelques-unes des œuvres reprises dans ce catalogue sont venues s'ajouter à celles que possédaient divers membres de la famille de l'artiste ; en voici la nomenclature :

à Mme Lengaigne-Deneuville à Saint-Omer :

Portrait de l'artiste ; décrit p. 118.

Portrait de l'artiste, en costume d'élève du *Borda* bien qu'il n'en fût pas élève, ainsi que peut le faire croire M. Gœtschy *(Revue contemporaine, Les jeunes peintres militaires* et autres publications précédemment indiquées.) Alphonse Deneuville était élève du lycée de Lorient.

Zouave en sentinelle.

Mendiant.

à M. Maurice Lengaigne à Saint-Omer :

Etudes au crayon, datées de 1843, dédiées à sa tante Mlle Elise Deneuville.

Portrait de Mlle Clémence Deneuville (Mme Lengaigne) *et lui-même ;* indiqué p. 118.

Fantassin ; dessiné sur panneau.

Lancier du Bengale ; dessin à la plume.

Cheval mort ; étude pour le panorama de Chantilly.

Portrait de M. Ed. Deneuville.

Portrait de Mme Ed. Deneuville.

Portrait de M. l'abbé Monteuuis. Ces trois portraits sont indiqués p. 118.

Portrait de Mlle Alice Dupont, dans son berceau ; dessin à la plume.

Le 5e bataillon de chasseurs à la batterie Gervais ; (18 juin 1855, siège de Sébastopol) ; tableau décrit p. 99, qui obtient une 3e médaille au Salon de 1859, le premier des Salons de l'artiste.

La palette de l'artiste ; *Souvenir du panorama de Champigny ;*

au centre, un hussard ; à ses pieds, un uhlan mort.

Signée et datée 1883.

à M. Georges Lengaigne, capitaine d'artillerie à Rennes :

Portrait de l'artiste en pelisse d'astrakan.

Un prussien ; ébauche.

à Mme Richaud-Lengaigne, à Bourges :

Terrasse de la maison rue Saint-Bertin n° 39 à Saint-Omer, avec vue des tours de la chapelle du lycée, ancienne église des Jésuites ; tableau indiqué p. 118.

Une cantinière ; ébauche.

à M. Henri Lengaigne, ingénieur à Denain :

Zouave en sentinelle ; dessin au crayon de couleur. Signé et daté 20 octobre 1864 ; étude pour le tableau qui appartient à Mme Lengaigne.

Dragon à pied ; dessin à la plume et lavis signé et daté 1876.

Clairon de chasseurs à pied ; dessin à la plume et lavis signé sans date.

Clairon de la ligne ; dessin à la plume rehaussé de gouache signé sans date.

à Mme Werth-Dupont à Denain :

Taverne flamande ; tableau signé et daté 1857.

Portrait de M. Léon Deneuville, en officier de dragons, signé et daté 1877.

Portrait de Mlle Alice Dupont (Mme Werth) ; aquarelle signée et datée 1870.

Femme portant un jeune enfant ;

près d'elle, un petit garçon prend de l'eau bénite à un bénitier.

Pastel signé et daté 185..

à Mme Capdepont-Dupont à Bordeaux :

Portrait de Tonton, le chat de la maison paternelle.

Indépendamment de toutes ces œuvres qui appar-

tiennent à la sœur, aux neveux et aux nièces de l'artiste, il convient de signaler comme propriétaires : d'une aquarelle, Mme Dacquin-Lefebure à Le Parcq ; d'un dessin, Mme Caton-Le Bargy à Saint-Omer ; d'un dessin, M. van Zeller d'Oosthove, maire de Racquinghem ; d'un dessin, M. Paul Hibon, propriétaire à Longuenesse.

Il n'est guère de galerie importante qui ne comprenne quelque tableau de Deneuville, ainsi qu'en témoignent les quelques renseignements suivants.

Le catalogue de la galerie de M. de Portoriche, vendue à Paris le 14 mai 1890, mentionne :

Chasseur en sentinelle.
Entrée du village de Forbach.
Tête de gendarme.
Gare de Forbach.
L'église de Néris.
Croquis à la plume.

Ces différentes productions, achetées à la vente des 5 et 6 mai 1886, sont précédemment décrites suivant le catalogue de ladite vente.

Le 18 mai 1894 eût lieu la vente de deux tableaux, l'un de Deneuville, un autre de Corot, celui de Deneuville : *Le four à chaux*, épisode de la bataille de Champigny fut vendu 49,100 francs.

Le 17 février 1896, une aquarelle : *Champigny* signée et datée 1882, a été vendue à New-York 10.500 fr. Cette aquarelle faisait partie de la collection de M. David Kingir.

Le 8 juin 1896 ; galerie de M. Dreyfus de Gonzalès : *Episode de la bataille de Rezonville.* T. h. 127c, l. 211c. 5.000 fr.

Le 16 juin 1896, eût lieu à la galerie de la rue de Sèze une vente de tableaux par de Neuville et Detaille, provenant du panorama de Champigny ; cette vente a produit 126.000 fr.

Le 19 juin même année, galerie de Madame la baronne Olivera de Castro :

Le caporal sapeur,

« des chasseurs de Vincennes, debout de trois quarts à gauche, la main droite dans la poche de son pantalon, une cigarette dans la main gauche. Le bas du pantalon pris dans les guêtres. Le fusil de travers sur le sac chargé de tout son fourniment de campagne. »

« Il semble ne pas y trouver plus de fatigue qu'à porter les croix où ses campagnes et son courage s'inscrivent sur sa poitrine. »

Signé à droite et daté 1877. T. h. 80c, l. 21c. 4.100 fr.

Le 13 mai 1897 : galerie de M. X... (de Kuyper) :

En tirailleur.

« Contre un déblai, un chasseur à pied couché, le fusil à la main, prêt à faire feu. Au fond, la campagne claire sous un ciel bleu. Daté 1878. »

Signé en bas, à droite, du cachet de la vente. Panneau, h. 14c, l. 23c.

Le 17 mai même année : collection de M. Vioujard :

Chasseur,

« de profil à gauche debout, le pied droit porté en avant, le mousqueton sur l'épaule gauche. »

Signé en bas à gauche et daté 1875. T. h. 48c, l. 30c.

Un dragon,

« debout de profil à droite, le poids du corps portant sur la jambe gauche, le pied droit porté en avant. Il a son casque sur la tête et son mousqueton en bandoulière. »

Signé en bas à gauche et daté 1875. Mêmes dimensions.

Etude de cheval.

Signé en bas à gauche. Panneau, h. 22c, l. 14c.

Deneuville, Léon-Charles-Édouard, frère du précédent, né le 31 juillet 1844, mort le 18 octobre 1883.

Léon Deneuville s'occupait de peinture dans les

loisirs que lui laissaient les affaires ; l'exposition qui eût lieu à Lille en 1866, comportait de lui, deux aquarelles :

453 *Lac près de Sligo, Irlande.*
454 *Aurore sur la côte d'Irlande.*

Deschamps de Pas, Maximilien-Louis-Auguste, né le 17 août 1813, de Maximilien-Louis-Joseph et de Sophie-Mélanie Chamonin, mort le 25 décembre 1870.

En 1830, Deschamps de Pas obtient le premier prix d'architecture, et en 1831 le premier prix de dessin d'après la bosse, aux écoles de sa ville natale. En 1833, il part à Paris et devient l'élève de Achille Deveria, peintre d'histoire.

SALONS :

1839. Deschamps, Auguste, rue du Bac, 36 bis.

562 *La Vierge, l'Enfant-Jésus et Saint Jean.* Ce tableau se trouve actuellement dans l'église de Wailly, près Arras.

1842. — Même adresse.

539 *Saint Léonard portant des secours aux prisonniers ;* décore la chapelle de Saint Léonard dans la basilique de Notre-Dame à Saint-Omer.

Deux autres tableaux décorent la chapelle de la Vierge, dans l'église Saint-Denis également à Saint-Omer : *l'Annonciation* et *Mariage de la Vierge.*

Deux tableaux se trouvent aussi dans l'église d'Happonvilliers (Eure-et-Loir) : *Saint Pierre en prison réveillé par un ange ; Saint Pierre, accompagné de l'ange, sort de prison.*

A Lapugnoy, *Le Père éternel, les mains étendues,* occupe la coupole principale de l'église où se trou-

vent encore quatre médaillons : *Attributs des évangélistes.*

Le *Chemin de croix* qui se trouve à l'église de Gravelines est dû au pinceau d'Auguste Deschamps de Pas, qui a laissé aussi plusieurs portraits de famille. Entièrement livré à la culture des beaux-arts, il fut avec son frère, l'un des principaux organisateurs du musée de Saint-Omer ; son fils, M. Charles Deschamps de Pas, suit la même voie; son existence est presqu'entièrement consacrée au développement du musée.

Une nombreuse collection de tableaux fut livrée aux enchères après le décès d'Auguste Deschamps de Pas. La vente de cette collection, sous la direction de MM. Haro, avait attiré à Saint-Omer un certain nombre d'étrangers. Un van Goyen : *La Meuse à Dordrecht*, signé et daté 1646, fût acheté 1.000 francs pour s'en aller en Angleterre ; un Jérôme Franck, 800 fr. ; un Eisen, 500 fr. ; un Jean Breughel, 780 fr. ; un van Miereveldt, 1.000 fr. ; un Peters Neefs, 1.300 fr. ; un Watteau, poussé à 1.700 fr., est actuellement aux Etats-Unis ; un volet de triptyque par Collin de Coter fût poussé à 2.600 fr. Actuellement au Louvre.

Ce volet est ainsi décrit au catalogue de la vente qui comprend 172 numéros :

« Marie-Madeleine est représentée à genoux, portant une somptueuse robe de brocart d'or avec des manches rouges ; elle est enveloppée d'un manteau vert au bord duquel est brodée l'inscription suivante : *Collin de Coter pingit me in Brabancia Bruselle.*

« Debouts, derrière elle, on voit la Vierge et Marie Salomé.

« L'envers du volet représente, peinte en grisaille, dans une niche de pierre, une sainte martyre tenant une palme et un livre.

« Sur un cartouche, sont peintes en couleur les armes d'Avroult, famille éteinte de Saint-Omer. »

Ce volet vient d'être offert au musée du Louvre, d'après la *Revue de l'Art chrétien*, 1903, par M. Lucien-

Claude Lafontaine de Paris ; il est donc allé rejoindre le panneau principal du triptyque acheté à Saint-Omer, vers 1890 par l'administration du Louvre.

Le *Dictionnaire des peintres* par Ad. Siret mentionne ce volet, comme faisant partie d'un triptyque : *Le Christ mort sur les genoux de la Vierge ;* Marie-Madeleine est indiquée comme étant la donatrice (Madame d'Avroult), et le volet, existant à Saint-Omer dans la chapelle des frères de la doctrine chrétienne. Il reproduit aussi l'appréciation de M. Dinaux sur cet artiste du xve siècle qu'était Collin de Coter :

« Exécution admirable, or et soie rendus avec une grande perfection ; style rappelant Luc de Leyde avec plus de brillant et d'éclat ; belle harmonie des couleurs. Si ce jugement n'est pas exagéré, de Coter serait une des gloires de l'école flamande. »

Il est regrettable que la splendide « Exposition des primitifs flamands et d'art ancien » tenue à Bruges en 1902, ne comprenait aucune peinture de Collin de Coter.

Dupuis, Henri-Joseph, né le 25 janvier 1819, de Louis-Joseph-Marie et de Adelaïde-Caroline-Angéline-Joséphine Terninck, mort le 8 septembre 1889.

Élève de son compatriote, Omer Cottet.

« Il a passé en faisant le bien », c'est bien à Henri Dupuis que cet éloge trouve sa juste application, et si cette notice devait s'étendre à toutes les œuvres de bienfaisance et de charité auxquelles il s'est prodigué d'une manière constante et sans réserve, elle dépasserait les limites des recherches qui font l'objet de ce volume.

Modèle de piété filiale, et favorisé des dons de la fortune, Henri Dupuis fut, toute sa vie, un collectionneur passionné. Dès son enfance, il s'attachait à l'étude de l'histoire naturelle ; le magnifique cabinet de physique

qu'il s'était plu aussi à former, témoigne de son goût et de ses aptitudes pour les sciences. Ce cabinet de physique a été laissé, par disposition testamentaire à l'école libre des Frères de la rue d'Arras à Saint-Omer. On sait les collections considérables léguées à sa ville natale; la conchyologie y constitue un ensemble qu'il n'est peut-être pas possible de rencontrer nulle autre part; cette collection est certainement l'une des plus importantes du monde entier; la minéralogie est aussi représentée par une collection considérable. La céramique comporte plusieurs milliers de spécimens de toutes provenances. Les meubles et les bibelots anciens et rares, en dehors des collections, occupent presque tous les appartements avec un certain nombre de tableaux qui révèlent le goût épuré de leur propriétaire. Parmi les tableaux, il en est quelques-uns qui méritent d'être particulièrement signalés; tels sont : *La Nativité* et *La Présentation au temple* par François de Vriendt dit Frans Floris; un *Intérieur d'église* par l'audomarois Génisson; deux *Paysages* avec nombreuses figures par Mathieu Schœvaerdts; un *Paysage* par Josse de Momper; *Fleurs* par Nicolas Robert, le peintre de la fameuse Guirlande de Julie; un autre tableau de *Fleurs* par Gérard van Spaendonck; deux *Batailles* par Jacques Courtois dit le Bourguignon; *Fruits* par Alard Coosemans; *Paysage avec animaux* par Henri Carré le vieux; à citer encore : *Le mariage de sainte Catherine*, reproduction sur vélin par les frères de Pape d'un tryptique de Hans Memlinc qui se trouve à l'hôpital Saint-Jean de Bruges.

Dans l'une des salles du musée Henri Dupuis sont rassemblés les tableaux dus au pinceau du généreux artiste; ce sont pour la plupart des natures mortes, au milieu desquelles se trouve *Le sommeil de Jacob*, d'après l'original de Léandre da Ponte dit le chevalier Bassano, qui fait partie de la galerie des tableaux

du musée de Saint-Omer. Dans cette même salle se trouve encore une nombreuse collection de fruits peints sur silhouettes en zinc avec le nom du fruit au revers.

Dans une autre salle est placé le buste en marbre de Henri Dupuis dû au maître statuaire audomarois, M. Louis Noël. Sur le socle, est gravée cette mention, à l'honneur tout à la fois de l'auteur et du sujet : *« A la mémoire de mon premier maître, souvenir reconnaissant. »* Il est superflu d'ajouter que l'exécution est admirable, et la ressemblance, parfaite.

Ce touchant témoignage de reconnaissance de M. Louis laisse deviner combien Henri Dupuis fût toujours prodigue de soins et de dévouement à l'égard de ses jeunes concitoyens. On peut dire qu'il fût leur constant bienfaiteur.

Dyrick, Dieryck ou Deryck, de Saint-Omer, XVIe siècle, « sans doute Thierry », dit le *Dictionnaire des peintres* par Ad. Siret ; peintre employé à la cour de Bourgogne. « En 1530, ce même artiste faisoit payer XV l. *ung grand tableau en platte peinture, où il y a ung Dieu dé pitié, nostre Dame, Sainct Jean,* et demandoit L s. pour les deux fœullets faitz depuis audit tableau, auxquels a paint en toille les armes de l'église et de MS. » (Monseigneur.)

D'après les documents publiés par M. de la Fons de Mélicocq, « en 1499, Dericq, le paintre faisoit et peignoit les fœulletz de la capelle Saint Blase, moyennant LX l. » Cette chapelle Saint Blaise se trouvait dans l'église abbatiale de Saint-Bertin.

On peut attribuer à Dyrick de Saint-Omer, parmi les tableaux de Saint-Bertin, un tableau « fait à Bruges en 1525 et acheté LXIIII s. puis un autre en platte painture, vendu XV liv. En 1528 on allouait encore X s. à Deryck le paintre qui avoit recollé et repainct

de noire une ronde tablette estant en la sallette hault, près de la chambre de MS. »

Dans les premières années du XVIe siècle, plusieurs comptes s'appliquent à des travaux exécutés par Deryck de Berle. Il est probable que ce Deryck ne doit pas être confondu avec le peintre de Saint-Omer. Deux communes de Berles font partie du Pas-de-Calais, et si Deryck de Berle est ainsi désigné, c'est vraisemblablement, parce qu'il est originaire, soit de Berles-Monchel, arrondissement de Saint-Pol, soit de Berles-au-Bois, arrondissement d'Arras.

Everard, XVIe siècle ? Saint-Omer. Ecole flamande. Telles sont les indications données par Ad. Siret dans son *Dictionnaire des peintres*. Il lui consacre les lignes suivantes : « Cité par Sanderus « dans sa *Flandria illustrata*, le tableau que nous « mentionnons et qui est le seul connu du maître « *La flagellation*, Poperinghe, (église Saint-Bertin, « ancien rétable). Clair obscur savant ; belles carna- « tions. »

A ce tableau de *La flagellation*, il convient d'ajouter celui qui existe à Saint-Omer, dans la basilique de Notre-Dame, et dont il est question dans les Annales de la ville de Saint-Omer, par Deneufville curé de Sainte-Aldegonde. D'après cet historien, le chapitre de Notre-Dame ayant écrit à Rubens pour en obtenir un tableau, ce dernier « s'estonna de ce que les chanoines de Saint-Omer voulaient avoir de son travail, puisqu'alors ils avaient un peintre nommé Evrard dans leur ville, dont il avouait que le pinceau et le dessin n'estoit pas moins à estimer que le sien. » Cette bonne opinion de Rubens s'explique par l'indulgence connue que le maître professait à l'égard de ses confrères. Puis Deneufville ajoute : « c'est de cet Evrard que l'église de Saint-Omer possède un tableau représentant le *Corps du Sauveur*. »

Le tableau demandé à Rubens, est sans doute, la *Descente de croix*, dont l'acquisition fut faite à Anvers en 1612 et qui fut payé 250 florins, d'après Jean Hendricq, bourgeois de Saint-Omer.

Les biographes indiquent un Ange Everard, dit le flamand, parce que son père était de Flandre, né à Brescia en 1647 ; mais il n'y a pas de confusion possible avec le peintre que Saint-Omer revendique comme sien, puisque cet Ange Everard est né après la mort de Rubens (1640) ; peut-être est-il fils d'Everard de Saint-Omer dont le tableau : *Le corps du Sauveur* se trouve dans les carolles de la basilique en face de la chapelle du Sacré-Cœur.

Férey, Louise-Françoise-Désirée-Coralie, née à Rennes, le 25 avril 1814, de Louis et de Marie-Françoise-Virginie Babin de Brieu, morte à Saint-Omer le 9 janvier 1892.

Mlle Férey est venue à Saint-Omer à l'âge de deux ans ; son père, nommé directeur d'artillerie en cette ville le 20 septembre 1816, y fixait sa résidence.

Élève de Lebour, Mlle Férey a laissé un certain nombre de charmants tableaux divers : fleurs, nature morte, animaux et portraits. Les chats surtout ont souvent exercé son talent. On peut dire que la mort l'a presque surprise le pinceau à la main ; dans ses dernières années, avec une ardeur toute juvénile, elle décorait de feuillage, de fleurs, d'oiseaux et d'accessoires divers toutes les boiseries de sa chambre dont la porte est occupée par le grand chien de la maison, épagneul noir et blanc. La maison rue Gambetta, 10, conserve ainsi le souvenir de sa propriétaire.

Mlle Férey a fait aussi du modelage sous la direction de M. Louis Noël : Un *Buste de jeune fille* décore l'un des salons du château de Blessy.

SALONS :

1859. Férey, Mlle Coralie, née à Rennes, élève de M. Lebour.

A Saint-Omer (Pas-de-Calais) rue des Classes. (Actuellement rue Gambetta.)

1051 *Un nid de chats.* A été exposé à Lille en 1866.

Chatte angora tricolore, nourrissant ses petits.

1865. — Même adresse.

808 *Une chatte et ses petits mangeant des crevettes.*

1880. — Même adresse.

1403 *Fleurs et fruits d'hiver.* T. h. 53c, l. 50c.

1882. — Même adresse.

1015 *Le sac d'une commode ;* étude de chats.

« Une chatte et ses trois petits jouent avec les bijoux et les chiffons qui remplissent les tiroirs entr'ouverts, et renversent les fleurs qui couvrent le meuble. Cette scène amusante est spirituellement peinte. » *(F. de M.)*

L'assaut d'une pendule, ne fut pas envoyé à l'exposition. La pendule Louis XVI à cadran horizontal, reproduite sur ce tableau est devenue la propriété de Madame la baronne de Rotschild avec deux admirables candélabres de Gouthière qui accompagnaient la pendule.

Mlle Férey avait exposé à Saint-Omer, en 1835, au Salon des arts sous les numéros 63 et 64 : deux miniatures.

65 *Portrait en pied* (crayon).
66 id.
67 *Groupe.*

En 1837, au même Salon :

50 *Intérieur de classe,* d'après Baune.
51 *Portrait.*
52 Miniature.
53 et 54 *Scènes de famille* (dessins).

En 1843, à une exposition organisée à Saint-Omer par la Société d'agriculture de l'arrondissement, Mlle Férey a présenté plusieurs de ses œuvres ainsi désignées au catalogue :

201 *Portrait de Mme ***.*

202 *Portrait de Mlle ***.*

203 *La Morinie,* composition allégorique, ce tableau décore la salle des séances de la Société des antiquaires de la Morinie, dont M. Férey maréchal-de-camp d'artillerie en retraite, père de l'artiste, fut l'un des fondateurs et son premier président.

204 *Portrait de Gérardo,* d'après une gravure.

Quelques-uns des tableaux de Mlle Férey sont restés à Saint-Omer ; au musée communal :

Jeune grecque. T. h. 100c, l. 82c.

Jeune fille, vue à mi-corps, coiffée d'une toque ; la main gauche, appuyée sur un balcon, tient une branche de myosotis ; allusion, sans doute, aux événements qui se sont déroulés en Grèce dans le premier tiers du XIXe siècle, et dont l'impression a été ainsi reproduite par Mlle Férey sous la direction de son professeur, A. Lebour.

A Mlle Caroline Legrand :

Portrait de M. Legrand, son grand-père, entouré de ses petits-enfants, dans un jardin. Une des premières œuvres de l'artiste.

Petite fille tenant un chien havanais.

Jeune négresse jouant avec des fleurs.

Bouquet de lilas, primevères et fleurs diverses.

Bouquet de roses variées.

Ces deux derniers tableaux ont été exposés à Lille.

A Mme Pagart d'Hermansart, son *portrait,* et deux tableaux de fruits : *Pêches, — Oranges.*

A Mme d'Hallewyn, son *portrait.*

A Mlle Héloïse Théliez, son *portrait.*

A Mme Muteau-Gonzalès, son *portrait.*

A M. Jules Eloy, notaire :

Chat en arrêt sur un papillon.

Chien de chasse.

Chèvre et chevreau ; esquisse.

A M. Duquenoy, avocat :

Portrait de son jeune fils, Michel.

A M. Wintrebert :

Portrait de son père, le docteur Wintrebert.

A Mme Isaac :

Portrait de l'artiste, vers l'âge de 25 ans ; crayon.

Au château de Blessy :

Portrait de M. de Peretti della Roca.

Chien de chasse ; décore le dessus d'une cheminée du château.

A la suite du décès de Mlle Férey, nombre de ses tableaux ont été conservés par la famille ; d'autres ont été dispersés, la plupart par suite de dispositions testamentaires ; d'autres enfin étaient antérieurement, la propriété de destinataires qu'il est maintenant difficile d'indiquer :

Portrait de M. Férey, maréchal d'artillerie en retraite, père de l'artiste.

Portrait de M. Edouard Férey, commandant d'état-major ; et

Portrait de M. Adolphe Férey, ses deux frères qui, dans un autre tableau, sont réunis en costume de *Chevaliers moyen-âge ;* ils prennent la défense d'une jeune fille qui vient se mettre sous leur protection.

Portrait de Mme Férey, sa mère avec elle-même devant un chevalet, la palette à la main.

Portrait de Mme Babin de Brieu, sa grand'mère.

La famille réunie dans un jardin, au bord de l'eau.

Portrait de Mlle de Richoufftz.

Portrait du chanoine Outhelin-Chalandre, parent de Mlle Férey.

Portrait de M. Menche de Loisne en costume de gouverneur de la Martinique.

Portrait de M. Sagot, archiprêtre de Saint-Omer.

Portrait de Mme veuve Boulet-Lebrun.

Portrait d'un jeune anglais taquinant un grand chien.

Jeune chasseur accompagné de ses deux chiens.

Page assis sur le bord d'un balcon.

Blanchette et Follette, deux chiens havanais.

Petite famille ; chienne havanaise dans une corbeille avec ses petits.

A mentionner encore, *Sainte Marie-Madeleine,* d'après un maître de l'école espagnole.

* **Fournier,** Edmond-François-Joseph, né le 12 octobre 1860, de Edmond-Charles-François et de Flore-Joséphine-Joseph Obin.

M. Fournier a fait ses premières études artistiques sous la direction des Frères de Saint-Joseph dans sa ville natale. Les progrès qu'il a rapidement réalisés appuient l'opinion émise en 1761, par l'audomarois Dellepierre de Neufve-Eglise *(V. p. 1).* Il faut du reste convenir que M. Fournier possède des dispositions exceptionnelles, car livré à lui-même, il continue à s'occuper de dessin et de peinture ; quelques illustrations fantaisistes et des tableaux au coloris vigoureux ne laissent aucun doute sur l'avenir qui l'attendait dans la carrière des arts, s'il ne l'avait pas abandonnée pour celle des affaires. M. Edmond Fournier s'est fixé à Dunkerque, mais quelques paysages sont restés chez son père M. Fournier-Obin à Saint-Omer.

L'exposition des beaux-arts à Saint-Omer en 1884, comprenait les numéros suivants :

126 *Bouquet de fleurs.*

379 *Portrait de M. G...,* dessin à la plume.

380 *Portrait de Raphaël Sanzio,* dessin à la plume.

381 *Portrait de la Fornarina,* dessin à la plume.

382 Compositions diverses ; épreuves polygraphiques.

Génisson, Jules-Victor, né le 7 mars 1805, de Jean-Etienne, économe des hôpitaux militaires et de Julie-Marguerite Paulmier ; mort à Bruges le 8 octobre 1860.

Génisson « arriva jeune à Anvers, il s'y plaça sous la direction de Mathieu van Brée, alors directeur de l'Académie royale de cette ville. Il étudia ensuite dans l'atelier de Philippe van Brée frère de Mathieu. »

« On sait que sa spécialité fut les intérieurs d'églises, et les monuments du moyen-âge et de la renaissance. En 1829, il entreprit un voyage artistique à travers la France, l'Italie et l'Allemagne d'où il rapporta des études remarquables. »

« Génisson épousa Marie-Régine van Brée, née à Anvers en 1815, de Jean van Brée frère des précédents, il demeura pendant quelque temps à Saint-Josse-ten-Noode (Bruxelles) et se fixa à Louvain le 13 avril 1841, rue des Chevaliers, n° 105, avec ses deux enfants nés à Saint-Josse-ten-Noode : Georges, en 1836; Charles-Auguste, en 1840. Sa fille Cécile-Reine-Eudoxie naquit à Louvain le 28 mai 1843. »

« Le 19 octobre 1844, il se fixa dans une petite maison de campagne à Wilsele, près de Louvain, sur le canal de Louvain à Malines. »

« Après la mort de sa femme à Louvain, le 27 septembre 1851, il résida de nouveau en cette ville rue des Bogards, n° 31; il la quitta pour Bruxelles, avec sa mère et ses trois enfants, le 30 décembre 1851. Il est à notre connaissance, dit M. Ed. van Even archiviste de la ville de Louvain, que Génisson accepta vers 1845, la place de professeur de dessin au pensionnat des Dames anglaises à Bruges. »

« Génisson exécuta, à Louvain, un nombre considérable de tableaux qu'il vendait couramment, tant en Belgique qu'à l'étranger. M. David Fischback de Louvain, possède une de ses productions les plus remarquables, *L'église de l'abbaye d'Averbode*. Il

s'occupait aussi parfois d'un portrait d'ami et il y réussissait parfaitement ; celui du *Chanoine Sulpice de Lespez supérieur de l'abbaye d'Averbode* orne le cloître de ce monastère. »

« Génisson, continue M. van Even, était non seulement un artiste de valeur, mais aussi d'un caractère sympathique, agréable et charmant. Dans ses heures de loisirs, il s'occupait de musique. »

« Son fils Georges s'était également appliqué à la peinture. Après la mort de son père, il se fixa à Namur où il fit un grand nombre de portraits. »

« Génisson forma un élève de mérite, Joseph Maswiens, né à Louvain en 1828, mort dans la même ville en 1880. Le musée de Louvain renferme les œuvres les plus importantes de M. Maswiens. »

A ces renseignements dus à M. van Even, par l'obligeant intermédiaire de M. le secrétaire de la ville de Louvain, il convient d'ajouter que Génisson était en relations intimes avec Sebron (1801-1879) né à Caudebec, peintre également d'intérieurs d'églises, et avec Ernest Slingeneyer, le peintre de *La bataille de Lépante* qui est au musée de Bruxelles.

SALONS :

1843. Génisson, Victor-Jules, à Louvain, 105, rue des Chevaliers.

485 *Vue prise dans un des bas-côtés de l'ancien couvent des dominicains, à Anvers.*

1850. — 45, rue Saint-Lazare, chez M. Riquier.

1252 Deux tableaux, même numéro.
Vues de la chapelle sépulcrale de Dreux.

Plusieurs tableaux de Génisson se trouvent au musée de Bruxelles :

Les archiducs Albert et Isabelle visitant la cathédrale de Tournai lors de leur entrée en Belgique en 1600. Peint en 1845. Toile, h. 1^m48, l. 1^m18.

301 *Intérieur de l'église Saint-Jacques à Liège.*
363 *Intérieur de l'église Saint-Jacques à Anvers.*
364 *Intérieur de l'église de la Potterie à Bruges.*
1635 *Eglise de la Potterie à Bruges.*

Au musée communal de Saint-Omer :

Intérieur d'église ; esquisse. B. h. 24c, l. 19c.

Au musée Henri Dupuis :

Intérieur d'église. B. h. 65c, l. 51c. Signé.

A Bailleul, musée Depuydt :

Intérieur de l'église Saint-Jacques à Bruges. Signé et daté 1818.

Le *Dictionnaire des peintres* par Ad. Siret, mentionne aussi : *Confessionnal dans l'église de Saint-Paul à Anvers.*

Gérard, Henri, né le 18 janvier 1815, de Charles-Henri-Joseph et de Augustine-Angélique Blondel, mort à Paris le 22 décembre 1895.

Henri Gérard habitait à Saint-Omer dans la rue Saint-Bertin près de la maison où est né Léon Bailly. Élève de Forcade, il fut admis aux Salons de 1882 et de 1886.

1882. Gérard, Henri, né à Saint-Omer, élève de M. Forcade, rue de la Sorbonne, 8.

1160 *Sainte Geneviève.*

Elle est représentée, « l'enfant prédestinée, appuyée contre un arbre, au milieu d'une prairie remplie de bestiaux, les yeux levés au ciel et le regard perdu dans l'espace ; elle semble entrevoir sa destinée. » *(F. de M.)*

1886. — Rue du Haut Pavé, 2.

2879 *« Le Fourchu » rocher des princes* (forêt de Fontainebleau).

Aquarelle « largement traitée, d'après nature de l'un des chênes le plus vieux et les plus respectés de cette belle forêt,

dont les sites pittoresques ont inspiré tant de peintres et de dessinateurs. » *(F. de M.)*

Henri Gérard avait exposé à Saint-Omer, en 1835, au Salon des Arts :

Sous les numéros 68 à 70, trois vues d'intérieur; 71 et 72, découpures ombrées ; 73, divers modèles de décorations.

En 1837, à ce même Salon des Arts :

56 *Départ du général Vandamme pour l'Italie, tenant l'arrière-garde de l'armée.*

57 *Scène d'espionnage en Suisse* (1795).

Ces tableaux sont composés avec 5 couleurs.

En 1843, à l'hôtel-de-ville :

224 *Têtes d'enfants ;* étude.

225 *Joseph d'Arimathie ensevelissant le corps de N.-S. J.-C.*

En 1884, à l'exposition des Beaux-Arts :

391 *L'allée des princes dans la forêt de Fontainebleau,* « a fourni à M. Henri Gérard le motif d'une grande gouache pleine de vigueur et d'éclat. » *(F. de M.)*

Hancquier, Henri, né le 6 décembre 1821, de Henri et de Marie-Constance-Victoire Bochet, mort le 4 juin 1883.

Élève de l'école des beaux-arts de sa ville natale sous la direction de Hippolyte Cuvelier, Hancquier s'en fût ensuite à Anvers d'où il revint pour se fixer à Saint-Omer; il y fût professeur adjoint à l'école des beaux-arts de 1874 à 1877.

Le musée communal possède de lui, le portrait d'un violoniste distingué, *Urbain Barbion,* son concitoyen, et celui de *Ulysse Delhom* (v. ce nom); ce dernier tableau porte la date 1852.

Hancquier a exécuté, d'après un daguerréotype, un excellent portrait de *M. Speneux-Thilloy* qui « orga-

nisa en 1816, dans le double but du progrès de l'art et de la philantropie, une association musicale » qui fut le point de départ de la Société philharmonique de Saint-Omer. Ce portrait est actuellement la propriété de Madame Fournier-Piers, petite-nièce de M. Speneux.

Les peintures murales qui décorent le parloir du collège Saint-Bertin et celle du Calvaire de la basilique Notre-Dame, sont dues au pinceau de Hancquier ; un tableau, *Jésus sur la croix,* d'après Van Dyck se trouve aussi dans cette même église de Notre-Dame.

Un certain nombre des œuvres de cet artiste existent à Saint-Omer ; notamment, chez Mesdemoiselles Hancquier, les portraits de M. et de Mme Hancquier. Chez M. Georges Crépin, se trouvent deux natures mortes de grande dimension qui décoraient primitivement la grande salle à manger de l'hôtel de *La porte d'or.*

Quelques autres productions sont à signaler : *La fuite en Egypte, La samaritaine, La dîme, La charité, L'abbaye de Saint-Bernard ;* la plupart d'après gravures et lithographies.

Hermant, Bartholomé-Dominique, né le 15 mars 1725, de Adrien et de Anne-Liévine Bertrant, mort le 9 août 1777.

Fondateur de l'école de dessin de sa ville natale, devenue Ecole des beaux-arts, Hermant occupe à bon droit une large place dans l'histoire de cette école, aux premières pages de ce volume.

D'après les registres de l'état-civil, Hermant est né sur la paroisse Sainte-Marguerite, et s'est marié sur la paroisse Saint-Sépulcre. Lors de son mariage, à la date du 15 février 1774, il est désigné « maître sculpteur et de la salle de dessin de cette ville ». De

son union est né un fils, marié le 8 juillet 1812 (rentier déclare l'état-civil) à Madeleine Hiolet.

Le portrait de Dominique Hermant se trouve parmi les tableaux du musée de Saint-Omer (n° 40 du catalogue). Il est représenté avec Dominique Doncre qui « fût son élève et devint son ami ». Au revers du tableau, se trouve la mention suivante : « B. Dominique Hermant reçu à l'Académie de Paris, « le 14 aoust 1758. Reçu maître à Amsterdam le « 13 juillet 1760. Agréé à la cour, pour être profes- « seur d'une Académie à Saint-Omer, par ledit Her- « mant le 18 octobre 1767. » Ce tableau est signé : Dcus DONCRE 1769.

Jean, de Saint-Omer, XIVe siècle. « Cité dans un compte de 1361, comme étant établi à Utrecht, et chargé de peindre et de décorer la chapelle du château de Schoohoven ; cet ouvrage l'occupa lui et ses aides, à peu près six mois. » *Dict. des peintres par Ad. Siret.*

Lemaire, Jacques-François, né à Vendin en 1712, fils de Charles-Claude et de Antoinette Mordacq, mort à Saint-Omer le 14 août 1780.

Contemporain de Dominique Hermant et de Dominique Doncre, Lemaire fut surtout un peintre de portraits, et sa renommée ne paraît guère s'être étendue au delà de sa ville d'adoption.

En 1752, Lemaire se trouve attaché à la maison de Mgr Joseph-Alphonse de Valbelle, évêque de Saint-Omer de 1727 à 1754.

Le 27 novembre de cette même année 1752, après la publication d'un ban de mariage faite dans la paroisse de Sainte-Aldegonde, et dispense, des deux autres bans, obtenue de Monseigneur l'évêque, J.-F. Lemaire se marie le 27 novembre en la paroisse

Saint-Sépulcre, à Marie-Dominique Mercier, née sur cette paroisse vers 1722, fille de Marc-François et de Anne-Marie Dantin.

Le tableau de la chapelle de Notre-Dame des Miracles, tableau qui se trouve à l'hôpital Saint-Louis, est dû au pinceau de Lemaire, et il faut bien convenir qu'il n'est pas de nature à donner une haute idée du talent de l'artiste. On sait que cette chapelle de Notre-Dame des Miracles, installée à Saint-Omer sur le vieux marché (grande place) fut supprimée en 1783, pour donner plus d'étendue à la place d'armes.

Lemaire, plus habile, dans l'exécution des portraits, en a laissé un assez grand nombre ; c'est à lui que l'on doit les portraits des trois évêques de Valbelle qui sont placés dans la chapelle de l'hôpital général, hôpital fondé par eux, comme le rappelle le distique latin gravé au-dessus de la porte principale de cet établissement :

Primus fondat opus : ditat bene prodigus alter ;
Tertius ædificat : tres habet una domus.

Au musée de Saint-Omer, se trouve sous le n° 73 du catalogue : *L'abbaye de Saint-Bertin vue à vol d'oiseau ;* peint en 1776. Ce tableau était la propriété de M. Poot, ancien religieux de Saint-Bertin mort à Saint-Omer le 14 février 1831.

M. Henri de Laplane, dans sa notice sur Arques (*Bulletin de la Société des Antiquaires de la Morinie,* t. II, pp. 964 et suiv.), signale un bon portrait par Lemaire : *Dom Clément Descamps,* entré à Saint-Bertin en 1741, et qui fût successivement curé de Saint-Momelin et prieur d'Arques, il résidait en cette dernière qualité au château, actuellement la propriété de M. le vicomte du Tertre. Ce portrait, signé LEMAIRE *p.*, est maintenant chez l'auteur de cette notice, arrière-petit-neveu de Dom Descamps.



Lemez, Jules-Denis-Joseph, né le 14 avril 1820, d'Alexandre, architecte, et de Angélique-Joseph Quinchez, mort le 27 janvier 1849.

Élève de l'École des Beaux-Arts de sa ville natale, Lemez en 1833, remporte le premier prix de dessin d'après l'estampe, le quatrième prix d'architecture et un second prix de musique classe de solfège ; en 1834, il obtient le second prix d'architecture ; en 1835, le premier prix d'architecture et le second prix de têtes d'après la bosse ; on le trouve encore au nombre des lauréats de l'année suivante. En 1837, l'exposition des travaux des « écoles communales de dessin et d'architecture » comprend deux bas-reliefs, d'après l'antique, de la frise du Panthéon d'Athènes et aussi un dessin au crayon des ruines de Saint-Bertin ; excellents travaux, dit un compte-rendu, « qui promettent le plus bel avenir artistique à notre jeune concitoyen » qui obtient le premier prix de la classe de bosse ; bas-relief et figure.

SALONS :

1847. Lemez, Jules, à Saint-Omer, place Sainte-Marguerite ; et à Paris, chez M. Suisse, quai Saint-Michel.

1053 *Paysage ;* soleil couchant.

1848. — Même adresse à Saint-Omer ; et à Paris, chez M. Devilliers, 55, quai de la Tournelle.

2896 *Route de Flandre.*
2897 *Paysage aux environs de Saint-Omer.*
2898 *Souvenir des côtes de Flandre.*
2899 *Pêcheurs en rade.*

En juin 1835, Jules Lemez avait exposé à Saint-Omer, au Salon des arts : trois aquarelles ; et en 1837, un dessin au crayon et quatre aquarelles.

A l'exposition organisée à Saint-Omer, en 1843 par la Société d'Agriculture de l'arrondissement ;

205 *Vue des Quatre-Moulins,* faubourg de Saint-Omer ; aquarelle.

206 *Vue de l'église Saint-Bertin ;* aquarelle.

207 *Paysage,* environs de Saint-Omer ; aquarelle.

208 *Vue de l'église de Saint-Bertin ;* aquarelle.

210 Architecture, *Projet de marché au poisson et château d'eau.*

211 Cadre d'aquarelles contenant : *Paysage en Flandre, Vue de Lyzel, Vue de Clairmarais.*

212 Architecture : *L'église de Bain-Saint-Nazaire,* près Arras, *Tour et croix de Souchez.*

213 Architecture : *Chapelle dans la cathédrale de Saint-Omer, Coupe transversalle d'un tribunal, Colonne gothique, Plafond et entablement.*

On doit à Jules Lemez, sous le titre de *Souvenirs pittoresques de la ville de Saint-Omer,* un recueil de dessins lithographiés, qu'il a dédié à la Société des Antiquaires de la Morinie. Ce recueil imprimé par Demotier à Calais comprend six planches numérotées. Sur la couverture de ce recueil se trouve la « Personnification de la ville de Saint-Omer par Rubens. »

Mayre, Josse de le, XVe siècle.

D'après des documents publiés par M. de la Fons de Mélicocq, Josse de le Mayre « grava en lettres d'or, sur la façade de l'auguste édifice (le tympan de la porte principale de l'église Saint-Bertin), cette inscription : *Castissimi divi Bertini templum »,* que l'on voit encore.

En 1499 « Josse de le Mayre, painctre de Sainct-Bertin obtenait XVI l. pour peintre les quatre angels devant le grand hostel estant au cœur, aussi bien que les tabernacles et le planquier des fyertres qui s'y trouvaient, les deux clerevoyes à travers du cœur, et les clefz pendant desieure le grant hostel. »

« Nous voyons ailleurs, que Le Mayre exigeait xviii l. pour avoir peint le tabernacle placé au-dessus du grand autel, et supporté par une verghe de fer à tout ung neu en le moyenne. Il avait, en outre, peint xxiiii clefz et petites vaultes, moyennant xxxvi s. chacune, les aumaires, là où on met les calisses dedans le cœur, les deux cambrans de blancq et de noir deseure les huys par dedens le cœur. »

« A propos de la chapelle et de l'autel de N. D. de Millan dans l'église abbatiale, M. de la Fons de Mélicocq cite encore, avec Dericq, Josse de le Mayre ; ce dernier peignait la table d'autel, les deux chandeliers d'airain, placés, l'un devant N. D., l'autre devant saint Pierre ; le tabernacle de N. D. desseure le grand tour dedens l'église. »

« Ce fut dans les premières années du xvie siècle (1506) que les moines se décidèrent à faire repeindre leur réfectoire. Nous voyons en effet qu'au peintre Josse de le Maire, auquel on avait fourni l'or, l'azur, le machicol et l'oelle jugés nécessaires, on allouait xx l. et ung tonneau de cervoise de xii s. pour avoir repaint le réfroitoir tout de nouveau, excepté le cène et les pillers. »

Les détails qui précèdent laissent supposer que Josse de le Mayre ne fut pas un artiste proprement dit, mais seulement un peintre décorateur, ainsi du reste, que Derycq de Berle mentionné précédemment à l'article Dyrick, de même que Hugues, Jean Palanzin et quelques autres ; notamment, Nicolas Closcamp et Nicolas Crokemare.

Monnecove, Gaston-Victor-Emmanuel **Le Sergeant de,** né le 10 mars 1836, de Benjamin-Marie-Emmanuel Le Sergeant baron de Monnecove et de Lucie-Thérèse-Joseph Herbout, mort à Paris le 14 janvier 1899.

Élève de M. J. Palizzi et de M. Barrias, Gaston de Monnecove était un artiste dont les œuvres ont figuré à de nombreux Salons.

Gaston de Monnecove était membre de la Société des peintres de Vénérie, de la Société des artistes-peintres et de la Société des antiquaires de la Morinie ; il habitait, pendant la belle saison, le château de Radinghem, près Fruges, château ancien qu'il a fait restaurer, avec le concours de l'architecte, M. Normand, dans le style du XIVe siècle.

1865. Monnecove, Gaston de, à Paris, chez M. Carpentier, boulevard Montmartre, 8.

1536 *Environs de Grez* (Seine-et-Marne).

1866. — Même adresse.

1394 *Prairie d'Arques*, près Saint-Omer.

1868. — Même adresse.

1796 *Troupeau sortant de l'étable.*

1870. — Même adresse.

2009 *Le soir au bord d'un étang*. Environs de Saint-Omer.

1876. — Chez M. Carpentier, rue Halévy, 6.

1488 *Etang dans un parc du comté de Sussex* (Grande-Bretagne).

1880. — Chez MM. Bertrand et Cie, rue Halévy, 6.

2689 *En octobre*. T. h. 47^c^, l. 39^c^.

Tête de face d'un chien d'arrêt portant une bécasse ; « l'exécution est franche et très exacte. » *(F. de M.)*

1881. — Même adresse.

1649 *Etang en forêt*. T. h. 120^c^, l. 202^c^.

« Sous un ciel couvert, au milieu de futaies sombres ; un étang immobile, dont les lentilles d'eau ont envahi la surface,

vient d'être troublé par un sanglier qu'une meute poursuit; les lointains sont fins, mais l'eau surtout est d'une transparence remarquable. » *(F. de M.)*

Ce tableau a été offert par l'auteur au musée de sa ville natale; en cette même année 1881, il a figuré à l'exposition de Lille.

1882. — A Boulogne-sur-Mer, Grande Rue, 74; et, à Paris, chez M. Blanchet, rue Bonaparte, 32.

1913 *Limiers au carrefour du Bon-Dieu-de-Pitié ; — forêt de Clairmarais.*

« Au pied d'un chêne, auquel un crucifix est fixé, deux limiers, l'un debout, l'autre couché, sont attachés à un banc, au milieu de quelques accessoires de chasse gisant à terre. Cette étude, faite d'après nature, est très claire et très exacte. » *(F. de M.)*

1888. — , élève de M. Barrias. — A Boulogne-sur-Mer.

1855 *Chiens contrebandiers.*

Ils « sont chargés de sacoches en toile bleue remplies de tabac à fumer, et portant sous le cou le bâtonnet qui les préserve des lacets tendus par les douaniers; le paysage est un motif des environs de Fruges. » *(F. de M.)*

En juillet 1866, à l'exposition des Beaux-Arts à Lille :

1106 *Renard et volailles.*

1107 *Prairie à Arques,* près Saint-Omer. S. de cette même année 1866.

En 1884, à l'exposition des Beaux-Arts à Saint-Omer :

214 *Les premiers au rendez-vous.*

Groupe de chiens attendant dans un carrefour de forêt.

215 *Etang en forêt.* S. 1881.

* **Paté,** Lucien, Madame, née Suzanne-Marie **Troussel,** le 17 septembre 1855, de Jules notaire et de Louise Blay.

Élève de M. Léon Sabatier et de Madame Claire Leroy, Madame Paté habite Paris, où son mari est chef du bureau des monuments historiques au ministère des Beaux-Arts.

Madame Paté est l'auteur d'un certain nombre de tableaux de fleurs ; gouache et aquarelle qui ont figuré à diverses expositions de Tours, Nice et Dunkerque.

SALONS :

1880. Paté, Mme Suzanne, née à Saint-Omer, élève de Mme Claire Leroy, rue de Rennes, 66.

5539 *Pétunias ;* aquarelle.
5540 *Fleurs des champs ;* aquarelle.

1883. — Rue de Sèvres, 3.

3089 *Iris ;* gouache.

« Groupe d'iris blancs, mauves et jaunes, auxquelles se mêlent des renoncules, des marguerites et des pervenches, le tout se détachant gaiement sur un fond vert pâle. » *(F. de M.)*

A l'exposition des beaux-arts organisée à Saint-Omer en 1884, à l'occasion du concours régional « Mme Suzanne Paté a envoyé une étude d'une exécution très serrée, composée de *Pivoines et chèvrefeuilles.* » *(F. de M.)*

Peuvrel, François-Joseph, né le 18 janvier 1756, de Jean-Jacques et de Marie-Pétronille Beudin, mort à Arras le 31 décembre 1819.

A l'âge de 21 ans, Peuvrel était à Paris, élève à l'Académie Royale, à son retour, il devint, à Arras l'ami de Doncre, et vers 1800, le directeur de l'Ecole de dessin d'Arras ; c'est à cette occasion qu'il est indiqué « comme miniaturiste audomarois d'un certain talent. »

On ne connait guère de Peuvrel que la copie d'un tableau de Doncre, celui où cet artiste s'est peint avec

Hermant ; tableau dont l'original daté de 1769 se trouve au musée de Saint-Omer.

Les registres de l'Etat civil de Saint-Omer nous apprennent que Peuvrel est né sur la paroisse de Sainte-Marguerite et que son père était maître tailleur ; ceux d'Arras nous donnent l'acte de décès ainsi libellé :

« L'an 1819, le 31 décembre à dix heures du matin devant « nous Augustin Benoît Joseph Linque adjoint du Maire d'Arras « et officier de l'état civil, par lui délégué, sont comparus : « Antoine Joseph Drion marchand propriétaire, et Constant « Vauclin cordonnier demeurant à Arras, lesquels nous ont « déclaré que François Joseph Peuvrel proffesseur de dessein « au colége d'Arras, âgé de soixante quatre ans, né à St Omer, « domicilié à Arras, fils des feus Jean Jacques et Marie Pétro- « nille Binden (pour Beudin), veuf de Marie Barbe Caroline « Cardon, est décédé chez sa fille, rue St-Aubert, Son B, no 237, « ce matin à une heure et demie, et ont les comparans signé « avec nous le présent acte, après lecture faite. Signé DRION « GOUY, VAUCLIN, LINQUE adjt. »

En 1799, un Peuvrel signe un procès-verbal de transfert de reliques, de la Cathédrale de Saint-Omer, à l'église du Saint-Sépulcre ?

Pierre, chanoine, xve siècle ? peintre de Saint-Omer.

Petrus pictor canonicus Sancti Audomari est connu par le manuscrit 8484 de la Bibliothèque nationale, où se trouve cette inscription : *In codice 658 S. Germani de pratis hi versus tribuuntur Petro Pictori canonico S. Audomari.* Ce peintre, chanoine de Saint-Omer, est très vraisemblablement aussi l'auteur d'un *Traité des couleurs*, manuscrit du xve siècle conservé à la Bibliothèque nationale, fonds latin, no 6741, et dont voici le titre : *Liber Magistri Petri de Sancto Audomaro, de coloribus faciendis ;* œuvre éminemment intéressante pour connaître les procédés tech-

niques de l'emploi des couleurs au quinzième siècle.

« L'ouvrage de Pierre de Saint-Omer traite, comme l'indique le titre, de la manière de faire les couleurs, et un peu aussi, de celle de s'en servir ; il enseigne en très peu de mots, il est vrai, et comme en passant, que pour peindre sur les murs ou sur le bois, il faut délayer les couleurs à l'huile ; ce qui ne laisse aucun doute sur ce fait que la peinture à l'huile était connue dès les XIIe et XIIIe siècles ; mais qu'on ne s'en servait pas, parce que c'était une très longue affaire vu qu'il fallait laisser sécher sa peinture au soleil, à chaque couche que l'on donnait, tandis que les frères van Eyck trouvèrent un vernis siccatif qui leur permettait de faire sécher leurs tableaux sans les exposer au soleil. »

Une savante notice, d'où viennent les quelques lignes qui précèdent, due aux recherches de M. Louis Deschamps de Pas, sur les manuscrits de Pierre de Saint-Omer, est insérée dans le tome VIII des *Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie*. Il est permis d'en conclure que les manuscrits 8484 et 6741 sont tous les deux du peintre Pierre, chanoine de Saint-Omer.

Pierre le peintre, chanoine de Saint-Omer est mentionné dans la Biographie générale, Firmin Didot, mais avec ce renseignement : « mort selon toutes les vraisemblances, avant la fin du douzième siècle. » ?

Pley, Omer-Inglebert-Augustin, né le 10 octobre 1803, de Antoine-François-Augustin et de Philippine-Marie-Victoire Legrand, mort le 1er février 1897.

La longue carrière de cet artiste amateur a été toute entière consacrée à la culture des beaux-arts. Peintre, musicien, Mécène accompli, doué d'une nature absolument exceptionnelle, on peut dire qu'il

savait sans avoir besoin d'apprendre ; il procède de lui-même, ses productions en peinture comme en musique révèlent des aptitudes innées. Dévoué sans restriction, Omer Pley, pendant quarante-deux ans a dirigé pratiquement, avec une sollicitude de tous les jours, l'école des beaux-arts de sa ville natale, école qui comprenait alors la musique et le dessin. « Il poussait le dévouement jusqu'à donner lui-même, avec une science et un talent justement appréciés, des leçons aux enfants et aux jeunes gens chez lesquels il reconnaissait des dispositions particulières ; nombreuses sont les vocations qu'il a su pressentir, ainsi qu'en peuvent témoigner les artistes célèbres qui lui doivent leur avenir.

« Chez lui, il réunissait quelques amateurs d'élite autour desquels pouvait venir se grouper à l'occasion un véritable orchestre. La renommée des séances de musique de chambre tenues chez M. Pley s'étendait au delà de sa ville natale. » Il fût l'un des membres les plus actifs de la Société philharmonique ; chef de la musique communale, il fût, aussi, de toutes les institutions qui ont quelques rapports avec les beaux-arts.

Il a exposé à Saint-Omer, au Salon des arts, en 1835 :

100 *Tour de St-Martin à Cambrai* (mine de plomb).

101 *Vue du portail sud, église Notre-Dame de Saint-Omer.*

102 *Hôtel-de-ville de Saint-Omer ; prisons.*

103 *Ruines de Saint-Bertin prises du côté nord.*

Au même Salon, en 1837 :

91 *Etude d'arbres.*

92 *Paysage* (copie).

93 *Ruines de Saint-Bertin.*

94 *Intérieur de l'église Notre-Dame* (mine de plomb).

95 *Ruines de Saint-Bertin* (id.)

A l'hôtel-de-ville, en 1843 :

75 *Vue de Saint-Omer, prise des Bruyères.*

76 *Chapelle de Saint-Louis.*

77 *Route de Liège à Spa ;* peinture au noir de pêche.

78 *Paysage ;* composition. id.

79 *Paysage ;* étude. id.

80 *Notre-Dame de Saint-Omer ;* dessin à la mine de plomb.

282 *Ruines de Saint-Bertin.*

Les ruines, que domine la vieille tour, sont vues de l'emplacement du chœur, par un temps brumeux.

Ce tableau appartient au musée de Saint-Omer.

316 *Paysage ;* étude.

A M. Caron de Fromentel :

Un paysage, l'hiver, au noir de pêche.

D'autres paysages, également au noir de pêche appartiennent à M. Julien Pley fils de l'artiste.

Omer Pley est l'auteur des cartons des deux grands vitraux qui décorent, à l'église du Saint-Sépulcre, les chapelles de la Vierge et du Sacré-Cœur ; c'est aussi d'après ses dessins qu'a été exécutée la balustrade de ladite chapelle de la Vierge. La Société des antiquaires de la Morinie dont il faisait partie depuis son origine lui doit l'élégante ornementation de ses diplômes.

Un buste en marbre par M. Louis, le maître statuaire audomarois, reproduit admirablement les traits de M. Omer Pley. Ce buste se trouve à Saint-Omer chez son fils M. Julien Pley ; une reproduction en a été offerte au musée de sa ville natale.

* **Pley**, Julien-Omer-Marie, né le 6 septembre 1849, du précédent et de Françoise-Caroline-Joseph Cortyl.

M. Julien Pley permet à l'observateur, de constater

les influences de l'atavisme ; comme son père, il consacre son existence à la culture des arts. La peinture et la musique lui sont également familières et les quelques années passées à Paris pour ses études ont aidé au développement de ses goûts artistiques. Nul doute, M. Pley serait un artiste de grande valeur s'il avait voulu s'astreindre à de sérieuses études. Peintre amateur il s'est particulièrement adonné aux natures mortes.

L'exposition organisée à Saint-Omer en 1884, à l'occasion d'un concours régional agricole, comprenait un tableau dû au pinceau de M. Julien Pley. N° 249 *Rat pris au piège,* « et tournant encore un regard de convoitise vers l'amorce, un rien très finement rendu » dit M. Félix de Monnecove dans un compte-rendu de cette exposition.

Robelet, Héléna-Joséphine, née à Gravelines le 10 juillet 1817, de Etienne et de Joséphine Hugon, morte à Saint-Omer le 18 mai 1889.

Ainsi que Mademoiselle Férey, Mademoiselle Robelet vint à Saint-Omer en bas-âge, elle est aussi l'élève de Lebour et a laissé quelques jolis portraits, et surtout de très charmantes natures mortes qui peuvent être considérées comme des miniatures à l'huile.

Les portraits dus au talent de cette artiste sont généralement de dimensions restreintes et ne comprennent guère que des portraits de famille ; ils sont restés la propriété de Madame Lombardeau sœur de Mademoiselle Robelet.

SALONS :

1857. Robelet, Mlle Hélène-Joséphine, élève de A. Lebour. A Saint-Omer.

2286 *Nature morte.*

1859. — Même adresse.

2594 *Nature morte ; coquillages et raisins.*
2595 *Nature morte ; pigeons, fruits, etc.*

L'exposition organisée à Saint-Omer, en 1843, par la Société d'agriculture comprenait un certain nombre des tableaux de Mademoiselle Robelet :

226 *Portrait de M...*
227 *Portrait de Mad...*
228 *La prière.*
229 *Les trois amis.*
230 *Le braconnier.*
329 *Le retour.*
330 *La laveuse.*
331 *Le page.*
332 *Le billet doux.*

A l'exposition des Beaux-Arts, à Saint-Omer, en 1884 :

257 *Pigeons et fruits.*
258 *Raisins et fruits.*
259 *Tête de vieille femme.*

Les deux natures mortes admises au Salon de 1859 et qui figurent à cette exposition donnent lieu à cette appréciation par M. Félix de Monnecove :

« Deux groupes remarquables par l'éclat de la couleur et le fini de l'exécution. »

Quant au n° 259, voici ce qu'en dit le même critique d'art :

« Mlle Robelet, dont le pinceau est d'une rare finesse a déployé dans la *Tête d'une vieille femme* toutes les ressources d'une exécution à la fois patiente et distinguée. »

Sauvage, Amédée-Louis-Joseph, né le 21 mars 1832, de Joseph et de Joséphine Casiez, mort le 22 janvier 1901.

Élève de l'école des beaux-arts de sa ville natale, alors sous la direction d'Hippolyte Cuvelier, il y obtient une médaille en 1852. D'heureuses dispo-

sitions lui ont permis de continuer la peinture presque sans maître à sa sortie de l'école dont il devint professeur-adjoint de 1879 à 1899. Il s'est adonné particulièrement aux tableaux de nature morte, un *Lièvre* a été acheté dans une vente publique par M. Deswartes propriétaire à Renescure ; il s'est aussi livré à l'étude du paysage. Un certain nombre de ses tableaux sont restés la propriété de Madame Sauvage qui a bien voulu se dessaisir de l'un d'eux pour le musée de Saint-Omer : *Les accessoires du pot-au-feu,* d'après M. Réné Chrétien au Salon de 1896.

Près d'une marmite en cuivre jaune, sont des poireaux, carotte, navet et oignon.

Le livret du Salon de 1879 donne l'indication suivante :

1879. Sauvage, Amédée-Louis-Joseph, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), élève de M. H. Cuvelier. — A Saint-Omer, rue de Dunkerque, 29.

2702 *Tabagie.*

A l'exposition des Beaux-Arts à Saint-Omer en 1884, se trouvaient : *Un déjeuner ; Oranges ; Légumes et volailles,* « trois bonnes études solidement peintes et se distinguant par l'exactitude du rendu. » *(F. de M.)*

Senezcourt, Jules de, né le 19 avril 1818, mort à Bruxelles en 1866 ? d'après le Catalogue du musée moderne de peinture de Bruxelles.

Peintre d'histoire et de portraits, de Senezcourt s'est établi à Bruxelles en 1841 ; en 1854, il y obtint une médaille de 1re classe.

Au Salon de **1865** : Desenezcourt, Jules, né à Saint-Omer ; à Bruxelles, rue Saint-Paul, 18, expose sous le n° 646 *Tête d'étude.*

Le musée moderne de Bruxelles possède deux portraits de Jules de Senezcourt ;

255 *Le joueur de luth*. Portrait de l'artiste. T. h. 1m06, l. 0m84.

256 *Portrait*.

Tahon, Cornil, né sur la paroisse Sainte-Marguerite, le 13 juillet 1655, de Wallerandt et de Marguerite Thuyn, mort en 1695.

D'après Henri de Laplane, *L'abbaye de Clairmarais*, Cornil Tahon fut un peintre distingué ; il avait embrassé l'état ecclésiastique et devint curé de Crobulaert, diocèse de Bruges. Il a peint plusieurs tableaux qui décorent quelques églises de Belgique, « entre autres, un *Saint Jean-Baptiste*, toile très estimée qui se trouve aujourd'hui (1843) dans le chœur de l'église paroissiale de Saint-Nicolas de Gand et qui provient, dit-on, de l'église de Sainte-Aldegonde de Saint-Omer. » Jean Derheims, dans son Histoire de la ville de Saint-Omer, attribue ce tableau à un Joseph Tahon, mais n'est-il pas plutôt l'œuvre de Cornil Tahon ou de son frère Jacques-Louis, ci-après indiqué ?

Le portrait de Cornil Tahon se trouve à l'hôpital Saint-Louis à Saint-Omer.

Tahon, Jacques-Louis, frère du précédent, né le 24 janvier 1662, mort le 9 novembre 1727, « fut inhumé sur la paroisse Saint-Jean avec une épitaphe. Il avait fondé, par testament, un service à perpétuité avec distribution de pain pour les pauvres. »

Jacques Tahon fut le professeur de dessin de Dom Bertin de Vissery, l'historien de l'abbaye de Clairmarais ; sa première peinture importante fut apparemment celle du maître-autel de l'église de Clairmarais représentant *L'assomption*, car il avait alors vingt-deux ans seulement. Le succès qu'obtint ce tableau

le décida à aller à Anvers et à visiter l'Italie ; cette résolution lui fut suggérée par l'évêque de Saint-Omer Louis-Alphonse de Valbelle (1684-1708).

Quinze tableaux, commandés à Tahon par Dom Mailliard, 51e abbé de Clairmarais (1688-1717), figuraient les *Miracles de Notre-Seigneur* et décoraient le pourtour du chœur de l'église abbatiale. Jacques Tahon fut aussi chargé de reproduire seize portraits d'abbés peints sur les murailles du cloître vers le milieu du XVIe siècle sous l'administration de Dom Pepin, 39e abbé (1544-1547) et qui avaient été partiellement effacés en 1619 sous l'abbé Dom Martin Tirant (1615-1621). Il avait aussi décoré l'église des carmes à Saint-Omer de plusieurs tableaux, l'un d'eux, *Sainte Thérèse* se trouve maintenant dans l'église Saint-Sépulcre.

Jacques Tahon fut chargé d'un tableau pour la chapelle de l'hôtel-de-ville. « L'on convient (le Magistrat) avec le sr Tahon maître peintre en cette ville pour faire le tableau de l'autel, et on fait faire un prie-Dieu pour le Mayeur. » (1718). — « On y fait faire des tableaux de paysage. » — « Led. sr Tahon en fit deux en 1721. » *(Extrait des délibérations du Magistrat. - Communication de M. Em. Sturne.)* Déjà en 1677, « sur la demande du Magistrat, Louis XIV fit don à la ville d'un superbe tableau qui fut inauguré dans la partie de l'hôtel municipal, appelé la Halle épiscopale, à cause de la chapelle qui s'y trouvait. » (J. Derheims.) Ce tableau, le *Christ en croix*, par Lebrun, se trouve actuellement dans l'église de Saint-Sépulcre où il est placé dans des conditions de lumière déplorables.

En 1690, Jacques Tahon avait épousé Marie-Anne Butay, et en 1705, en secondes noces, Isabelle-Louis Coppens ; il fût échevin et l'un des dix jurés de la communauté de Saint-Omer, il habitait en 1720, une maison dont il était propriétaire, rue Saint-Bertin,

n° 20, presqu'au coin de la rue de l'Œil en face des Récollets, dont l'emplacement est occupé par le collège Saint-Bertin. L'un des deux fils qu'il eût de son premier mariage, Jacques-Joseph, fut aussi échevin et lieutenant maïeur de Saint-Omer, il mourut sans postérité en 1749. L'autre de ses fils, Hermant-Joseph, né en 1701, mort en 1785, fut également échevin de Saint-Omer, il demeurait place du Haut-Pont. Tous les deux furent inhumés dans l'église Sainte-Marguerite.

Cornil et Jacques Tahon avaient une sœur, Marie-Isabelle, née le 6 août 1657, qui prit l'habit à l'abbaye d'Outhof ou Ravensberg, le 10 février 1675, alors que cette abbaye était sous la direction de Marie V. Thuyn de Saint-Omer qui fut installée le 27 mai 1668 et mourut en 1694.

Parmi les religieux appelés à choisir le successeur de Dom Roberty abbé de Clairmarais (1649-1669) en 1670, figure Dom Cornil Thuin de Saint-Omer, très vraisemblablement, oncle de Cornil, Jacques et Marie Tahon, et frère de Marie Thuyn abbesse de Ravensberg en 1668.

Villeneuve, Louis-Jule, né le 7 septembre 1813, de Louis-Jacque lieutenant de vaisseau « natif de Dunkerque » et de Julie-Philippine-Joseph Caffiéri « native de Dunkerque » mort à Paris le 15 avril 1881.

Villeneuve, par sa mère, est, ainsi que Léon Bailly, au nombre des descendants du célèbre Philippe Caffiéri, sculpteur du roi Louis XIV, dont l'un des petits-fils, Jean-Philippe Caffiéri fut « directeur des carrosses » à Saint-Omer dans les premières années du XVIII[e] siècle.

Élève de Léon Cogniet, Villeneuve, peintre d'histoire, fut aussi surtout un portraitiste distingué ; ses

œuvres se rencontrent assez nombreuses dans les familles de sa ville natale.

SALONS :

1839. Villeneuve, Jules, rue Corneille, 1.

2081 *Portrait de Mme J...*
2082 *Portrait en pied de M. P. D...*

1842. — Rue de l'Ouest, 52 bis.

1844 *Portrait de M. Hypolite G...*

1843. — Même adresse.

1178 *Les trois frères ;* portraits.

1844. — Même adresse.

1773 *Le Christ au mont des oliviers.*

« 42. Mon père, si vous voulez, éloignez ce calice de moi : « néanmoins, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais « la vôtre. » (Evangile selon S. Luc, ch. XXII, § IV.) *Livret du Salon.*

1774 *Portrait de M. le docteur Baudens,* chirurgien en chef du Val-de-Grâce.
1775 *Portraits des enfants de M. L...*

1845. — Même adresse.

1649 *Portrait en pied de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, prince royal.* T. h. 260c, l. 180c.

« Souvenir de l'organisation et de la composition des dix bataillons de chasseurs à pied au camp de Saint-Omer. »

Le prince debout en uniforme de général en partie recouvert d'un manteau, s'appuie de la main droite sur un tronc d'arbre.

Ce tableau se trouve au musée de Saint-Omer ; il est la reproduction fidèle du magnifique bronze de Raggi qui décore la cour d'honneur du musée.

1650 *Portrait de Mme R...*
1651 *Idem de M. B...*

1846. — Même adresse.

1787 *Portrait de Mme E...*
1788 *Nature morte.*

1847. — Même adresse.

1614 *Portrait de Mme E. G...*
1615 *Idem de Mme C...*

1848. — Même adresse.

4498 *Portrait de...*

1850. — Rue des Petits-Augustins, 13.

3070 *Intérieur d'un palais de Thèbes.*

Scène de la vie privée de Rhamsès-Mélamon Ier. Pharaon de la XIVe dynastie.

3071 *Adoration des bergers.*
3072 *Portrait de M. E. P. A...*

1857. — Rue de Seine, 18.

2674 *Une nymphe des bois.*

1861. — Même adresse.

3081 *Le repos de la Sainte-Famille.*
3082 *Portrait de Mme E. P...*

1863. — Même adresse.

1863 *Saint Bernard en contemplation.*

1864. — Même adresse.

1940. *Le passé; le présent et l'avenir;* panneau décoratif.

1866. — Même adresse.

1936 *Fragment du Parthénon;* grisaille.

1867. — Rue des Beaux-Arts, 3 bis.

1534 *L'éducation de l'amour.*

1868. — Même adresse.

2517 *Portrait de René de V...*
2518 *Léda.*

1870. — Même adresse.

2902 *Rhamsès II dans son palais de l'île d'Eléphantine.*

« Le tableau de M. Villeneuve, dit M. Félix de Monnecove, représente Rhamsès II dans son palais de l'île d'Eléphantine, loin de tout souci, au milieu du Nil, dont les rives verdoyantes apparaissent par les larges ouvertures de la salle royale, le Pharaon, connu sous le nom populaire de Sésostris, est entouré de ses femmes qui chantent ses victoires en s'accompagnant sur la harpe, tandis que lui-même poursuit, avec l'une de ses compagnes, une partie d'un jeu qui ressemble beaucoup au jeu d'échecs, et dont l'usage en Egypte est constaté par des monuments contemporains. Cette composition atteste de la part de son auteur une connaissance approfondie de l'histoire, qui nous parle de Sésostris comme d'un grand constructeur et d'un puissant guerrier, et qui nous apprend que ce roi-soleil donna au harem royal un développement inusité jusqu'alors, puisqu'en soixante-sept ans de règne, il n'eut pas moins de 160 enfants. L'œuvre de notre concitoyen est surtout remarquable par son exécution savante et consciencieuse, grâce à laquelle la scène qu'il retrace, et qu'il place dans un palais magnifique, construit auprès de la première cataracte du Nil, nous rappelle avec exactitude ce souverain fastueux et conquérant, qui couvrit l'Egypte de monuments merveilleux et qui porta au loin la gloire de ses armes. »

1872. — Même adresse.

1508 *Portrait du général de Cissey.*

1876. — A Fontenay-sous-Bois (Seine) ; et à Paris, rue Bonaparte, 13.

2033 *Portrait du colonel de Montluisant.*

1880. — Même adresse.

3830 *Portrait de Mlle **** H. 1^{m}16, l. 0^{m}81.

Une petite fille assise tient sur ses genoux un livre entr'ou-

vert ; la pose est pleine de naturel, et nous retrouvons, dit M. Félix de Monnecove, dans cette toile le faire exact et simple du portraitiste que tant de familles de notre département (Pas-de-Calais) connaissent et apprécient.

3831 *La toilette.* H. $0^{m}81$, l. $0^{m}65$.

« Petit tableau composé de deux figures de femme, rentrant plutôt dans le cadre des études académiques que dans celui des tableaux de genre. » *(F. de M.)*

Indépendamment du portrait en pied du duc d'Orléans, décrit p. 179, le musée de Saint-Omer possède de Jules Villeneuve, un autre tableau,

L'heureuse mère. T. h. 214^{c}, l. 150^{c}.

Ce tableau offert, par l'auteur, à sa ville natale en 1866, est ainsi décrit au catalogue :

Une jeune femme, assise sur un banc de pierre, tient une petite fille dans ses bras, tandis qu'une autre, debout sur le banc, s'approche de sa mère pour l'embrasser. Ce groupe se détache sur un fond de verdure et sur un ciel sombre que l'on aperçoit à travers des portiques à plein cintre.

L'artiste dans ce groupe a reproduit le portrait de sa femme et celui de ses enfants.

A Calais, se trouvent deux grands tableaux historiques de l'artiste audomarois ;

Dévouement des bourgeois de Calais, d'après Ary Scheffer. T. h. 345^{c}, l. 445^{c}.

L'original figurait à l'exposition du Louvre en 1819, sous le n° 1023 du livret où il est ainsi désigné et décrit : *Dévouement patriotique de six bourgeois de Calais.*

« La ville de Calais, assiégée en 1342, par Edouard roi d'Angleterre, fut réduite à se rendre par la famine. Le pillage et le massacre allaient punir les habitans de leur noble résistance, quand six d'entre eux offrirent leur vie pour racheter celle de leurs concitoyens. L'histoire nomme parmi eux Eustache de Saint-Pierre et son fils. Ils sortirent en chemise, nu-pieds et la corde au cou, pour se rendre au camp des anglais, où les attend le supplice. Eustache porte les clefs de la ville ; leurs parens et

leurs amis les ont suivis jusqu'à la porte où doit se faire la fatale séparation. Des soldats anglais les conduisent ; parmi la foule, on remarque le Gouverneur de la ville qui se cache le visage. »

Le tableau de Villeneuve, par suite de ses dimensions, a été placé à la chambre de commerce.

Le second de ces tableaux reproduit *La reprise de Calais par le duc de Guise,* 9 janvier 1558 ; d'après François-Édouard Picot. T. h. 458^{c}, l. 542^{c}.

L'original actuellement à Versailles, figurait à l'exposition du Louvre, en 1838. Le livret donne la notice suivante :

« L'armée française, sous les ordres du duc de Guise, entreprit le 1er janvier 1558, le siège de Calais. Dès le premier jour, deux forts qui défendaient la ville furent emportés ; trois jours après la brèche était ouverte, et la citadelle prise d'assaut. Lord Wentworth, qui commandait les anglais, réduit à une garnison de 8 à 900 hommes, demanda à capituler. Le 9 janvier, la ville fut remise aux français et le duc de Guise y fit son entrée. »

Ce tableau de Villeneuve, donné au musée de Calais par le Gouvernement, est placé, par suite de ses dimensions, dans le transept gauche de l'église Notre-Dame.

Au musée de Calais, se trouve le *Portrait de M. Jacques Leveux,* maire de Calais, 1830-1842, fondateur du musée de cette ville.

Au château d'Arques, propriété de M. le vicomte Armand du Tertre, *Portrait du chevalier Ch. du Tertre* qui fût colonel de la garde nationale de Saint-Omer.

L'exposition qui eut lieu à Saint-Omer en juin 1843, comprenait plusieurs tableaux de Jules Villeneuve.

81 *Portrait.*

82 *Bas-relief du Parthénon ;* grisaille.

83 *Esquisse d'après van Dyck.*

84 *Portrait de M. ***.*

85 *Portrait de Mme ***.*

Vuez, Arnould de, né le 17 octobre 1644, de Jean et de Françoise Gautran, mort à Lille le 18 juin 1720.

Descamps, dans *La vie des peintres flamands, allemands et hollandois* (Paris 1753-1764), donne la biographie et le portrait de Vuez, mais pour cet artiste comme pour Memlinc * et pour beaucoup d'autres artistes célèbres, la légende a souvent remplacé l'histoire; c'est ainsi que d'après Descamps, de Vuez est né à Oppenois, près de Saint-Omer, le 10 mars 1642. La plupart des biographes ont reproduit ce renseignement, et de nos jours encore, l'un d'eux fait naître de Vuez aux environs de Saint-Omer. Nicolas Guérin cependant *(Description de l'Académie royale de peinture et d'architecture 1715-1781)* indique d'une manière précise, Saint-Omer comme lieu de naissance de Vuez, dont voici du reste, l'acte de baptême :

« Du registre de l'église paroissiale de Sainte-Aldegonde, il « conste que Arnould de Wé, fils légitime de Jean et de Fran« çoise Gautran, a été baptisé le dix-septième jour d'octobre de « l'an 1644.

« Il est ainsi. Fait à Saint-Omer, le 24 juin 1681. Jean Bec« quart, prêtre et pasteur indigne de ladite paroisse. » Suit l'attestation des vicaires généraux de l'évêché de Saint-Omer, « le siège vacant. »

Cet acte de baptême, reproduit par M. Quarré-Reybourbon, a conduit M. Violette de Noircarme, de la Société des Antiquaires de la Morinie, à consulter les registres de l'état-civil. Il y a relevé les renseignements suivants :

Jean de Vuez, père de l'artiste audomarois, s'est marié à Saint-Omer, le 12 février 1630, sur la paroisse de Saint-Denis où les fiançailles avaient été célébrées le 20 janvier précédent.

Les registres paroissiaux de Saint-Denis et de Sainte-Aldegonde ne donnent aucun renseignement

* *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie,* t. XXIII, pp. 285 et suiv.

sur Jean de Vuez et Françoise Gautran jusqu'en février 1633. A partir de cette époque, le registre des baptêmes de Sainte-Aldegonde mentionne :

1633, 7 février, Jacques Le Way ;

1634, 10 janvier, Philippe de Way ;

1635, 15 septembre, Adrien-François Dewez ;

1637, 2 octobre, Marie de Wee ;

1639, 3 juillet, Robert de Vuez ;

1643, 17 mai, Marguerite de Wé ;

1644, 17 octobre, *Arnould* de Wé ;

1647, 11 avril, Guillaume-François de Wé.

Ainsi que le constate le relevé qui précède, le nom de Vuez a été orthographié de maintes façons ; Nicolas Guérin écrit « Deuuez ou d'Huez dit Arnould, peintre d'histoire né à Saint-Omer ». Bien que d'après Descamps, le père d'Arnould soit né à Vérone, aucun des noms ci-dessus ne présente une désinence italienne.

M. Violette de Noircarme a relevé d'autres renseignements sur la famille de Vuez, notamment ; deux mariages sur la paroisse Sainte-Aldegonde en 1654 et 1667 et six autres d'après les registres du gros des notaires de Saint-Omer.

Le père d'Arnould que des circonstances malheureuses avait amené à Saint-Omer, d'après Descamps, trouvant à son fils des dispositions particulières pour le dessin, le plaça en ville chez un juif qui était un assez bon peintre ; après deux ans de travail assidu et de progrès constants, Vuez fut envoyé à Paris par son maître qui le fit recevoir en 1657, à l'école du frère Luc, récollet qui jouissait d'une certaine réputation. Après trois ans d'étude, le frère Luc lui donna un certificat de sa conduite et de son application, et Vuez partit pour Rome en passant par Venise où il fut très bien reçu par son oncle chanoine de Saint-Marc. A Venise il fit quelques ouvrages, l'un d'eux fut envoyé en présent, à M. Car-

dini médecin à Rome qui, dit-on, avait une brillante collection de tableaux.

Arrivé à Rome le 10 mars 1660, muni de lettres de recommandation de son oncle, il se mit à l'œuvre et bientôt, en 1661, une copie de *L'école d'Athènes* de Raphaël lui valait un premier prix de peinture ; « il porta ce tableau à Venise, pour marquer sa reconnaissance à son oncle. Il en fut bien reçu, son ouvrage loué et suivi d'une bourse de cent ducats. » Les succès qu'il devait à ses heureuses dispositions et à son assiduité au travail excitèrent la jalousie de ses condisciples, il s'en suivit un duel où il eût le malheur de tuer son adversaire, il fut obligé de quitter Rome où il se tint caché pendant quelque temps. Cet incident rappelle celui qui s'est produit pour Van Dyck ; ce dernier, victime des jalousies, des insultes et des persécutions des artistes qu'il éclipsait par son talent et dont il ne partageait pas les débauches avait été également obligé de quitter Rome. Mais pour de Vuez, survint une heureuse coïncidence. Lebrun premier peintre de Louis XIV, surchargé de travaux considérables, l'invita à venir l'aider à Paris en l'assurant d'une pension du roi à qui il fut présenté ; mais un nouveau duel provoqué par un officier qui l'avait insulté et qui fut tué en présence de plus de vingt gentilshommes, l'obligea à une nouvelle expatriation momentanée ; il partit alors pour Constantinople, à la suite de l'ambassade de France.

Un an après, de Vuez revenait à Paris, et y reprenait ses fonctions jusqu'au moment où ayant épousé Mlle Anne Dugré fille du gouverneur de Calais, il fut envoyé à Lille par le ministre Louvois pour exécuter un tableau : *Présentation de la Vierge au temple*, destiné à l'église de l'hôpital. Cette faveur, accordée à de Vuez, s'explique non-seulement par son talent, mais aussi par les relations de Lebrun directeur de l'Académie royale - 11 septembre 1683, 23 juillet 1690 -

avec le marquis de Louvois qui en était le protecteur - 4 décembre 1683, 16 juillet 1691. La manière dont de Vuez s'acquitta de l'œuvre qui lui était confiée lui attira de nombreuses commandes. Il s'établit à Lille en 1692.

Ce fut alors qu'il fit présenter au Magistrat, ainsi que Dominique Hermant à Saint-Omer, * une requête favorablement accueillie afin d'obtenir une exemption d'impôts sur la boisson, sous la condition « de tenir académie une fois par semaine, pour tous « ceux que la curiosité ou l'inclination porteront à « s'y rendre pour être enseignés. »

de Vuez soutint d'une façon brillante le rang que son mérite lui avait acquis ; les églises et les couvents en firent leur peintre ordinaire, et son caractère n'étant pas moins estimé que son talent ; il fut nommé marguillier de sa paroisse en 1706, distinction fort honorable surtout à cette époque, et l'unanimité des suffrages de ses concitoyens le porta ensuite à l'échevinage de la ville ; il remplit ces fonctions pendant trois ans ; il les résilia à cause de son grand âge. Le 20 décembre 1681, de Vuez avait été appelé à faire partie de l'Académie de peinture et de sculpture avec le tableau du *Mariage de Mgr le Dauphin* traité allégoriquement. Ce tableau est ainsi indiqué dans la *« Description de l'Académie royale des arts de peinture et de sculpture* par M. Guérin secrétaire perpétuel de ladite Académie » :

« Tableau de 5 pieds sur 4. — L'alliance de Monseigneur Louis, Dauphin de France, avec Marie-Anne-Victoire, Princesse de Bavière, faite en 1680, y est représentée par les deux figures de la France et de la Bavière richement vêtues, lesquelles, accompagnées de la Gloire, de la Noblesse, de l'Abondance et de la Libéralité, se donnent la main en signe d'union, et en présence d'autres figures que l'on reconnoît à leurs caractères, être les Nations que la Paix de Nimègue venoit de réconcilier.

* V. p. 2.

Par un petit Amour, placé entre les deux figures du groupe principal, et un Hymen qui voltige au-dessus, le Peintre a voulu marquer le motif de cette alliance, de même qu'il a désigné quelle en étoit la fin par un autre Génie, qui montre à la Bavière le Thrône de France que les fruits de cette union devoient remplir; et enfin, par le Soleil, sur un char au milieu des airs, qui de ses rayons éclaire tout le sujet, le Prince qui en étoit tout le principe et le moteur. »

De Vuez fut inhumé à Saint-André sa paroisse, dans le tombeau qu'il avait fait ériger pour lui et sa famille. De son mariage, il n'eut qu'une fille, Anne-Sibille, mariée à Lille, le 12 septembre 1715, à Charles Le Quien de la Neuville directeur général des postes de Flandre et d'Artois.

De Vuez, dit Descamps, « a fait honneur à la peinture, sa conduite et son esprit lui ont attiré l'estime de ceux qui ont vécu avec lui. Il a joui de beaucoup de gloire dans la Flandre, où ses ouvrages sont placés avec distinction, à côté de ceux des grands maîtres du pays, et où ils se soutiennent. L'histoire en grand est le genre où il a toujours été le plus occupé, et qui lui plaisait bien plus que le portrait qu'il refusait absolument. Piqué cependant d'entendre dire qu'i aurait été incapable d'en faire, il fit taire la critique en faisant quelques portraits qui eurent le plus grand succès. Toutes ses compositions marquent du génie et de l'esprit; il a de l'abondance et de la variété dans ses figures, son dessin est correct; il avait toute sa vie étudié les compositions de Raphaël, on s'en aperçoit dans ses ouvrages. Il ne faisait rien sans consulter la nature, il dessinait ses figures nues qu'il drapait ensuite ; il en faisait de même pour ses esquisses ; et il a conservé cette méthode judicieuse jusqu'à la fin de ses jours. Sa couleur est médiocre, tantôt ses chairs sont trop rouges, quelquefois grises et froides ; en général, une couleur fausse et de pratique ; le dessin et la composition sauvent sa couleur,

lors même qu'elle est mauvaise et désagréable. Ses fonds sont riches d'architecture qu'il savait orner agréablement et accorder avec ses groupes de figures. Il a peint des bas-reliefs imitant le marbre, à tromper ; il a fait illusion en faisant quelques figures en ronde-bosse, aussi en marbre. »

Descamps donne la nomenclature d'une grande partie des œuvres du peintre audomarois.

A Saint-Omer, dans la basilique de Notre-Dame, se trouvent deux tableaux :

Saint Paul discutant au milieu de l'aéropage « tableau bien composé, drapé comme de Le Sueur, mais un peu froid de couleur », et *Sainte Aldegonde recevant l'habit religieux des mains de saint Amand ;* la sainte est à genoux aux pieds de l'évêque ; le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, tient un voile au-dessus de sa tête. Ce dernier tableau provient de l'église de Sainte-Aldegonde, il est mentionné dans le *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant* par Descamps, comme étant « le seul bon tableau » de l'église Sainte-Aldegonde, « il est bien composé, dit-il, d'un bon effet et dessiné avec correction ».

Dans la nef gauche de l'église abbatiale de Saint-Bertin se trouvait une *Flagellation ;* cette œuvre, l'une des plus belles de de Vuez, a été vendue 100 francs et transportée en Angleterre au commencement du dix-huitième siècle, par M. Ruissen fondateur d'un pensionnat près de Cassel. Ce tableau de *La flagellation* est également mentionné par Descamps.

« A Lille, dans l'église de S. André, quatre grands tableaux, un qui représente *Les vieillards prosternés devant l'Agneau,* sujet tiré de l'Apocalypse, — une *Résurrection de Notre-Seigneur,* — *Le martyre de S. André,* et *Les anges qui adorent le S. Sacrement.* »

« Dans l'église de S. Maurice, une *Annonciation.* »

« Dans l'église de S. Sauveur, *Saint Hubert sacré évêque.* »

« Dans l'église de S. Pierre, une *Sainte Cécile.* »

« A l'hôpital Comtesse et dans l'église, se trouvent les tableaux suivants : la *Présentation de la Vierge au temple,* au grand autel précédemment cité ; *Les enfants d'Israël qui recueillent la manne, — La multiplication des pains, — Elie qui reçoit la nourriture par un corbeau, — La vision du prophète Daniel, — Tobie accompagné de l'ange, — Les disciples d'Emmaüs, — L'offrande de Melchisedech, — Saint Jean dans l'isle de Patmos ;* et *La vision du Prophète Isaïe.* Dans le réfectoire de cet hôpital, sont : *La parabole de l'habit des noces, — La foi, — L'espérance, — La charité, — Les vierges, — La famille du fondateur,* où il est aussi représenté. « Dans la même maison *La piscine, — La Samaritaine, — L'aveugle né, — La femme guérie du flux de sang, — La Chananée, — La veuve de Naïm,* et un autre dans l'appartement de la Supérieure ; on voit deux bas-reliefs imitant le marbre ; l'un, *Le feu du ciel qui allume l'offrande d'Elie,* l'autre, *La prédication de S. Jean.* »

« A l'hôtel de ville, cinq grands tableaux ; *Le jugement de Salomon, — Daniel dans la fosse aux lions, — Jésus-Christ et S. Pierre, — Le jugement dernier,* et *Notre-Seigneur attaché sur la croix.* »

« Aux Récollets, dix grands tableaux ; les sujets sont pris dans la Vie de S. François, de S. Bonaventure, et de S. Antoine de Padoue. »

« Dans l'abbaye la Biette ; une *Annonciation* et *La naissance de Jésus-Christ.* »

« Aux Carmes ; dans leur réfectoire ; *Jésus-Christ chez Siméon, — La Madeleine à ses pieds qui pleure ses péchés,* etc. Dans le même endroit, cinq autres tableaux représentant des saints de l'ordre. »

« Une belle *Descente de croix* aux Jacobins. »

« A Saint-Etienne ; trois tableaux ; une *Annonciation, — Sainte Catherine,* et *S. Nicolas élu évêque.* »

« A l'abbaye de Marcienne, près de Lille, se voient

deux belles compositions ; l'un *(sic) La manne,* et *Moyse qui frappe le rocher.* »

« A Annon, autre abbaye près de Lille, neuf tableaux ; *La manne, — Moyse qui frappe le rocher, — Le sacrifice de Melchisedech, — Rebecca, — Benjamin, — La terre promise découverte, — Le vieux Elizaire, — Notre-Seigneur parmi les docteurs, — S. Jean qui prêche dans le désert.* »

« A Cambray, dans l'église des Jésuites ; douze très grands tableaux ; aussi sujets tirés de l'Evangile. »

« A Douay, dans l'église des Carmes, il a représenté *La montagne du Thabor,* tableau ingénieux. »

« Aux Minimes ; *Le martyre de Sainte Barbe, — L'ange gardien,* et *La présentation au temple.* »

« Les Chartreux ont aussi huit grands tableaux de de Vuez, c'est *La vie de S. Bruno.* »

« A l'abbaye de Warneton ; *S. Augustin qui quitte le monde, — Un calvaire,* et *La conversion de S. Augustin.* »

« Nous pourrions, dit Descamps, en ajouter encore davantage, mais cela deviendrait fort long ; il nous suffit d'avoir cité les principaux. »

Un certain nombre des tableaux signalés par Descamps, sont maintenant au musée de Lille. Leur description est due à M. Reynaert, Lille 1856 ; leur numéro d'ordre est celui du catalogue de 1893.

816 *Saint François d'Assise recevant les stigmates.* T. h. 295^c^, l. 420^c^.

« Saint François évanoui, tombe affaissé entre les bras d'un ange ; vis-à-vis de lui, un séraphin descend des cieux, enveloppé d'une vive lumière, dont cherche à se préserver, en se cachant les yeux, un religieux témoin de la scène. »

817 *Saint Bonaventure prêchant.* T. h. 300^c^, l. 323^c^.

« Le saint, monté sur une estrade et accompagné de religieux de son ordre, adresse ses exhortations à la foule. Ses auditeurs expriment par leurs gestes et l'expression de leurs figures,

l'attention qu'ils portent à sa parole et la foi complète qui les anime. »

818 *Saint Bonaventure reçoit la communion d'un ange.* Pendant du précédent.

« Pendant le saint sacrifice de la messe et au moment de la consécration, un ange descend des cieux et présente une hostie à saint Bonaventure à genoux sur les marches de l'autel. Derrière lui, les fidèles répandus dans l'église. »

819 *Saint Thomas d'Aquin visitant saint Bonaventure.* T. h. 295c, l. 435c. Echancrée en cintre dans le bas.

« Bonaventure, assis à gauche, éclairé d'une lumière céleste, semble écrire sous la dictée des anges qui l'entourent ; à droite, saint Thomas avec un frère de son ordre. »

Ces deux tableaux (nos 818 et 819) qui décoraient la chapelle du couvent des Récollets et formaient dessus de porte, ont été vendus publiquement en 1813, avec deux autres toiles du même artiste, de mêmes dimensions et dispositions, à M. Charles Lenglart, pour deux francs vingt-cinq centimes.

820 *Miracle opéré par saint Antoine de Padoue.* Pendant du précédent.

« Saint Antoine étant à Padoue, reçoit la confession d'un jeune homme qui s'accusa d'avoir donné un coup de pied à sa mère. Le saint, pour lui faire concevoir l'énormité de ce crime et l'exciter à une plus grande contrition, lui dit qu'un pied qui avait été l'instrument d'un pareil attentat méritait d'être coupé. »

« Le pénitent, sans entrer dans le sens du zélé confesseur, étant sorti du confessionnal, fût à sa maison où il se coupa le pied. Cette action fit aussitôt grand bruit ; mais le saint en étant informé, vint voir cet imprudent et, rapprochant son pied de la jambe, il le rejoignit si parfaitement, par la force du signe de la croix, qu'il ne paraissait pas qu'il eût été coupé. » *Vie des saints, par le père F. Giry.*

« Le jeune homme qui vient de se couper la jambe est étendu à terre secouru par divers personnages ; saint Antoine, suivi de religieux de son ordre, étend la main sur la plaie. »

Ces cinq tableaux proviennent du couvent des Récollets à Lille.

821 *Saint Augustin guérissant les malades.* T. h. 325c, l. 230c.

« Saint Augustin, à genoux, accompagné d'un religieux, implore l'intercession divine en faveur d'un malade qu'on vient de lui apporter. Au haut, des groupes d'anges indiquent que les prières du saint sont favorablement accueillies. »

822 *Saint Augustin distribuant sa fortune aux pauvres.* Pendant du précédent.

« Debout sur un péristyle, entouré de religieux de son ordre, il fait le partage de sa fortune entre les pauvres ; sur le devant, une mère, souriant à l'un de ses enfants, compte l'argent qu'elle a reçu ; un estropié attend sa part qu'il réclame. »

Ces deux tableaux décoraient le réfectoire du couvent des Augustins à Lille.

823 *Sainte Cécile.* T. h. 272c, l. 110c.

« Elle est assise devant son orgue, dans une salle éclairée par une fenêtre, qui laisse voir la campagne ; elle chante, ainsi que trois petits anges placés au premier plan. »

Provient de l'église collégiale de Saint-Pierre, à Lille, où il est mentionné par Descamps.

824 *Les vieillards de l'Apocalypse.* T. h. 348c, l. 123c.

« Agenouillés dans le bas du tableau, les uns élèvent vers le ciel des vases de parfums et d'encens, les autres jouent de la harpe. Au-dessus, un ange, les ailes déployées, montre l'agneau mystique et Dieu le Père assis dans sa gloire. »

Provient de l'église Saint-André, à Lille.

825 *Sainte Julie.* T. h. 121c, l. 97c.

« Elle tient une amphore et fait de la main droite un geste indicateur. Fond de ciel avec un fût de colonne. »

« Ce tableau, dit M. Ed. Reynart, dont l'origine est inconnue, a toujours été regardé comme un portrait que le peintre s'est plu à décorer de l'auréole d'une sainte et des attributs de la charité. » *Photographié par Braun.*

826 *La Vierge de douleur.* T. ovale, h. 85c, l. 67c.

827 *Saint Grégoire-le-Grand.* Pendant du précédent.

« Il est représenté en costume de cardinal ; devant lui, un coq, emblême de la vigilance. »

Ces deux tableaux proviennent de l'église Saint-Maurice.

828 *Le denier de César.* T. h. 39c, l. 35c.

829 *Portrait de Jeanne de Constantinople.* T. h. 294c, l. 208c.

« Elle est assise entre les deux princes qu'elle a épousés, Ferrand de Portugal et Thomas de Savoie. »

Tableau resté à l'hôtel-de-ville.

830 *Le jugement dernier.* Ogival dans le haut, h. 190c, l. 140c.

831 *La femme adultère.* T. h. 100c, l. 47c.

832 *Le jugement de Salomon.* Mêmes dimensions.

833 *La mort d'Ananie.* Mêmes dimensions.

834 *L'innocence de Suzanne reconnue.* Mêmes dimensions.

Esquisses des tableaux de la salle du Conclave.

« On trouve aux Archives municipales, dans le registre aux Résolutions, n° 20, à la date du 28 juin 1714 : « 6200 florins payés à Arnould de Vuez pour « les tableaux du Conclave, faits à la satisfaction du « Magistrat, mais il remettra les esquisses des cinq « tableaux. »

835 *Portraits de Lydéric,* fils de Salvaert, prince de Dijon, premier forestier de Flandre, mort en 674 ou 692 ; *et de Richilde,* fille de Clotaire II, roi de France, sa femme. B. h. 58c, l. 42c.

836 *Portraits d'Estorède,* petit-fils de Lydéric, comte d'Harlebec et forestier de Flandre, mort en 792 ; *de Lydéric II,* son fils, mort en 836, *et de Flandrines,* princesse d'Allemagne, sa femme qui a laissé son nom au pays. B. h. 58c, l. 42c.

837 *Portraits de Baudouin Bras-de-fer,* mort en 877 ou 879, *et de Judith de France,* sa femme fille de Charles le Chauve. B. h. 58c, l. 38c.

838 *Portraits de Baudouin le Chauve,* fils du précédent, mort en 919, *et d'Estrude,* fille d'Elfred, roi d'Angleterre, sa femme morte en 920. B. h. 48c, l. 43c.

839 *Portraits d'Arnould le Vieux,* surnommé le Grand, fils des précédents, mort en 965, *et d'Aleyt de Vermandois,* sa femme. B. h. 58c, l. 43c.

840 *Portraits de Baudouin le Jeune,* fils des précédents, mort en 967, *et de Mathilde de Saxe,* sa femme. B. h. 58c, l. 42c.

841 *Portraits d'Arnould le Jeune,* fils des précédents, mort en 988, *et de Reselle,* fille de Béranger, roi de Lombardie, sa femme. B. h. 58c, l. 42c.

842 *Portraits de Baudouin IV, dit Belle-Barbe,* fils des précédents, mort en 1036, *et d'Ogive,* fille de Prédéric comte de Luxembourg, sa femme. B. h. 58c, l. 42c.

843 *Portraits de Baudouin V, dit de Lille,* fils des précédents, mort en 1067, *et d'Adèle,* fille de Robert, roi de France, sa femme. B. h. 58c, l. 42c.

844 *Portraits de Baudouin VI, dit le Paisible,* fils des précédents, mort en 1070, *et de Richilde,* comtesse de Hainaut, sa femme, morte en 1085. B. h. 58c, l. 42c.

845 *Portraits de Robert le Frison,* fils puiné de Baudouin de Lille et d'Adèle de France, mort en 1077, *et de Gertrude de Saxe,* fille de Bernard de Saxe, sa femme. B. h. 52c, l. 42c.

846 *Portraits de Thierry,* fils de Thierry d'Alsace et de Gertrude de Flandre, mort en 1168 ; *de Marguerite de Clermont,* sa première femme, morte en 1133, *et de Sibille,* fille de Foucaut d'Anjou, roi de Jérusalem, morte en 1180. B. h. 58c, l. 43c.

847 *Portraits de Philippe d'Alsace,* surnommé le Grand, fils aîné de Thierry et de Sibille d'Anjou, mort en 1190 ; *d'Isabelle de Vermandois,* sa première femme, *et de Meharite ou Mathilde de Portugal.* B. h. 58c, l. 43c.

848 *Portrait de Baudouin,* IVe du nom comme comte de Hainaut et de Namur, 17e comte de Flandre, mort en 1194. T. h. 56c, l. 44c. *Nota :* Le 17e comte de Flandre

fut la comtesse Marguerite fille de Thierry d'Alsace qui gouverna la Flandre pendant 3 ans, depuis 1191, jusqu'en 1194. (*Panckoucke-Lille 1772.*)

849 *Portrait de Baudouin IX*, empereur de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut, mort en 1106. B. h. 54c, l. 37c.

850 *Portraits de Jeanne de Constantinople*, fille ainée du précédent, comtesse de Flandre, morte en 1244 : *de Ferrand de Portugal*, son premier mari, *et de Thomas de Savoie*, son second. B. h. 58c, l. 44c.

851 *Portraits de Guillaume de Bourbon*, seigneur de Dampierre, fils de Guillaume de Bourbon et de Marguerite, deuxième fille de Baudouin de Constantinople, héritière de Flandre, mort en 1251, *et de Béatrix*, fille d'Henri duc de Brabant, sa femme veuve du landgrave de Thuringe. B. h. 58c, l. 43c.

852 *Portraits de Gui de Dampierre*, fils des précédents, mort en 1304, *de Mehaut de Béthune*, sa première femme, *et d'Isabeau de Luxembourg*, sa seconde. B. h. 58c, l. 43c.

853 *Portraits de Philippe de France*, frère germain de Charles V, duc de Bourgogne, comte de Flandre, d'Artois et de Brabant, mort en 1404, *et de Marguerite*, fille unique et héritière du comte Louis de Male, sa femme. T. h. 54c, l. 47c.

854 *Portrait de Jean-sans-Peur*, duc de Bourgogne, fils des précédents, tué à Montereau en 1419. B. h. 58c, l. 40c.

855 *Portrait de Philippe le Bon*, fils de Jean, duc de Bourgogne, comte de Flandre, et de dame Marguerite de Bavière, mort en 1467. B. h. 54c, l. 37c.

856 *Portrait de Charles le Téméraire*, fils du précédent, héritier de la maison de Bourgogne, mort en 1476. T. h. 54c, l. 35c.

857 *Portrait de Marie de Bourgogne*, fille unique de Charles et héritière universelle de la maison de Bourgogne et de Flandre, femme de Maximilien d'Autriche, morte en 1482. T. h. 55c, l. 37c.

« Ces portraits étaient placés au palais de Rihour,

dans l'antichambre de la salle du Conclave ; deux d'entre eux achetés par M. Bloquel en vente publique, ont été donnés par lui au musée en 1835. »

« On trouve encore à Lille, ajoute M. Jules Lenglart ;

« A l'église Saint-André, deux tableaux : *Jésus à la piscine,* une des œuvres les plus remarquables d'Arnould de Vuez, et l'*Annonciation.* » Ce dernier tableau était à Saint-Maurice, d'après Descamps.

« A l'église de la Madeleine : la *Samaritaine* et la *Chananéenne.* »

« A l'hôpital Comtesse, plusieurs toiles importantes » indiquées par Descamps.

« A l'hôpital Saint-Sauveur, deux grandes tapisseries représentant des comtes et des comtesses de Flandre ; exécutées sur ses cartons. »

En mars 1902, un tableau, dépendant de la succession de M. Lenglart, et faisant partie de la collection de cet amateur, est ainsi décrit au catalogue de vente :

« *L'entrée d'Alexandre à Jérusalem.* Alexandre vainqueur de l'Asie s'est avancé vers Jérusalem. Vêtu d'une tunique jaune brodée, la tête découverte, suivi d'une nombreuse escorte, chefs soldats et cavaliers macédoniens, il met un genou en terre à l'approche du Grand-prêtre debout, revêtu de ses habits pontificaux et entouré d'hommes, de prêtres, de vieillards, de femmes et d'enfants venus pour implorer la clémence du vainqueur et qui s'arrêtent étonnés de le voir s'agenouiller lui-même devant le Grand-prêtre. Dans le fond, une terrasse de pierre supportant un temple, d'autres édifices et des maisons. »
Toile. Haut. 99 cent., larg. 1^{m}23 cent.—Vendu 385 fr.

M. Quarré-Reybourbon signale encore :

Un trait de la vie de saint François d'Assise qui se trouvait dans l'ancienne église de Phalempin actuellement démolie ; ce tableau de grande dimension, 4 mètres sur 3, a été restauré par M. Dillies-Vallois en 1882.

L'adoration des Mages, « La Vierge, ayant derrière elle saint Joseph et la vache, présente l'Enfant-Jésus à l'adoration

des mages. Ceux-ci sont dans une attitude respectueuse : le premier est prosterné devant l'Enfant-Jésus qui lui met la main sur la tête ; le second porte un manteau rouge dont la queue est soutenue par un page ; enfin, le troisième, à figure orientale, porte le turban et une chape dorée. Ils sont suivis d'une troupe de soldats armés de piques. Une échappée de paysage donne de l'air au tableau. » *(Quarré-Reybourbon)*. — Provient de l'abbaye de Marquette. T. h. 83c, l. 85c. Fait partie de la collection de M. Quarré-Reybourbon.

Indépendamment des tableaux repris par Descamps et de ceux qui se trouvent précédemment désignés, M. Quarré-Reybourbon mentionne encore : *Saint Luc peignant le portrait de la Sainte Vierge*, dans la vieille église Saint-André.

L'adoration des mages, — *La résurrection de Lazare*, — *Saint Roch* dans l'église de la Madeleine.

Saint François de Sales, — *Saint Charles Borromée*, — *Sainte Jeanne de la Croix* dans l'église Saint-Maurice.

La cène, — *La pâque israélite*, — *Deux anges adorant le Saint-Sacrement*, — *Saint Pierre dans la prison*, — *Sainte Anne présentant la Sainte-Vierge au temple*, « Ce tableau, qui forme le rétable du maître-autel (de la chapelle de l'hospice Comtesse), a été payé à de Vuez, 1200 livres, le 9 juin 1690. Une réduction de ce tableau a été faite, par le même peintre, pour garnir une cheminée du même hospice. » *La Vierge et l'Enfant-Jésus*, — *La force*, — *La justice*. Ces divers tableaux à l'hospice Comtesse sont de ceux dont la désignation a été négligée par Descamps. M. Quarré-Reybourbon ajoute ce renseignement : « En 1902, en véritable artiste, M. V. Vitdœck, peintre a procédé à la restauration des grandes toiles d'Arnould de Vuez à l'hôpital Comtesse, quelques-unes étaient dans le plus lamentable état. »

Saint Bonaventure célébrant la messe, a fait partie de la collection de M. J. Lenglart. — *Un religieux qui refuse la tiare*, — *Le concile de Nicée*, — *Un saint refusant une coupe présentée par un ange*, — *Un saint*

qui fait apporter des vases d'or et d'argent qu'il fait jeter au feu, — Un religieux qui présente la règle de son ordre à Jésus-Christ et à la Vierge, — Saint François mourant entre les bras d'un ange, se trouvaient au couvent des Récollets, avec cinq autres qui sont maintenant au musée de Lille, numéros 816 à 820.

Elie recevant d'un ange du pain et de l'eau, — Elie reprenant un peintre idolâtre, — « trois autres tableaux, dont ni Descamps ni le *Guide des étrangers à Lille,* de 1772, ne donnent les sujets » se trouvaient chez les Carmes chaussés.

A l'hôpital Saint-Sauveur, *La multiplication des pains, — Le lavement des pieds.*

A l'hôpital militaire, *L'adoration des mages.*

A l'église des Jacobins, *Saint Dominique recevant les bulles d'institution de son ordre.*

Aux Carmes déchaussés, *Un saint de l'ordre.*

Aux Minimes, *L'ange gardien détournant un jeune homme des vices figurés par un serpent et un lion.*

A Cambrai ; dans la cathédrale, *La Samaritaine, — La femme adultère, — La Madeleine, — Le denier de César, — La multiplication des pains, — La piscine probatique, — L'aveugle-né, — Le centurion, — La résurrection de Lazare, — La résurrection du fils de la veuve de Naïm, — Jésus au milieu des docteurs, — Jésus chassant les vendeurs du temple.*

Les douze grands tableaux indiqués par Descamps, sans désignation, dans la chapelle des Jésuites, sont actuellement dans l'église Saint-Géry. Cinq autres tableaux dans la chapelle de l'Archevêque ne sont déterminés, ni par Descamps, ni par M. Quarré-Reybourbon.

A Tournai ; à l'abbaye de Saint-Martin, *Saint Martin donnant une partie de son manteau, — Martyre d'un saint bénédictin.*

Grâce aux recherches faites jusqu'à ce jour, la notice de Descamps, reproduite aux pages précé-

dentes, a été notablement augmentée; de plus, M. Quarré-Reybourbon a eu la bonne fortune de pouvoir donner l'inventaire « du magnifique dépôt de Dax, en possession des trois descendantes d'Arnould de Vuez », dépôt comprenant un grand nombre d'esquisses et de dessins dont quelques-uns sont reproduits dans la biographie superbement éditée cette année même par M. Lefebvre-Ducrocq. Lille 1904.

Ces dessins et esquisses sont répartis en trois cartons : à Madame Lasserre, 78 pièces ; à Madame d'Avezac de Castera, 43 pièces ; à Madame de Willehélio, 81 pièces. « A ces trois portefeuilles est joint un album composé après la mort de l'artiste », album comprenant 33 pièces.

Sont encore indiqués, onze croquis tracés sur des revers de lettres et des fragments de papier. Il a été relevé, entre autres passages écrits au verso de ces dessins, les quelques renseignements qui suivent : *« à Mademoiselle Mademoiselle Sibille Arnould, demeurant avec son père, dans la rue de Metz à Lille. » — « à Monsieur Monsieur Arnold, peintre du Roy, rue de la Picris à Lille. »* — Entre les croquis d'une main et d'un lion est écrit : *« Tableau pour M. Loubet, chanoine de Saint-Omer. »* (*Quarré-Reybourbon*).

De Vuez est l'auteur d'un frontispice destiné à la pharmacopée lilloise, Lille 1694, pour lequel il lui a été payé à lui et à Jacques Robillart « la somme de quatre vingt seize florins pour avoir fait le dessein et gravé la planche du dispensaire nouveau mis en lumière par les médecins en vertu d'ordre de Messieurs du Magistrat. »

La chalcographie du Louvre, Paris 1860, donne le détail de vingt-six planches dessinées par Arnould de Vuez et gravées par J.-B. Nolin pour le *Modèle du globe céleste pour l'année 1700, par P. Coronelli ; 1693.* Vingt-quatre de ces planches mesurent 65c sur 30c et les autres, les deux pôles, 38c sur 38c.



Wallet, Emmanuel-Herman-Joseph, né le 21 juin 1771, de Bertin-Louis et de Marie-Catherine Walleux, mort à Douai le 9 février 1855.

Élève du baron Jean-Baptiste Regnault, peintre d'histoire, Wallet obtient une médaille à l'Académie de Paris. Ayant embrassé la carrière militaire, il devient officier-adjoint au corps du génie militaire, professeur de dessin à l'école d'artillerie et ensuite à l'école de peinture de Douai.

On lui doit d'intéressants travaux sur sa ville natale, notamment :

1° *Description de l'ancienne abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer en Artois.* Douai 1834. Un volume in-4 de texte accompagné de huit planches in-folio dont une coloriée.

2° *Description d'une crypte et d'un pavé mosaïque de l'ancienne église de Saint-Bertin.* 1843. Un volume in-4 de texte avec figures et huit planches in-folio.

3° *Description de l'ancienne cathédrale de Saint-Omer.* 1839. Un volume in-4 avec figure et dix planches in-folio.

4° *Description du pavé de l'ancienne cathédrale de Saint-Omer.* 1847. Un volume in-4 avec figure et dix planches in-folio dont une, coloriée. Le titre de ce dernier ouvrage comporte les différents titres et qualités de l'auteur « Emmanuel Wallet, de Saint-Omer, « chevalier de la légion d'honneur, professeur hono- « raire de l'école de peinture de Douai, ex-professeur « de dessin à l'école d'artillerie, ancien officier-adjoint « au corps du génie militaire, membre de la Société « des antiquaires de la Morinie, membre correspon- « dant de la commission historique du département « du Nord, etc. »

« M. Wallet est un des dessinateurs les plus distingués des départements septentrionaux, ses vues lithographiées de Saint-Bertin et de la cathédrale sont d'une exécution marquée au coin de la plus

rigide exactitude. » *(Dictionnaire biographique du département du Pas-de-Calais, par Adolphe de Cardevacque.)*

La bibliothèque de la Société des antiquaires de la Morinie possède un *« Atlas artistique, topographique « et pittoresque de la ville de Saint-Omer (antique « Sithieu)* composé :

« 1° de vues et dessins donnant l'ensemble et les princi-
« paux détails de tous les édifices et monuments remarqua-
« bles ;

« 2° de cartes et plans topographiques destinés à faire con-
« naitre la situation des édifices et monuments, les variations
« du sol et des eaux et les événements historiques dont la ville
« a été le théâtre ;

« 3° de notes historiques et descriptives destinées à expli-
« quer les planches, par M. Emmanuel Wallet de Saint-Omer,
« élève de Regnault, professeur de dessin à l'école d'artillerie
« et à l'école de peinture de Douai, ancien officier adjoint au
« corps du génie militaire. »

Un « Relevé des titres de chaque feuille » se trouve en tête de l'atlas qui comprend sept séries ainsi réparties :

« 1re Origine de Saint-Omer,	5 ff.
« 2e Plans de la ville,	12
« 4e Rues et canaux,	2
« 5e Château de l'Esplanade,	5
« 6e Vues de Saint-Omer,	6
« 7e Sièges de Saint-Omer,	10

Cet atlas in-folio, manuscrit éminemment précieux, fait partie de la superbe collection de livres sur l'Artois, offerte à la Société des antiquaires par Mme veuve Hurbiez de Béthune.

Le musée des Beaux-Arts de la ville de Douai possède de Wallet, plusieurs dessins repris au catalogue dudit musée :

488 « *M. de Wavrechin*, colonel de la garde nationale exposé, après sa mort, sur un lit de parade. » Dessin au crayon noir. H. 55c, l. 42c.

2004 « *Abraham en extase dans la vallée de Membré.* » Dessin. H. 43^{c}, l. 52^{c}.

2005 « *Une scène d'ostracisme.* » Dessin. H. 43^{c}, l. 52^{c}.

* **Wiart,** Edmond-Victor, né le 26 juin 1845, de Eugène-François-Charles et de Adelaïde-Sophie Derudder.

Élève de M. Blaise Desgoffe.

SALONS :

1891. Wiart, Edmond, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), élève de M. Bl. Desgoffe, avenue Kléber, 52.

1708 *« Dans mon salon » ; un coin de table ;* « rappelle absolument le faire de M. Blaise Desgoffe, son maître ; des objets d'art parfaitement rendus, aiguière d'argent, vidrecome d'ivoire, hannap de vermeil, statuette de Saxe, bijoux, bureau Louis XIV orné de cuivres ciselés, vases en bronze doré, éventail finement peint se détachant harmonieusement sur un fond de draperies rouges. » *(F. de M.)*

1892. — Même adresse.

1693 *Candélabre, sucrier et plateau argent, vase améthyste Louis XVI, guipure et bibelots.*

« M. Wiart, continuant la note de l'an dernier, a peint avec beaucoup de finesse un groupe d'objets d'art, reposant sur un meuble en marqueterie, orné de bronzes dorés et se détachant sur un rideau en lampas bleu. » *(F. de M.)*

1893. — Même adresse.

1807 *Vase Louis XV, marbre vert, verreries anciennes, argenterie, guipure, bibelots.*

« Ces divers objets d'art groupés et disposés sur une table sont peints avec un rare bonheur. » *(F. de M.)*



TABLE

Artistes cités :

ERRATA

p. 42, Christ de **Lebrun** au lieu d'Arnould de Vuez.

SAINT-OMER. — TYP. H. D'HOMONT.

rigide exactitude. » *(Dictionnaire biographique du département du Pas-de-Calais, par Adolphe de Cardevacque.)*

La bibliothèque de la Société des antiquaires de la Morinie possède un *« Atlas artistique, topographique « et pittoresque de la ville de Saint-Omer (antique « Sithieu)* composé :

« 1° de vues et dessins donnant l'ensemble et les princi-
« paux détails de tous les édifices et monuments remarqua-
« bles ;

« 2° de cartes et plans topographiques destinés à faire con-
« naître la situation des édifices et monuments, les variations
« du sol et des eaux et les événements historiques dont la ville
« a été le théâtre ;

« 3° de notes historiques et descriptives destinées à expli-
« quer les planches, par M. Emmanuel Wallet de Saint-Omer,
« élève de Regnault, professeur de dessin à l'école d'artillerie
« et à l'école de peinture de Douai, ancien officier adjoint au
« corps du génie militaire. »

Un « Relevé des titres de chaque feuille » se trouve en tête de l'atlas qui comprend sept séries ainsi réparties :

« 1re Origine de Saint-Omer,	5 ff.
« 2e Plans de la ville,	12
« 4o Rues et canaux,	2
« 5o Château de l'Esplanade,	5
« 6e Vues de Saint-Omer,	6
« 7e Sièges de Saint-Omer,	10

Cet atlas in-folio, manuscrit éminemment précieux, fait partie de la superbe collection de livres sur l'Artois, offerte à la Société des antiquaires par Mme veuve Hurbiez de Béthune.

Le musée des Beaux-Arts de la ville de Douai possède de Wallet, plusieurs dessins repris au catalogue dudit musée :

488 « *M. de Wavrechin,* colonel de la garde nationale exposé, après sa mort, sur un lit de parade. » Dessin au crayon noir. H. 55c, l. 42c.

2004 « Abraham en extase dans la vallée de Membré. » Dessin. H. [illegible] l. 52°.

2005 « *Une scène [illegible].* » Dessin. H. [illegible] l. 52°.

* **Wiart.** Edmond-Victor, né le [illegible] juin 18[illegible], de **Eugène-François-Charles** et de Adélaïde-Sophie **Derudder.**

Élève de M. Blaise Desgoffe.

Salons :

1891. Wiart (Edmond), né à Saint-Omer (Pas-de-**Calais**), élève de M. Bl. Desgoffe, avenue Kléber, 52.

1708 « *Dans mon salon [illegible]* : « rap[illegible] des objets [illegible] come [illegible] bureau Louis XV [illegible] éventail [illegible] fond de [illegible] » *F. [illegible] M.*

1892. — Même adresse.

1693 *Candélabre, sucrier et plateau argent, vase améthyste Louis XVI, guipure et bibelots.*

« M. Wiart [illegible] beaucoup de [illegible] objets d'art [illegible] sur un meuble en [illegible] sur un rideau en [illegible] » *F. de M.*

1893. — Même adresse.

1807 *Vase Louis XV, marbre vert, verreries anciennes, argenterie, guipure, bibelots.*

« Ces divers objets d'art groupés et disposés sur une table sont peints avec un rare bonheur. » (*F. de M.*)

TABLE

Artistes cités :

ERRATA

p. 42, Christ de **Lebrun** au lieu d'Arnould de Vuez.

SAINT-OMER. — Typ. H. D'HOMONT.

